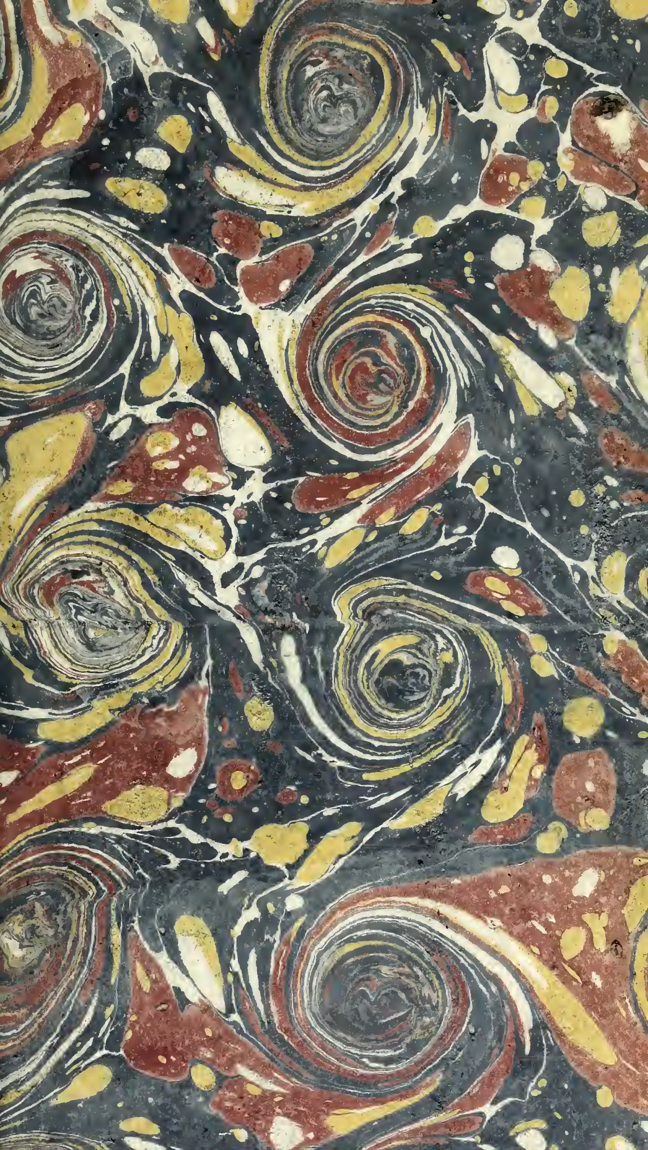






les 2 volumes
Fougon et Claude
1/4 PARFAIT

HISTOIRE

DE

L'OPERA BOUFFON.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE
DE
L'OPERA BOUFFON,

Contenant les jugemens de toutes les Piéces qui ont paru depuis ſa naiſſance juſqu'à ce jour.

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Théâtres de Paris.

PREMIERE PARTIE.

Sublato jure nocendi.



A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez GRANGE', Libraire, Pont Notre-Dame; au Cabinet Littéraire, près la Pompe.

M. DCC. LXVIII.



AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage eſt l'amuſement de deux Freres, qui, forcés par état, de paſſer alternativement ſix mois à Paris & ſix mois en Province, & toujours ſéparés l'un de l'autre, ſe ſont rendu compte des bagatelles qui, par leur nouveauté, fixoient l'attention du Public; ils ont cru que les Amateurs d'Anecdotes théâtrales, ne ſeroient pas fâchés de voir réunies ſous un même point de vue, toutes les Piéces du nouveau genre. Malgré l'intégrité dont ils ſe piquent, & qui leur a ſervi de régles dans leurs déciſions, ils

ne se flattent pas d'avoir contenté tous les Auteurs. Quelques-uns se plaindront de n'être pas assez loué : plusieurs seront fâchés qu'on leur rappelle l'époque de leurs *petits chagrins*. Mais, qu'y faire? Cette exactitude entroit nécessairement dans le plan de cette Brochure, & les deux Freres, pour se disculper envers les mécontens, répondent avec simplicité, *rappellez ce qui a été* dit, *ouvrez les Journaux*, nous sommes l'écho du Public.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, l'*Hiſtoire de l'Opera* Bouffon, je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. L'Auteur de cet Ouvrage connoît bien le Théâtre, & il m'a paru que ſes jugemens étoient auſſi équitables, que ſans partialité, ce qui ne peut que mériter le ſuffrage du Public. A Paris le vingt-huit Avril 1768.

FLONCEL.



HISTOIRE DE L'OPERA BOUFFON.

C'EST à l'invention de l'Imprimerie que nous devons la renaissance des Arts : c'est à cette époque qu'il faut s'arrêter pour déterminer le rétablissement des Théatres en Italie.

Long tems auparavant, la Comédie avoit dégénéré de cette grandeur & de cette magnificence, qui l'avoit rendue les délices de la Grece & de Rome. Indécente, triviale, elle ne se montroit plus que sur les trétaux, dans les carrefours, dans les places, & rebut des

honnêtes gens, elle étoit devenue le partage du bas peuple.

Le retour des sciences ramena celui du goût pour le Théatre.

Dans ces premiers commencemens, la Musique fut mêlée à la déclamation. D'abord on introduisit des chœurs dans les Tragédies : on fit ensuite chanter les Prologues & les Epilogues, & enfin on lia les actes par des stances. Cet assemblage ayant paru défectueux, on abandonna la Musique, pour reprendre dans les Tragédies & dans les Comédies le goût, l'austérité & la simplicité des Anciens.

Cette réforme dura peu. Le génie des Poëtes fut rebuté de se voir asservi à la scrupuleuse exactitude des règles, & peut-être aussi, les spectateurs s'ennuyerent-ils d'une uniformité dont ils n'étoient pas en état de sentir le prix.

Les Auteurs, plus jaloux des applaudissemens du Peuple que de la perfection de leur Art, reprirent insensiblement l'usage des chœurs dans les Tragédies. Les Prologues des Comédies furent chantés de nouveau, & les actes furent séparés par des intermédes en Musique, qui

n'avoient souvent nul rapport avec l'action principale. Quelquefois ces intermédes, coupés en quatre Actes, formoient un sujet qui ne tenoit ni du genre de la Tragédie, ni de celui de la Comédie, qui n'étoit point non plus une Pastorale, & qui par sa singularité, auroit mérité un nom particulier qui le caractérisa. Ne seroit-ce point là l'origine de ce drame que nous nommons Opéra Bouffon? Et si ma conjecture est vraïe, qu'elle plus noble origine peut on trouver aux piéces Françoises, mêlées d'Ariettes, qui font actuellement les délices de la Capitale?

Ces intermédes, dont on vient de parler, donnérent naissance au grand Opéra Italien. Que le premier ait été représenté à Venise en 1574; lorsque Henri III. revenant de Pologne, honnora cette Ville de sa présence: ou que ce soit *il Satiro* & la *Disperazione de Fileno*, Pastorales en Musique, données à Florence, dans le Palais du Grand-Duc, par *Emilio del Cavaliere*, en 1590: ou *l'Euridice del Rinuccini*, exécutée dans la même Ville, lors du Mariage de Marie de Médicis, & de Henri IV,

en 1600 : c'eſt une diſcution aſſez indifférente ; il ſuffit de ſçavoir que, vers ce tems, la Muſique Italienne étoit déjà à ſon plus haut dégré de perfection, & qu'elle s'eſt ſoutenue dans cet état de ſplendeur juſqu'au commencement de ce Siécle, ou, ſi l'on en croit les Italiens mêmes, elle a inſenſiblement dégénéré.

C'eſt à l'Opera Italien que nous devons notre Opéra François. C'eſt au grand Opéra, que nous ſommes redevables de l'Opéra Comique, & c'eſt aux Anciens, aux Italiens, au grand Opéra François, & au goût pour la nouveauté, qui a fait adopter pendant dix-huit mois, dans Paris, les Bouffons Italiens, que nous avons l'obligation du nouveau genre des Piéces mêlées d'Ariettes.

Je ne diſcuterai point ſi cette eſpece de repréſentation, qui tient de la Comédie & de notre Opéra Comique, & qui n'a qu'un rapport indirect à l'Opéra Bouffon des Italiens, peut être regardé comme un genre neuf. C'eſt un monſtre, ſi l'on veut, mais un monſtre agréable, puiſqu'il réunit tous les ſuffrages. La critique peut avec juſte raiſon fronder

ce goût dominant ; nous applaudiſſons à ſa juſte cenſure, & nous volons où le plaiſir nous appelle. Le public convient ſans doute que rien n'eſt plus bizarre qu'un dialogue récité, & que la Muſique interrompt dans le tems le plus ſuſceptible d'intérêt ; il avoue que paſſer de l'Ariette bruyante au dialogue parlé & ſauter ſubitement à la Romance, eſt un ridicule qui n'échappe point aux bons eſprits ; que cette façon de traiter un ſujet quelconque, nuit à l'intrigue, énerve un caractere & ne permet ni expoſition, ni nœud, ni dénouement. Mais il accorde auſſi que rien ne flatte plus agréablement l'oreille, qu'un air chanté par un goſier mélodieux.

Si les pieces à Ariettes ont des défauts inconteſtables, elles ont auſſi des beautés touchantes, qui laiſſent appercevoir un dégré de perfection qu'il ne ſera peut-être pas impoſſible d'atteindre. Les premiers qui ont imaginé de joindre la Muſique au Dialogue parlé, n'ont pû toucher le but : ceux qui viendront après ſurpaſſeront leurs modéles, & feront connoître qu'il y a des reſſources infinies pour le vrai talent.

Le Poëte attentivement appliqué à ne former ſon plan que d'après les regles établies, tirera de la ſcene même le ſujet de ſes Ariettes ; tout ne ſera plus pour lui un ſujet de comparaiſon : il ſubſtituera les penſées aux mots : il proportionnera la délicateſſe de ſon ſtyle, à la condition de ſes Acteurs, *Pierrot* ne parlera plus comme *Tyrcis*. Le Dialogue ne ſera plus coupé par des Ariettes étrangeres à l'intrigue, & faites uniquement pour laiſſer briller une jolie voix. La Proſe & la Muſique ſe prêteront mutuellement des graces & de la force : l'une ne pourra pas marcher ſans l'autre : enfin fatigué des tableaux pris dans les plus bas étage, il ſentira combien la nobleſſe du ſujet, la délicateſſe des penſées, les ſituations intéreſſantes, les divers mouvemens de l'ame, peuvent prêter d'agrément à ce genre informe.

Le Muſicien, d'accord avec le Poëte, s'attachera ſcrupuleuſement à la partie du Dialogue, qui eſt la plus eſſentielle & juſqu'ici la plus négligée : il ne ſacrifiera pas l'intérêt de la ſcene, au ſeul plaiſir de faire montre de ſon éloquence

musicale : plus de ces reprises qui toutes brillantes qu'elles sont, paroissent toujours déplacées desquelles sont inutiles : il daignera cesser d'être sçavant, pour se montrer plus agréable, & sera plus jaloux de faire entendre une voix foible, mais expressive, que flatté des applaudissements qu'on donneroit à un accompagnement riche, bruyant & difficile. Il s'appliquera à exprimer les nuances imperceptibles du Dialogue, à caractériser le sentiment : à peindre l'ame; fidéle imitateur de la Nature, il la dessinera en beau & banira de ses tableaux ces sons aigus qui n'en représentent que la portion la plus vile. Tel est, si je ne me trompe, le but que doivent se proposer les Auteurs qui parcourent cette nouvelle carriere.

Qu'on ne m'objecte point qu'il est des sentimens de l'ame, que tous les efforts de la Musique ne peuvent peindre : le vrai talent fait disparoître la difficulté, *Scarlati* pere, *Bononcini*, *Pergoleze*, & tant d'autres excellens maîtres d'Italie, en sont des témoins irrécusables ; ils ont tout exprimé & leurs successeurs ne font qu'esquisser.

Contents d'être bizarres, & singuliers; ces derniers substituent le difficile au beau simple, & le *Papillotage* à la noblesse de l'harmonie ancienne. Voilà en général ce qu'est actuellement la Musique dans l'Italie; plus sçavante, mais moins gracieuse : brillante, d'une exécution plus difficile, mais infiniment moins expressive.

Le fameux Lulli, pere de notre Musique, commençoit à perdre de sa réputation dans l'esprit des amateurs, & le célèbre Rameau étoit au plus haut point de sa gloire, lorsque les Bouffons Italiens firent leur apparition sur le Théatre du grand Opéra. Jamais révolution ne ne fut plus prompte & plus vive. Les Lullistes déja découragés, gardérent le silence : le parti de Rameau en fut accablé, & les enthousiastes de ce genre ultra-montain s'emparérent du champ de Bataille. En vain quelques enfans-perdus osérent confier leurs réflexions & leurs douleurs aux feuilles périodiques, ou les hazarder en forme de brochures, les vainqueurs dédaignérent de se mesurer avec de si foibles Athlêtes : ces vieux soldats ne remportérent de leur

démarche inconfiderée que le ridicule de l'avoir entreprife.

La Serva Padrona eut le fuccès le plus complet. Les Muficiens Italiens furent décidés les compofiteurs uniques: l'Opéra Bouffon, le genre par excellence, *Ma elli* le Dieu du Chant, Mademoifelle *Tonelli* la Déeffe de l'harmonie. Cet interméde eft maintenant trop connu pour avoir befoin d'un extrait. La Serva Padrona.

Le *Joueur* fuccéda à la *Serva Padrona*. Cet Opéra en trois actes, étoit déjà connu depuis quelques années; il avoit dans ce tems fait une forte de plaifir, mais la minutte de l'entoufiafme n'avoit pas encore fonné. On applaudit à la nouveauté du Spectacle, au brillant des airs, à la vérité de l'action, fans emportement, fans fureur & fans chercher à comparer des genres qui ne peuvent fouffrir de comparaifon. Cette fois l'intermede du Joueur fut plus heureux; les oreilles françoifes dé à préparées par l'étonnant fuccès des Ariettes de la *Serva Padrona* firent applaudir, avec frénéfie, aux riches morceaux raffemblés dans cet ouvrage. On fçait que le Le Joueur.

récitatif y eſt conſtamment gracieux, les Duo des deux premiers actes & l'air *a queſta Pelegrina* ſont du fameux Orlandini. Les autres Ariettes ont été compoſées par différens maîtres ; tel que Pergoleze, &c.

La finte Cameriera.

La Finte Cameriera fut ſubſtituée au Joueur, & ſon peu de réuſſite releva pour un inſtant le courage des partiſans de la Muſique françoiſe ; mais ce foible eſpoir fut bientôt détruit par l'accueil que l'on fit au nouvel intermede de la *Dona Superba*, de la compoſition de M. *Raynauld* de Capoue.

La Dona ſuperba.

Le Chinois.

La Bohémienne.

Bertholde.

Les Artiſans de qualité.

Le Médecin ignorant.

Je ne parlerai point du *Chinois*, de la *Bohémienne*, de *Bertholde à la cour*, des *Artiſans de Qualité*, du *Medecin Ignorant* & de quelques autres. Les Bouffons couroient de ſuccès en ſuccès, & ſi quelques nuages ſembloient obſcurcir quelquefois leur triomphe, il ſe relevoient bientôt par un nouvel éclat. Qui n'auroit crû, qu'après dix-huit mois d'un empreſſement auſſi marqué pour ce genre de ſpectacle, le ſort des Bouffons étoit décidé, & qu'ils alloient être naturaliſés par la Nation ? Mais, ſi notre délire eſt vif, heureuſement

qu'il n'eſt pas de durée. La légereté nous égare, la raiſon nous raméne. Cette ſaine partie du public qui s'étoit tûe juſqu'alors, commença à riſquer quelques réflexions. La monotomie de la ſcêne, la honte d'ignorer une langue que tout homme inſtruit doit ſçavoir, la pareſſe de l'apprendre, le goût pour la nouveauté, le défaut d'antagoniſtes; tout concourut à amortir la querelle & à faire ſuccéder l'ennui à l'entouſiaſme. Tel eſt notre caractére en fait d'amuſemens; nous ne connoiſſons le prix d'un *Joujou* qu'autant qu'il nous eſt diſputé: pour nous le rendre indifférent, il n'y a qu'à nous en accorder la libre poſſeſſion.

Les Bouffons s'apperçurent qu'il étoit tems de ſe retirer: ils ne luttérent point contre leur deſtinée & repaſſérent précipitamment les monts. Mais comme après une calamité publique, lorſque les flammes ont ravagé les bâtimens gothiques d'un quartier, les materiaux échappés à l'incendie ſont aſſemblés pour en conſtruire des maiſons dans le goût moderne: auſſi nous, après la perte des Chanteurs Italiens, nous avons glané, picoré, ce que nous avons pû de leur Muſique,

& à l'aide de quelques paroles françoises, nous avons élevé un édifice, leger, il est vrai, sans consistance, qui par lui-même n'est rien, qui ne tient à rien & se pare de tout, & qui travaillé par d'habiles artistes, ne sera jamais un genre, mais peut devenir un *rien* fort agréable.

ANNE'E 1753.

Il est des hommes nés pour saisir agréablement ce que nous appellons le *Vaudeville* du jour. *Boissi* dans le noble, a porté ce talent au plus haut dégré, & *Vadé*, ce peintre de la nature grotesque, en suivant de loin la même route, a sçû se faire un nom chez les amateurs de la bouffonnerie. Frappé de l'enthousiasme avec lequel les François avoit reçû les intermédes Italiens, il crût qu'il étoit facile de profiter de cette effervescence pour amuser ses compatriotes.

Vadé relut les contes de la Fontaine, qui, quoique épuisés à quelques égards, laissent encore un vaste champ aux Auteurs du Théatre, dont l'imagination est un peu stérile. Il sentit que les *Tro-*

queurs pouvoient lui fournir une action capable de ſoutenir quatre ſcênes, il ne lui en falloit pas plus ; il s'arrêta à cette idée. L'habitude d'un travail léger, une heureuſe facilité, le choix des mots, l'art difficile de couper l'Ariette, tout fit de cette occupation, un vrai badinage pour la plume de notre Poëte. Les *Troqueurs* furent auſſitôt écrits qu'imaginés. C'étoit beaucoup en apparence ; mais *Vadé* n'avoit rien fait, s'il ne trouvoit un Muſicien aſſez habile & aſſez hardi pour lutter contre les premiers Maîtres de l'Italie : car ſa modeſtie ne lui diſſimuloit pas que les vers d'un Interméde ſont comme une eſpece de Mannequin, fait pour recevoir tous les ornemens que la Muſique daigne lui prêter. Il avoit du goût, une oreille délicate, un coup d'œil juſte. Il propoſa ſon projet à M. *d'Auvergne*, un des plus grands Harmoniſtes de la France. L'entrepriſe étoit périlleuſe ; mais de quoi le vrai talent ne vient-il pas à bout ? Au grand étonnement de tout Paris, M. *d'Auvergne* ſaiſit un genre qui lui étoit abſolument étranger ; & ſe rendant propre le goût purement Italien, il attira

au ſpectacle de l'Opéra Comique, l'affluence des amateurs de la bonne Muſique. *Les Troqueurs* eurent le ſuccès le moins diſputé.

Quelques lecteurs de la Capitale trouveront ſans doute mauvais que je leur préſente l'extrait d'un Interméde ſi connu, & ſi ſouvent chanté ſur le Théatre Italien; mais ceux des Provinces, ſouvent privés de ces ſortes de Repréſentations, me ſçauront gré de le leur remettre ſous les yeux.

EXTRAIT des Troqueurs.

ACTEURS.

LUBIN,	Amant de Margot.
LUCAS,	Amant de Fanchon.
MARGOT,	Fiancée avec Lubin.
FANCHON,	Fiancée avec Lucas.

Lubin ouvre la ſcêne, en diſant que lorſqu'un vieux garçon ſe marie à une jeune fille, tous les galands ſe divertiſſent de ſa ſotiſe, & projettent d'en profiter; mais que lorſqu'un bon vivant prend femme, tous les rieurs ſont de ſon côté.

ARIETTE.

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage,
J'ai beaucoup d'ouvrage,
Et le mariage
Eſt mon vrai ballot :
Un contrat m'engage,
J'épouſe Margot ;
Son humeur volage
Eſt preſque le gage
D'un mauvais lot ;
Mais contre l'orage,
On met en uſage
Les moyens qu'il faut.
Une femme eſt ſage,
Quand l'homme en un mot
N'eſt pas un ſot.

Lucas vient trouver *Lubin*. Ils ſe font une confidence réciproque des ſentiments qu'ils ont pour leurs Fiancées. *Lucas* préféreroit *Margot* à *Fanchon*, & *Lubin* aimeroit mieux *Fanchon* que *Margot*. Cet aveu leur fait naître l'idée d'un troc avantageux pour l'un & pour l'autre.

LUCAS & LUBIN.

Troquons, troquons,
Changeons, Compere,
Point de façons,
Foin du Notaire.
Tiens, déchirons
Ce beau chifon.

(*Ils déchirent leurs Contrats.*)

Troquons, troquons,
Changeons, compere,
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la future;

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va, nous allons conclure.

Lubin va à *Fanchon*, *Lucas* court à *Margot*. Elles sont fort surprises de ce procédé. *Lubin* dit à *Fanchon*.

LUBIN

Ecoute, c'est moi qui t'épouse.

LUCAS *à Margot.*

C'est moi qui serai ton mari.

MARGOT, *lui montrant Lubin.*

Eh ! non, c'eſt lui.

LUCAS.

Eh ! non, c'eſt moi.

LUBIN, *à Fanchon.*

Nous nous verrons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi,
C'eſt avec lui.

LUBIN.

C'eſt moi qui ſerai ton mari.

FANCHON, *montrant Lucas.*

C'eſt lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

Tous quatre.

Eh ! non, c'eſt lui.
Eh ! non, c'eſt moi.

Rien de plus vif & de plus brillant que ce quatuor. *Fanchon* & *Margot* ſe parlent à l'oreille, & le réſultat de leur converſation eſt qu'elles acquieſcent

à ce que viennent de leur propoſer *Lubin* & *Lucas*. *Lubin* emmene *Fanchon*, *Margot* reſte ſeule avec *Lucas*, le traite avec la plus grande dureté, & lui preſcrit comme elle prétend qu'il ſe comporte lorſqu'il ſera ſon époux. *Lucas* eſt déſeſpéré, & s'apperçoit combien il ſeroit à plaindre, ſi ſon troc s'effectuoit. *Lubin* n'a pas été plus heureux dans l'explication qu'il a eue avec Margot. Il fait part de ſon chagrin à *Lucas*, qui ne lui diſſimule point qu'il eſt fâché du marché qu'ils ont fait enſemble, & lui propoſe de le rompre. Lorſqu'ils ſont d'accord, *Fanchon* & *Margot* arrivent : ils leur font part de leur nouvel arrangement, mais elles ſe montrent plus difficiles qu'ils n'avoient lieu de l'eſpérer, & diſent que puiſque le troc eſt fait, on n'en peut plus revenir.

LUCAS *à Fanchon.*

Ne me rebute pas.

FANCHON, *montrant Margot.*

Oh ! laiſſe-moi, voilà la tienne.

LUBIN.

Non, c'eſt la mienne.

MARGOT, *montrant Fanchon à Lubin.*

Voilà la tienne.

MARGOT, *se saisissant de Lucas.*

Je prends le mien.

FANCHON, *sautant sur Lubin.*

Chacun le sien.

LUBIN, *à Fanchon qui le tient au colet.*

Le Diable t'emporte.

LUCAS, *tenu par Margot.*

Ah ! quel embarras !

MARGOT, FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, helas ! me punir de la sorte ?

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN, *s'échappant.*

Ah ! Margot !

LUCAS, *s'échappant.*

Ah ! Fanchon !

MARGOT, FANCHON.

Quel accès te transporte ?

LUBIN, *à Margot.*

Reprends moi.

LUBIN & LUCAS.

Que je sois ton époux.

MARGOT & FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN & LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

MARGOT, *riant.*

Fanchon ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

FANCHON, *riant.*

Margot ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LUCAS.

Cruelle !

LUBIN,

Traîtresse !

Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Filerez vous doux ?

Lucas & *Lubin*, consentent à ce que *Margot* & *Fanchon* exigent d'eux, & tout se racommode.

On voit avec quelle délicatesse *Vadé* a rendu décent & Théatral ce conte de

la *Fontaine*. Le Dialogue vif & coupé, ne dit trop ni trop peu. Rien ne ſemble dur, rien n'eſt recherché dans ce morceau : tout y reſpire le naturel & prête à l'art du Muſicien. M. *d'Auvergne* en a tiré le plus grand parti, ſes Ariettes ſont gaies, expreſſives, & ſes accompagnemens de la plus grande harmonie.

Quelque temps avant les repréſentations des *Troqueurs*, on vit paroître un Interméde en vers françois, dans le goût des Intermédes italiens, intitulé *Le Jaloux corrigé*. Les Ariettes ſont parodiées ſur des Ariettes italiennes, & le Récitatif eſt italien. Cet Opéra Bouffon eſt d'un Auteur connu dans le monde par l'agrément de ſon commerce, & par beaucoup de Couplets pleins de ſel, de gaieté, d'eſprit & de bonnes plaiſanteries. Le Récitatif italien & la Muſique du Vaudeville ſont de M. *Blavet*.

EXTRAIT du Jaloux Corrigé.

Le Jaloux corrigé.

ACTEURS.

M. ORGON, Bourgeois de Paris.
Madame ORGON, ſa femme.
SUZON, Suivante de Madame Orgon.

Le ſujet de cette Piece eſt également plaiſant & ingénieux. Madame *Orgon* cruellement tourmentée par la jalouſie de ſon mari, imagine un moyen ſingulier pour le rendre traitable; c'eſt de feindre de l'amour pour un galand, à la vue de ce mari, dans le temps qu'elle en ſera épiée. Ce galant eſt fictif à la vérité, mais il paroît un amant dans toutes les formes aux yeux d'un jaloux. *Suzon*, Suivante de Madame *Orgon*, joue le perſonnage de cet amant; elle eſt habillée moitié en homme, moitié en femme. C'eſt Mr. *Orgon* qui ouvre la ſcêne dans un monologue qui peint à merveille ſa jalouſie.

Ah! pauvre Orgon, pauvre Orgon!
Qu'as-tu fait de ta raiſon?
Quand dans le printemps de ton âge,
Tu donnas dans le mariage,
Avec un cœur tendre & jaloux,
Etois-tu fait pour être époux?

ARIETTE. Aſpettar è non venire de la Serva Padrona.

Se voir époux,
Trop foible & trop doux;

Se voir époux,
& des plus jaloux ;
Se voir époux,
Et des plus coucous ;
Ce ſont trois coups
A rendre tous
Les ſages foux,
Se voir époux,
Etre trop doux,
Trop doux, trop doux ;
Se voir époux
Des plus jaloux,
Des plus coucous ;
Ce ſont trois coups
A rendre tous
Les ſages fous.
Etre époux
Trop foible & trop doux ;
Etre époux,
Et des plus jaloux ;
Etre jaloux,
Des plus coucous ;
Etre trop doux, trop doux, trop doux,
Sont trois, trois, ſont trois coups, trois coups
Trois coups
A rendre tous
Les ſages foux.
Se voir, &c.

Depuis une heure ou deux, je vois dans ma maiſon,
Roder un petit agréable ;

Il en veut à Madame Orgon ;
Et ma femme à coup sûr, lui sera favorable,
Suzon, la suivante Suzon,
Conduira cette intrigue aimable :
Le galant généreux l'accablera de dons,
Et trompant un mari . . . . D'ailleurs la misérable
Pensera gagner des pardons.
Ah ! quel état ! Que de raisons
Pour douter de ma femme !
Ah ! Ciel ! Ah ! que de soupçons
Entrent dans mon ame !

ARIETTE son imbrogliato, de la Serva Padrona.

Hymen, Dieu Saugrenu,
Pourquoi t'ai-je connu ?
Par quel sort, tous les maris
Sont-ils l'objet des ris ?
Des ris,
Des ris, des ris,
ris, ris, ris, ris,
Des ris.
A toi, quelle folie
Nous lie, nous lie ?
Hymen, Dieu Saugrenu,
Dieu bec-cornu,
Par quel sort, tous les maris
Sont-ils l'objet des ris,
Des ris,

Des

Des ris, des ris,
Ris, ris, ris, ris,
Des ris ?
Dieu bec-cornu,
Par quel sort, tous les maris
Sont-ils l'objet des ris ?
Des ris,
Des ris, des ris,
Ris, ris, ris, ris,
Des ris ?
Hymen bourru,
Dieu malotru,
Dieu saugrenu,
Dieu bec cornu,
Hymen bourru,
Dieu malotru,
A toi, quelle folie
Nous lie, nous lie !
Hymen, Dieu saugrenu,
Bec cornu ;
Moi qui vivois jadis
Avec une maîtresse,
Sans foiblesse, sans foiblesse,
Je me marie, & je suis . . .
De ce moment je ne puis
Dire ce que je suis.
Hymen, &c.

Retirons-nous, j'entends Suzon,
Qui vient avec Madame Orgon ;

Tàchons d'entendre leurs diſcours,
Et de découvrir ſes amours.

La ſeconde ſcene ſe paſſe entre Madame *Orgon* & *Suzon*, cette derniere eſt habillée moitié en homme moitié en femme, & paroiſſant du côté qu'elle eſt en homme, elle conte des douceurs à Madame *Orgon*, qui les reçoit avec une bonté déſeſpérante pour Monſieur *Orgon*, qui paroît dans la couliſſe. Ce jaloux craignant que les choſes ſoyent portées trop loin, entre ſur le Théatre avec précipitation : Madame *Orgon* fait ſemblant d'être ſurpriſe, & s'écrie

Ciel ! que vois-je ? c'eſt mon époux !

& dit enſuite à part.

Feignons de craindre ſon courroux.

elle s'enfuit. Monſieur *Orgon* veût courir après le galant prétendu : *Suzon* ſe retourne alors adroitement, paroît du côté qu'elle eſt en femme, ſe couvrant du côté qu'elle eſt en homme : de la couliſſe où elle reſte, la moitié du corps avancé, elle chante une Ariette parodié de la *quella Pelegrina* du *Joueur*, dans laquelle elle ſe mocque cruel-

lement de Mr. *Orgon*, qui reſte appuyé contre une couliſſe pendant l'Ariette. Monſieur *Orgon* ſe livre à tout le déſeſpoir d'un jaloux qui ſe croit trompé.

Ah ! mon accablement
Fait place à ma colere ;
Vengeons-nous, dans ce moment,
De l'affront qu'on vient de me faire.

ARIETTE Sempre in conſtrati de la Serva Padrona.

Quelle eſt ma rage !
Ah ! ventrebleu !
Ah ! têtebleu !
Morbleu, corbleu !
Corbleu, morbleu !
Morbleu, corbleu !
Ah ! j'ai vu tes feux, tes feux, tes feux,
Pour ce morveux, pour ce morveux, pour ce morveux.
Eh ! quoi ! c'eſt ſous mes yeux !
Eh ! quoi ! c'eſt en tous lieux !
Je perds courage,
Ah ! le malheureux !
Pour cet outrage,
Suis-je aſſez vieux ?
Grands Dieux ! grands Dieux, grands Dieux, ah !
Grands Dieux !

J'ai vu tes feux, j'ai vu tes feux,
Tes feux, tes feux, tes feux, tes feux,
Quelle eſt ma rage, &c.
Ne penſe pas que l'on m'endorme,
Il faut en forme,
Nous ſéparer,
ſans différer.
Un bon couvent,
Dorénavant
Va, va, va, va, va, va raſſurer
Le cœur jaloux
De ton époux.
Quelle eſt ma rage, &c.

Madame *Orgon* arrive. Monſieur *Orgon* à ſon aſpect devient furieux. Il tonne, il tempête, il la menace, elle lui répond froidement.

Je calmerois ce grand courrou
Monſieur, ſi par bonté pour vou.
Je daignois vous faire connoître
Ce rival qui vous rend jaloux.

Que ſavez-vous ? eh ! c'eſt un pur eſprit, peut-être.
C'eſt un Sylphe...

M. ORGON, *l'interrompant.*

Un Sylphe ? eh ! vous vous moquez de nous.
Pouvez-vous penſer donc que je ſerois

Des contes de ma mere l'oie ?

Madame ORGON.

Croyez ce que vous avez vu.
Eh ! pouvez-vous croire impossible
Ce que vos yeux ont apperçu ?
N'est-il pas devenu tout-à-coup invisible
Si-tôt que vous avez paru ?
Mais pour vous rendre encor la chose plus sensible,
Sans paroître, à l'instant, ce Sylphe répondra
Aux discours amoureux que mon cœur lui tiendra.

M. ORGON. *Air.* Quanto va.

Ce trait-là, ce trait-là,
Me prouve qu'elle en tient là.

Madame ORGON.

Pour ne vous laisser aucun doute,
Ecoutez.

M. ORGON.

Ah ! j'enrage. Eh ! bien, morbleu, j'écoute.

ARIETTE de l'Echo, du Maître de Musique.

Madame ORGON.

M'aimes-tu comme je t'aime ?

SUZON, *dans la coulisse.*

Je t'aime.

Madame ORGON.

Ta tendresse est-elle extrême ?

SUZON.

Extrême.

Madame ORGON.

Quoi ! tu languis pour moi d'amour ?

SUZON.

D'amour.

Madame ORGON.

Répéte encore, j'aime

SUZON.

J'aime.

Madame ORGON.

Régne en ce jour,
Amour, amour, amour.

SUZON.

Amour, amour, amour.

Madame ORGON.

Il m'aime comme je l'aime.

SUZON

Je l'aime.

Madame ORGON.

Ecoutes, il dit de même.

SUZON.

De même

Madame ORGON.

Quoi ! tu languis pour moi d'amour?

SUZON.

D'amour.

Madame ORGON.

Redis cent fois, j'aime, j'aime.

SUZON.

J'aime.

Madame ORGON.

Régne en ce jour,
Amour, amour, amour.

SUZON.

Amour, amour, amour.

M. ORGON.

Il a répondu.
Qu'ai-je entendu ?
Je reste confondu.

Madame ORGON.

Je vais plus faire encor, je vais faire paroître
Ce rival que vous haissez ;
Et vous le chérirez, peut-être,
Quand vous viendrez à le connoître.
Paroissez, Sylphe, paroissez.

(*Suzon se montre, en riant, par les deux côtés, & Madame Orgon dit à son mari:*)

Eh bien ! n'eſt-ce pas ſans raiſon
Que vous avez ici pouſſé la jalouſie
Juſqu'à la frénéſie ?
L'apparence ſouvent nous trompe & nous déçoit.
Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.

SUZON.

Nous vous avons joué la Comédie ;
Mais prévoyant le dénouement,
Et que la piéce sûrement,
Par vous, Monſieur Orgon, ſe verroit applaudie,
J'ai préparé d'avance un divertiſſement,
Que je vais amener ici dans le moment.

(*Suzon ſort pendant le duo qui ſcelle le racommodement du mari & de la femme. Ce duo eſt parodié de celui de n'o dubitar du Joueur. Suzon revient à la tête des Danſeurs. On danſe une Pantomime, & M. Orgon chante l'Ariette ſuivante, parodiée de celle du rire, du Joueur.*)

Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh !
Quand je t'ai vu paroître,
Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh !
En Petit-Maître,
Je n'ai pu te reconnoître.
Pour le coup, je croyois être
Attrapé, dupé, trompé,
Hé, hé, hé, hé, hé, hé,

Dupé, trompé, dupé
Hé, hé, hé,
Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh!
En voyant paroître
Ce Petit-Maître,
Je me suis dit, ah! je suis pris:
Me voici ce que les maris
Sont à présent tous à Paris.
Hi, hi, hi, &c.
Tous à Paris.
Mais à présent je vois fort bien, très-bien, fort bien
Qu'il n'est rien, rien, rien.
Ton époux, ton époux
N'est plus jaloux.
Cela m'a bien changé, cela m'a bien changé,
Changé,
M'a corrigé, eh, eh, eh, eh, eh,
Que cela m'a bien changé,
Bien corrigé.
Oh, oh, &c.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

C'est un abus qui restera:
L'on a passé l'amant aux femmes;
Pauvre époux, en vain tu déclames:
On te sifflera.
Mais si tu restes bouche close,

Comme un galant homme fera,
Et que tu prennes bien la chose,
On te claquera.

Second Couplet.

Tant que le bon temps durera,
A Paris, sans aucun scrupule,
Pour le plus mince ridicule,
On vous sifflera
Mais du siecle suivant les traces,
Ayez autant qu'il vous plaira,
De vices cachés sous les graces,
On vous claquera.

Troisieme Couplet.

Un amant qui ne connoîtra
De plaisir & de bien suprême,
Qu'à rendre heureux l'objet qu'il aime,
On le sifflera.
Mais un homme à bonne fortune,
Qui, par fatuité, prendra
Vingt femmes, sans en aimer une,
On le claquera.

Quatrieme & dernier Couplet.

Tant que l'Opéra donnera
De bons morceaux, comme Aréthuse,
Le Public n'est pas une buse,
On le siflera.

Mais quand la bouffonne Thalie
Sur ce Théatre chantera
Des Ariettes d'Italie,
On la claquera.

Cet interméde est guai, les situations en sont plaisantes, les Ariettes bien choisies. Les paroles n'ont point ce ton de contrainte si commun aux parodies des airs difficiles. On doit sçavoir gré à l'auteur de cette tentative heureuse, dont il ne faut pas se dissimuler la sécheresse : il a ouvert une carriere, qui, courue par des gens de goût, multiplieroit nos plaisirs, en naturalisant sur nos Théatres des morceaux uniques faits pour charmer les oreilles les plus délicates.

1754.

Au commencement de cette année, les Bouffons se soutenoient encore sur le Théatre du grand Opéra : les *Voyageurs*, nouvel interméde Italien en trois actes venoit d'y obtenir les plus vifs applaudissemens. On étoit enchanté de la Musique de presque toutes les Ariettes, & les accompagnements avoient

Les Voyageurs.

paru admirables. Mais soit raison, soit inconstance, le Public passa bientôt de l'entousiasme à l'indifférence, & de l'indifférence à l'ennui. Le succès mérité de *Castor & Pollux* produisit cette révolution. Les Bouffons partirent; quoique nés sous un même Ciel, ils n'avoient pas été vus de bon œil par la Troupe Italienne, qui, tout bas, revendiquoit ce genre, qui ne paroît pas appartenir à l'Opéra. Aussi eut-elle soin de ridiculiser ce bienheureux départ dans une Scene du *Retour du Goût*, Comédie de *Chevrier*. On ne sera peut-être pas fâché de la trouver ici, elle est la plus saillante de la Piece

LE GOUT, LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Scene du Retour du Goût.

S'il est vrai qu'en ces lieux vous réparez les torts,
Je viens, Seigneur, au nom de l'Italie,
Me plaindre de l'ignominie
Dont on accable mes accords.
Depuis un an chacun me parodie :
Du Théatre riant où brille la folie,
J'approuvai les premiers efforts ;
Mon indulgence augmenta la manie.
Depuis huit jours le Théatre François,

De ses Auteurs abjure le génie ;
Et dans le bas cherchant quelques succès,
Se contrefait & m'estropie.

LE GOUT

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?
Souffrez tout bas, & ne vous plaignez point.

LE BOUFFON.

L'affront est trop sanglant ; & le coin de la Reine,
D'accord avec moi sur ce point,
Doit contre ce Théatre exciter votre haïne.
De ce coin triomphant on connoît le pouvoir :
Dans tout Paris son goût me prône,
Et son argent me fait valoir.

LE GOUT, *souriant.*

Qu'importe le moyen, pourvu qu'on vous couronne?
Encore un coup, bravez les cris
De l'ennemi qu'on vous oppose.

LE BOUFFON.

Quoi ! vous souffrez qu'en prenant mes habits ...

LE GOUT.

Il falloit bien qu'ils prissent quelque chose :
Ne pouvant imiter vos sons & votre accent ;
Ils ont pensé qu'ils devoient, sans scrupule,
Substituer, au défaut du talent,
De vos habits la charge ridicule.

LE BOUFFON.

Deux Auteurs que je paye, & qui m'estiment fort,

Vouloient, pour me venger, lâcher qu[illegible] ;
Brochures ;
Mais Paris eſt ſi las . . . ſi las de ces injures,
Que j'ai dû modérer l'ardeur de ce tranſport.
Pour terraſſer une injuſte critique,
Je vais dans un morceau brillant,
Juſtifier notre Muſique.
Attention, Seigneur, le début eſt frappant.

(*il chante.*)

Après cet air heureux, où brille le génie,
Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accents ?

LE GOUT.

Que je les aimerois au ſein de l'Italie !

LE BOUFFON.

En louant ainſi nos talents,
Votre bonté nous congédie :
Accablés de ſatyre, & pleins de Partiſants,
Nous allons, en chantant, revoir notre Patrie.

On eſt intimement perſuadé après la lecture de cette ſcene, avec quel joye les Italiens voyoient partir leurs compatriotes. Ils ſe trouvoient debarraſſés de concurrens dangereux, & devenoient les héritiers nés d'un genre qui dans leurs mains pouvoit être un tréſor inépuiſable. Ils ne perdirent point de tems. *La Servante Maîtreſſe*, intermède tra-

traduit en vers Lyriques de la *Serva Padrona* , par M. *Baurans* , parut bientôt ſur leur Théatre, avec un ſuccès dont on trouve peu d'exemples. Les Amateurs de la Muſique, qui par humeur ou par partialité n'avoient point entendu à l'Opéra, la Muſique de la *Serva Padrona*, coururent en foule admirer *Pergoleze* à la Comédie Italienne. On ſçait que ce célébre Muſicien mourut fort jeune, mais qu'il vécût aſſez pour ſa gloire, puiſqu'après ſa mort les Italiens lui ont décerné le titre de *Divin*, que toutes les Nations lui ont confirmé. Mademoiſelle *Favart* dans cet Intermède fit oublier Mademoiſelle *Tonelli*, & le Sieur *Rochard* à qui Paris reprochoit quelquefois trop d'affectation dans ſa maniere de chanter, plût généralement par le naturel avec lequel il rendit le rôle de *Pandolphe*.

EXTRAIT de la Servante Maîtreſſe.

ACTEURS.

PANDOLPHE,	Vieillard.	La Servante. Maîtreſſe,
ZERBINE,	ſa Servante.	
SCAPIN,	Valet.	

Pandolfe ouvre la ſcene, il eſt aſſis devant une table.

AIR.

Long-temps attendre,
Sans voir venir :
Au lit s'étendre,
Ne point dormir :
Grand peine prendre,
Sans parvenir ;
Sont trois ſujets d'aller ſe pendre.

C'eſt auſſi ſe moquer des gens ;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma ſervante enfin m'apporte
Mon chocolat ; elle n'a pas le temps.
Cependant il faut que je ſorte :
Elle me dira, que m'importe ?
Ah ! c'en eſt trop ; je ſuis trop bon.
Mais je vais prendre un autre ton.

Pandolfe appelle *Zerbine*, & en ſe retournant il apperçoit ſon valet *Scapin* qui eſt entré, & ſe tient tranquillement derriere lui ſans rien dire. Il le gronde & lui ordonne d'aller avertir ſa ſervante, il continue ſes plaintes contre elle.

RECITATIF Accompagné.

Voilà pourtant, voilà comment.
On fait ſoi-même ſon tourment.

Je touve cet enfant, qui me paroît gentille;
Je la demande à sa famille:
On me la donne, & depuis ce moment,
Je l'éleve comme ma fille.
Que m'en revient-il à présent?
Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente,
Capricieuse, impertinente,
Qu'il faut avant qu'il soit long-temps,
S'attendre enfin que la servante
Sera la maîtresse céans.
Oh! tout ceci m'impatiente.

Zerbine entre en disputant avec *Scapin*, qui semble la presser d'obéir. Elle veut le souffleter, *Pandolfe* lui demande ce qui peut la mettre en courroux. Elle lui répond, qu'elle ne prétend pas que *Scapin* s'avise de lui faire des leçons. *Pandolfe* demande son chocolat: il n'est point fait. *Pandolfe* s'impatiente & assure que tout cela finira.

A I R.

Sans fin, sans cesse,
Nouveau procès;
Et si, & mais,
Et oui, & non,
Tout sur ce ton;
Jamais, jamais, au grand jamais,

On n'eſt en paix.

à Scapin.

Mais que t'en ſemble à toi ;
Dois-je en crever, moi ?
Non par ma foi.
Un jour viendra,
Qu'on gémira,
Quand on ſera
Dans la détreſſe.
On maudira
Son triſte ſort ;
On ſentira
Qu'on avoit tort, &c.

Pandolſe demande ſa canne & ſon épée pour ſortir. *Zerbine* s'y oppoſe, il faut que le vielliard demeure. L'inſolence de la ſervante lui fait prendre la réſolution de ſe marier. *Zerbine* applaudit à cette idée, parce que s'il ſe marie, il n'aura point d'autre femme qu'elle. Cette impudence redouble la colere de *Pandolſe*, mais *Zerbine* inſiſte ſur ſon projet.

DUO *dialogué.*

ZERBINE.

Je devine,
A ces yeux, à cette mine

Fine,
Lutine,
Assassine :
Vous avez beau dire non ;
Bon, bon :
Vos yeux me disent que si ;
Et je veux le croire ainsi.

PANDOLFE.

Ma divine,
Vous vous trompez à ma mine,
Très-fort :
Prenez un peu moins l'effort,
Mes yeux avec moi d'accord,
Vous diront que vous avez tort.

ZERBINE.

Mais comment, mais pourquoi ?
Je suis jolie,
Mais très-jolie,
Douce, polie :
Voulez-vous de l'agrément, de la finesse,
Des bons airs de toute espece,
Gentillesse,
Noblesse,
Regardez - moi.

PANDOLFE *à part.*

Sur mon ame, elle me tente ;
Elle est charmante.

ZERBINE *à part.*

Pour le coup, il devient tendre.

Pandolfe.

Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah! laissez-moi.

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu reves, je crois.
Tu veux envain t'en défendre,
Il faut que tu sois à moi.

ZERBINE	PANDOLFE.
Je t'aimes;	O peine extrême,
Je suis à toi;	Je suis, ma foi,
Sois donc à moi.	Tout hors de moi

Zerbine ouvre le second acte par un air charmant, qui exprime bien le manége d'une jeune fille, qui cherche à prendre dans ses filets un vieillard amoureux. Elle a mis *Scapin* dans ses intérêts. Il consent à faire le personnage d'un Capitaine déguisé qui la demande en mariage. *Zerbine* appercevant *Pandolfe*, fait semblant de se repentir de ses impertinences & lui demande la

permiſſion d'épouſer ce Capitaine, auquel elle a promis ſa foi, elle chante ce qui ſuit

RÉCITATIF accompagné.

Jouiſſez cependant du deſtin le plûs doux ;
Soyez long-temps l'heureux époux
De celle que le ciel aujourd'hui vous deſtine.
Souvenez-vous quelquefois de Zerbine,
Qui tant qu'elle vivra ſe ſouviendra de vous.

AIR

A Zerbine, Laiſſez par grace,
Quelque place
En votre ſouvenir :
L'en bannir,
Quelle diſgrace !
Eh ! comment la ſoutenir ?

Pandolfe s'attendrit par dégré & veut cacher ſon attendriſſement

ZERBINE *à part gaîment.*

Il eſt, ma foi, dupe de ma grimace,
Je le vois déjà s'attendrir.

à Pandolfe.

De Zerbine, gardez, par grace,
Quelque trace.
L'oublier, quelle diſgrace !

Eh ! comment la foutenir ?

à part.

Il y va venir.

Il ne peut long-temps tenir.

à Pandolfe.

Si je fus impertinente,

Contrariante,

Vous m'en voyez repentante,

Pardonnez-moi.

Elle fe jette à genoux & Pandolfe lui prend la main.

Mais ... il me prend la main,

Ma foi, l'affaire eft en bon train.

Zerbine demande à *Pandolfe* la permiffion de lui préfenter fon prétendu : il y confent, le vieillard plaint *Zerbine* d'avoir un pareil époux. Le Capitaine par fes fignes fait entendre qu'il exige la dote que Pandolfe a promis de compter, & fur ce qu'elle lui eft refufée, il fait femblant d'entrer en fureur, enfin le vieillard qui a perdu la tête propofe à *Zerbine* de renvoyer le Capitaine & de l'époufer. *Scapin* fe découvre & tout finit à la fatisfaction de *Zerbine* & de *Pandolfe*.

Cette piéce fi finguliere & traduite

si supérieurement par Mr. *Baurans*, suppose former un nouveau genre. Le fond est un vrai sujet de Comédie & l'Ariette simple ou en Duo, mêlée au Dialogue récité, sembleroit lui mériter plutôt le tître de Comédie-Opéra, que celui d'Opéra-Comique.

ANNÉE 1755.

C'est à cette année que nous devons nous arrêter pour trouver la véritable époque des piéces à Ariettes. Jusqu'à *Ninette à la Cour*, les intermédes Italiens nous avoient servis de modéles : Mr. *Favart* crut, qu'assuré de la bienveillance du public, il pouvoit se servir de ses propres aîles. *Ninette* parut & fut bien accueillie. Madame *Favart* reçut dans son rôle les plus vifs applaudissemens; Mr. *Rochard* charma dans le sien les oreilles les plus délicates. Ce n'est pas que *Ninette* soit un sujet bien neuf : le *Démocrite* des François, la *Double Inconstance* des Italiens & nombre d'autres piéces, pourroient avec raison passer pour les sœurs aînées de cette belle paysanne : il s'y trouve un air de famille

qui constate cette vérité : mais dans ces sortes d'ouvrages, nous sommes convenus d'être peu difficiles. *Ninette* est pleine de traits spirituels & ingénieux & une Musique légére, douce, délicate, ajoute encore à ses attraits.

Ninette à la Cour.

EXTRAIT du Caprice Amoureux, ou Ninette à la Cour.

Au lever du rideau, on voit une agréable campagne, coupée par des arbres fruitiers. Plusieurs paysans s'occupent à différens ouvrages.

Ninette, en filant au rouet, ouvre la scene avec *Colas* & débute par cette Ariette.

Travaillons de bon courage :
La fraicheur
De cet ombrage,
La douceur
De ce ramage
Nous donne cœur
A l'ouvrage
Près de l'objet qui m'attendrit,
Je file à merveille :
Quand la fatigue m'assoupit
L'amour me reveie.

Elle

Elle prie enſuite *Lucas* d'aller cueillir du fruit pour elle : *Lucas* monte ſur un arbre & voit la plaine couverte de chiens & de piqueurs, il deſcend tout allarmé & dit à *Ninette*,

Rentrez, rentrez, morgué ces malins drilles,
Comme au gibier faiſont la guerre aux filles.

Aſtolphe, Roi de Lombardie, paroît avec *Fabrice* ſon confident, & lui fait l'aveu de ſa paſſion pour *Ninette*, par cette Ariette qui a été trouvée charmante.

Oui, je l'aime pour jamais,
Rien n'égale ſes attraits.
De ſon teint, la fleur naïve,
Toujours fraîche, toujours vive,
Confond les efforts de l'art.
C'eſt la nature
Simple & pure,
Elle enchante d'un regard.
Dans ſon cœur eſt l'innocence,
Dans ſes yeux eſt la candeur,
Sa parure eſt la décence,
Et ſon fard eſt la pudeur.

Fabrice ſort, & *Ninette* revient en chantant. *Aſtolphe* lui témoigne ſa ſurpriſe de la voir ſi contente, dans un

état ſi borné, & lui offre une fortune éclatante, en lui déclarant qu'il l'adore : *Ninette*, qui le prend pour un Officier de la Cour, lui répond naïvement que cette déclaration lui fait grand plaiſir. gardez, lui dit-elle,

Gardez tous vos tréſors, je ne veux qu'une grace,
. . . . . Vous ſçavez que l'on chaſſe
Tous les jours en ces lieux, du matin juſqu'au ſoir.
Si vous avez quelque pouvoir,
Parlez au Prince, afin que l'on nous débarraſſe
De tout le train que font ces gens.
Je ne comprend point quelle fiévre.
Peut faire ainſi courir les champs :
Pour le plaiſir de prendre un liévre,
On ravage quarante arpens.

Elle le prie de ne plus revenir & lui avoue qu'elle aime *Colas*. Le Prince lui dit de mieux placer ſa tendreſſe, & croit la tenter par l'énumération des charmes d'une toillette. Il lui fait une ingénieuſe deſcription, qui ſans doute eſt déplacée vis-à-vis d'une payſanne telle que *Ninette*. Ces petites erreurs ne ſont que trop communes dans ce ſiécle, où l'auteur oublie volontiers quel perſonnage il fait parler, pour parler lui-même.

C'eſt un trône où triomphe l'art :
C'eſt un autel que l'on érige aux graces.
C'eſt là qu'on peut des tems rapprocher les eſpaces,
Par l'heureux preſtige du fard,
Qui des ans applanit les traces.
Des couleurs du plaiſir on ranime ſon teint,
Et le pinceau, rival de la Nature,
Par une agréable impoſture
Fait éclorre la fleur d'un viſage enfantin.
Chaque jour on eſt auſſi belle :
D'un air plus triomphant la jeuneſſe y ſourit,
La beauté même s'embellit,
Se fixe & devient immortelle.

Que de queſtions Ninette auroit à faire pour bien comprendre cette deſcription de la toilette. Qu'eſt-ce que c'eſt *qu'un trône où triomphe l'art ? Un autel qu'on érige aux graces ? Le preſtige d'un fard ? Les couleurs du plaiſir ?* &c. *Ninette* eſt bien pénétrante ſi elle entend ce langage du jour. Il faut que cela ſoit, car ſa vanité la rend curieuſe, mais elle craint de fâcher *Colas.* Colas ſurvient & fait éclater ſa jalouſie. Le Prince qui s'en apperçoit, dit à *Ninette*,

Si Colas vous eſt cher, je déviens ſon ami.

COLAS *lui replique*

On n'eſt guere ami du mari,
Quand on veut l'être de la femme.

La penſée n'eſt pas nouvelle, mais elle eſt en ſa place.

L'heureux Colas vous intereſſe :
Puiſſe-t'il mieux que moi faire votre bonheur !

Ninette reproche à *Colas* ſa groſſiereté, vis-à-vis d'un Seigneur ſi poli, qui la veut mener à la cour. Il lui répond que le Prince lui parloit d'amour & que cela ne convient pas, & le voyant revenir, il veut forcer *Ninette* de ſe retirer : elle réſiſte, il la tire par le bras; alors elle crie, en feignant qu'il la bleſſée. Cette Ariette parodiée de *Berthold à la Cour* des Italiens, eſt heureuſement traveſtie & a fait fortune. *Aſtolphe* paroit, & s'étonne de la brutalité de *Colas*: il redouble ſes inſtances pour engager *Ninette* à venir à la Cour. L'eſpoir de faire enrager *Colas* la détermine, elle le quitte en lui adreſſant une Ariette un peu bouffonne. *Colas* veut la ſuivre & eſt arrête par une troupe de Chaſſeurs qui

forment une danse par laquelle se termine le premier acte.

Le second acte se passe dans un appartement du Palais *d'Astolphe*. *Ninette* paroît en habit de Cour : elle est embarrassée de tous ses ajustemens : elle refuse le rouge qu'on lui présente, laisse tomber ses diamans pour prendre des fleurs artificielles qu'elle jette ensuite, lors qu'elle les reconnoît, elle rebute *Fabrice* qui veut lui donner des leçons du bel usage, & prie le Prince qui arrive de la défaire de cet homme qui l'ennuie, ajoutant qu'elle aimeroit mieux voir *Colas*. *Astolphe* lui repond,

Vous allez voir Colas, j'espere qu'en ce jour
Vous mettrez entre nous un peu de différence :
Je ne veux qu'à force d'amour
Lui disputer la préférence.

Il donne des ordres pour qu'on montre à *Ninette* toutes les magnificences de la Cour & sort en voyant arriver *Emilie*, Princesse à qui il doit donner la main.

Emilie explique ses craintes à sa confidente & la charge d'examiner les pas du Prince & de *Ninette*. Elle exprime ses sentimens par une Ariette, & s'éloi-

gne à dessein d'observer *Astolphe* & la jeune paysanne qui reviennent sur la scéne.

Le Prince demande à *Ninette* ce qu'elle pense de la Cour. *Ninette* repond avec franchise & fort plaisament.

J'ai vu de toute part de beaux petits objets,
En talons rouges, en plumets;
Ne sont-ce pas des femmes en epées ?
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées,
Qui portent des petits colets. &c.

Emilie s'avance & fait un compliment ironique à *Ninette* sur ses charmes & la félicite d'avoir fait la conquête *d'Astolphe*, qui s'en défend. *Ninette* répond qu'elle aime *Colas* & ajoute qu'elle veut retourner au village. Lorsqu'elle est sortie, le Prince tâche de rassurer *Emilie*, mais dès qu'il est seul, il peint son irrésolution par une Ariette pleine de goût.

Le Nocher, loin du rivage
Lutte en vain contre l'orage, &c.

Et se retire sans sçavoir ce qu'il doit faire.

Colas entre comme *Thaler* dans *Démocrite* & se plaint comme lui de la réception ridicule qu'on lui a fait à la

Cour. Il eut été facile de faire disparoître ces petites ressemblances & la piéce n'y auroit pas perdu.

Ninette survient: elle apperçoit *Lucas*, baisse sa coëffe, se couvre le visage de son évantail & contrefait sa voix, à dessein d'éprouver *Colas*. Elle feint d'être éprise de lui & lui propose de répondre à son amour. Pour le déterminer, elle joue les vapeurs..... Il faut que *Ninette* en peu de tems ait fait d'étonnans progrès à la Cour? cette Scéne, qui semble déplacée dans *Ninette*, n'a pu s'y soutenir qu'à la faveur du jeu des Acteurs.

Colas, dont le dessein, en écoutant les propositions d'une Dame qu'il ne connoît pas, car il ignore qu'il parle à sa Maitresse, est d'allarmer *Ninette*, ne fait nulle difficulté de consentir à tout ce qu'elle veut. Alors *Ninette* se découvre & fait éclater sa colere; envain *Colas* cherche à se justifier, elle ne veut plus l'entendre. Ce qui occasionne un duo dialogué à l'Italienne, dont le contraste toujours soutenu, finit vivement le second acte.

Ninette ouvre seule le troisiéme acte.

Elle fait entendre dans une Ariette, qu'elle tirera bientôt vengeance de l'ingrat qui l'a trahi. *Fabrice* vient l'avertir que le Prince doit arriver dans le moment; elle lui demande si Colas est prévenu qu'elle doit parler au Prince tête à tête. *Fabrice* lui répond qu'oui. *Emilie*, qui arrive, est étonnée de trouver encore *Ninette* à la Cour; la Paysanne lui proteste qu'elle y est contre son gré, & lui avoue en riant, qu'*Astolphe* lui a demandé un rendez-vous, qu'elle s'y trouvera, par la raison qu'une fille bien née ne craint rien. Comme on entend du bruit, *Ninette* engage la Princesse à s'éloigner avec elle, sous prétexte de lui confier un secret.

Colas arrive guidé par sa jalousie, & se cache sous la table pour entendre l'entretien du Prince avec *Ninette*, qui revient & qui éteint les bougies en voyant entrer *Astolphe*. Elle demande à ce Prince ce qu'il souhaite d'elle. Il lui réplique que ses soupirs expliquent ses vœux. Elle lui dit qu'elle veut faire son bonheur & qu'il attende un moment. Elle va chercher la Princesse & la met à sa place. Le Prince dit à *Emilie*, qu'il prend pour *Ninette*.

J'ai desiré longtems un cœur sans imposture,
Un cœur simple, ingenu, formé par la Nature.

Ninette, en apportant des lumieres, répond au Prince qu'il a trouvé cet objet dans Emilie qui est devant lui. *Astolphe*, comme il est d'usage, honteux de son inconstance, rend son cœur à la Princesse, qui a la bonté de lui pardonner. *Colas*, sorti de dessous la table, passe des plus vives allarmes à la plus grande joye. *Astolphe* s'unit à *Emilie* & *Ninette* à *Colas*.

L'intrigue de cette piece n'est pas neuve & le denouement n'est pas heureux, mais les détails en sont gracieux & spirituels, ils font taire la critique sur les ressemblances & le choix des Ariettes force les applaudissemens ; enfin si la *Servante Maîtresse* a fait des amans passionnés, *Ninette à la Cour* a trouvé de zélés partisans : l'une est peut-être mieux faite, l'autre est plus spirituelle.

L'accueil que le Public faisoit au nouveau genre & les éloges que l'on ne cessoit pas de prodiguer à la *Servante Maîtresse*, engagerent M. *Baurans* à traduire le *Maître de Musique* dont le

ſuccès avoit été brillant ſur le Théâtre de l'Opéra. Il n'eut pas lieu de ſe repentir de ſon travail. Le *Maître de Muſique*, traveſti heureuſement en françois, plût aux plus difficiles & attira la foule des Spectateurs au Théâtre Italien.

EXTRAIT du Maître de Muſique.

ACTEURS.

LAMBERT, Maître de Muſique.

LAURETTE, ſon Ecoliere.

TRACOLIN, Entrepreneur d'Opéra.

Lambert ouvre le premier acte avec *Laurette*, & débute, en grondant, par cet air.

Ah! quel martyre!
Sans ceſſe inſtruire,
Cent fois redire,
Sans rien produire,
C'eſt toujours pire,
Eh! laiſſe-moi,
Va, tais-toi.

Laurette ſe fâche à ſon tour & ſon Maître lui dit:

Mademoiselle joue au mieux l'impertinence,
Et pour faire dans peu l'Actrice d'importance,
Il ne lui manque, ma foi, que du talent,
Encor souvent on s'en dispense,
En mettant à la place un ton bien insolent.

Elle lui répond :

En ce cas-là, Monsieur, je suis en bonne école,
Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

Lambert se met au clavessin. Laurette crie exprès méchamment au lieu de chanter, il l'interrompt en disant :

Chanteur qui pour mieux nous séduire
Voulez être à la fois agréable & touchant,
Que l'haleine du doux Zéphire,
Qui, de sa Flore, à l'oreille soupire,
Soit l'image de votre chant.
Eh! croyez-moi, renvoyons aux Halles
Tous ces chantres bruyans, qui sçavent seulement
De leur grands cris remplir nos salles.

Excellente leçon pour tous nos Théâtres! *Laurette* chante de nouveau & chante bien. *Lambert* lui témoigne combien il est content. On annonce *Tracolin* personnage ridicule. Il entre & après avoir embrassé *Lambert*, il regarde *Lau-*

rette & s'informe quel eſt ce charmant objet. *Lambert* lui répond que c'eſt un ſujet qu'il éléve pour le Théâtre. *Tracolin* ſe récrie. Quelle mine! quel jeu! quelle voix. *Lambert* lui demande s'il l'a entendue? non réplique-t-il.

. . Nous autres gens de l'art,
Nous n'avons pour cela beſoin que d'un regard,
Nous jugeons d'une voix par la vue.

D'ailleurs ajoute-t'il.

. . Avec un tel minois,
A-t-on jamais manqué de voix?

Il ſe répand en fleurettes qui donnent d'autant plus de jalouſie à *Lambert*, que *Laurette* y répond par cet air conſtamment applaudi.

Suis-je bien pour une Actrice,
Dites-moi ſans artifice,
Croyez-vous qu'on applaudiſſe
Ce maintien?
Suis-je bien?
Je n'oſe me flatter de rien.
Croyez-vous qu'on applaudiſſe,
Qu'en public je réuſſiſſe?
Mais hélas!
N'ai-je pas

L'air trop novice, eh ?
Pour une Actrice, eh ?
Pour la coulisse, eh ?
Je n'ose me flatter de rien.

Tracolin paroît si transporté d'entendre *Laurette*, qu'il l'embrasse & la demande à son maître qui la lui refuse. On vient chercher *Lambert* de la part d'une Duchesse. Il est obligé de sortir malgré lui & de laisser *Tracolin* seul avec son écoliere. *Tracolin* fait sa déclaration à laquelle *Laurette* répond d'un ton d'agnès.

La pudeur me guide,
Me rend timide,
Je n'ose lever les yeux,
Si quelque curieux
Auprès de moi se place,
Et me regarde en face,
Je suis toute honteuse de cela.
Ma langue s'embarasse,
En lui disant, de grace,
Souffrez, Monsieur, que je passe,
Je ne puis rester-là
Où me voilà.
La pudeur, &c.
Si quelque téméraire
Poursuit trop loin l'affaire,
Moi, qui suis bonne & ne me fâche guére,

J'excite ma colere,
Et lui dis d'un ton févere,
Mais finirez-vous donc, Monfieur,
Sachez qu'on eft fille d'honneur,
Sachez qu'on a de la pudeur.

Tracolin lui offre fa fortune avec fa main & fe jette à fes genoux. *Lambert* revient & le furprend avec *Laurette.* Il fait éclater fa jaloufie & commence le beau trio qui finit le premier acte. Ce morceau eft fi triomphant & les paroles font fi bien coupées, que le lecteur ne fera peut-être pas fâché de les retrouver ici dans leur entier. Il eft bon d'ailleurs de les donner pour modéle.

TRIO EN DIALOGUE.

LAMBERT,

Le feu me monte au vifage,
Voilà donc tout l'avantage
D'avoir formé fon bas âge,
Pour le prix de tant de foins,
Cette volage
Avec un autre s'engage.
Quel outrage !
Et mes yeux en font témoins.
Je bravois déja l'orage
Quand le vent qui devient fort,

Et qui fait rage,
Me repouſſe du rivage,
Quel dommage !
J'allois entrer dans le Port.

LAURETTE.

Je guettois dans un bocage
Un oiſeau d'un beau plumage;
Un chaſſeur ſonnant du cors,
Faiſant tapage,
L'effarouche & lui fait prendre l'eſſor.
Quel triſte ſort !

ENSEMBLE.

Soins perdus ! inutile effort!

LAMBERT.

J'avois formé ſon bas âge.

TRACOLIN.

J'avois fait un bon voyage.

LAURETTE.

Je le guettois au paſſage.

ENSEMBLE.

LAURETTE. { Un chaſſeur ſonnant du cor,
Faiſant tapage
Lui fait prendre ſon eſſor.

TRACOLIN.
Je touchois presqu'au Rivage,
Quel dommage!
J'allois entrer dans le Port.

LAMBERT.
Et voilà tout l'avantage :
Quel outrage!
Méritois-je un pareil sort?

LAMBERT.

Un autre aujourd'hui l'engage,
La volage.

TRACOTIN.

Je touchois presqu'au rivage.
Quel dommage!

LAURETTE.

Moi j'allois le mettre en cage.

TRACOLIN.

Quel dommage!

LAMBERT.

La volage!

(On reprend le Trio.)

TRACOLIN.

J'allois entrer dans le Port.

LAURETTE.

Moi j'allois le mettre en cage
Il prend l'essor.
Quel triste sort!

C'eſt par ce trio que finit le premier acte qui d'ailleurs eſt rempli d'airs agréables.

Lambert revient avec *Laurette* & commence le ſecond acte par cette Ariette qui peint admirablement l'état de ſon ame.

Non, je ſuis trop en colere,
Me diras-tu le contraire?
Quand moi-même j'ai vu le téméraire,
Qui te faiſoit les yeux doux!
Pourquoi faire
Etoit-il à vos genoux?
Vaine ruſe!
Mauvaiſe excuſe!
Me crois-tu donc aſſez buze
Pour m'en laiſſer amuſer?
Mais voilà comme on s'abuſe,
Quand on penſe m'abuſer.

Laurette perſiſte à ſe juſtifier & l'amene par dégrés au point de l'obliger à demander grace lui-même. Cette ſcéne eſt parfaitement bien traitée & filée avec art! *Lambert* ſe jette aux genoux de *Laurette*: *Tracolin* l'y ſurprend. Tout s'explique, *Laurette* donne la main à *Lambert* & *Tracolin* ſe retire tout confus.

Tel eſt le *maître de Muſique*, qui ne laiſſe rien à déſirer pour la coupe des Ariettes : le ſujet en eſt ſimple ; commun même ; mais la beauté des airs ne donne pas le tems de réfléchir ſur la médiocrité de l'intrigue.

Les ſuccés multipliés de la *Servante Maitreſſe* & de *Ninette*, le goût du Public qui paroiſſoit décidé en faveur de l'Opéra Bouffon, engagerent M. *Favart* à traduire la *Zingara*, Intermède italien.

Cette Piece parut ſur le Théâtre Italien ſous le titre de la *Bohemienne*, & fit éclipſer une certaine *Bohemienne* jouée quelque tems auparavant, par les Acteurs de l'Opéra-comique.

La *Bohemienne* eſt plus gaie, plus folle que la *Servante Maitreſſe*, ce qui n'eſt pas un petit mérite au théâtre & dans le monde. Elle fut rendue ſupérieurement par Madame *Favart* & Monſieur Rochard. La Piece parut imprimée dès le premier jour, comme les paroles d'opéra, pour l'intelligence des airs ; ce qui a depuis paſſé en uſage, au grand plaiſir de la critique, dont le ſarcaſme refléchi, porte plus ſûrement ſes coups. Le foible intérêt qu'on retire d'une vente

précipitée, ne peut compasser le danger où l'on s'expose.

Extrait de la Bohemienne.

ACTEURS.

CALCANTE, Vieillards.
NISE.
BRIGANI, Frere de Nise.

Nise & Brigani ouvrent la scéne par ce duo.

DUO, Colla spe me del goder.

Dans l'espérance
Du plaisir,
On peut d'avance
Se rejouir.
Mais les soucis de l'avenir
Sont des tourmens qu'il faut bannir.

Brigani se plaint que la faim le presse, & qu'on ne vit pas d'espoir. *Nise* le rassure & lui dit qu'elle a jetté les yeux sur le vieillard *Calcante* pour faire ressource. Elle entend à sa toux celui qu'elle veut engager en ses filets; & se retire avec son frere qui va se déguiser en ours.

Calcante paroît & annonce qu'il vient chercher la jeune perſonne dont les yeux fripons l'ont frappé, *Niſe* s'approche, ſuivie de ſon frere traveſti en ours, & lui demande s'il veut qu'elle lui diſe ſa bonne aventure : il y conſent, mais il a peur de l'ours; *Niſe* le raſſure, en lui diſant qu'il eſt auſſi privé que lui, qu'il ſaute, qu'il danſe comme une perſonne; enſuite elle lui prend la main, & feignant d'en conſidérer les lignes, elle lui promet dans une Ariette tout a fait jolie qu'il vivra cent ans; elle ajoute qu'une jeune fille eſt amoureuſe de lui, & qu'il ſe mariera. *Niſe* fait ſauter ſon Ours. *Calcante* paroît charmé de ſes lazzis & propoſe à la *Bohémienne* de s'en defaire en ſa faveur. Elle répond qu'elle le donnera pour trente ducats. *Calcante* bataille, il en donne vingt, il en ajoute quatre, & l'ours eſt à lui. Alors *Niſe* chante cette Ariette.

Si caro ben ſarette.

Oui, vous ſerez ſans ceſſe
L'objet de ma tendreſſe :
Déja pour vous mon cœur s'empreſſe,
Et je le ſens ſauter,

Palpiter :

(*A part.*)

Voyez qu'il eſt aimable!

Agréable !

Pour enflammer mon cœur,

Pour être mon vainqueur.

Pendant l'Ariette, le faux ours vole la bourſe de *Calcante*, defait ſon collier, s'enfuit, & laiſſe la chaîne qui le tenoit, dans la main du vieillard, qui, voulant faire ſauter l'ours, s'apperçoit trop tard de ſa fuite. Il eſt déſeſperé. *Niſe* revient & lui demande ce qui l'oblige à crier, & ſçachant que c'eſt ſon ours qu'il regrette, elle lui dit de ſonger à *Niſe*. *Calcante* lui répond par cette Ariette charmante.

Madam' laſciate mi in liberta.

Oh ! laiſſez donc mon cœur par charité,
Oh ! laiſſez donc mon cœur en liberté.
(*A part.*)
Quelle eſt pouponne ,
Mon cœur ſe donne
Malgré ma volonté.
(*Haut.*)
Oh ! laiſſez , &c.
Peſte de mine
Qui me lutine!

Peſte de mine
Qui m'aſſaſſine !
Fut-on jamais plus tourmenté ?
Oh! laiſſez, &c.

Quel martyre !
J'expire
En vérité.
Oh ! morbleu, c'en eſt trop, prend donc ma liberté.

Niſe dit qu'il a la ſienne en échange & ils terminent cet acte par le plus agréable Duo.

Au commencement du ſecond acte *Niſe* & *Brigani* ſe felicitent du ſuccès de leur fourberie : mais *Brigani* dit à ſa ſœur, que l'argent eſt la ſeule idole du vieillard & qu'il va renoncer à l'amour. *Niſe* lui repond :

L'avarice a beau ſe défendre,
L'amour eſt le tyran des autres paſſions

Elle le preſſe en même tems d'aller ſe déguiſer pour la ſeconder avec ſes autres camarades, dans le rôle de Magicienne qu'elle va jouer.

Calcante arrive au déſeſpoir de la perte de ſa bourſe : auſſi-tôt qu'il apperçoit *Niſe*, il la conjure de la lui faire retrouver. La *Bohémienne* invoque l'enfer. *Brigani*,

déguisé en diable veut bien rendre la bourse, mais à condition que *Calcante* épouse *Nise* : la fine matoise joue alors la tendresse, en disant qu'elle ne veut pas que *Calcante* l'épouse malgré lui; qu'elle l'aime trop pour causer son malheur, & qu'elle va lui rendre la bourse. *Brigani* lui déclare que si elle n'est épousée, il faut qu'elle périsse, qu'elle peut rendre la bourse à ce prix. Elle la donne à *Calcante*, & feint de s'évanouir dans ses bras. Le barbon attendri, s'écrie : voilà ma main. On lui rend la bourse; il demande : & l'ours? *Brigani* se démasque; vous le voyez en moi, lui dit-il : vous m'avez attrapé, s'écrie le vieillard :

Mais Nise est si jolie,
Qu'en la voyant il n'est rien qu'on n'oublie.

La piéce finit par un Trio de la gaieté la plus folle & la plus vive, qui se communique à tous les Spectateurs.

Je n'entreprendrai point de fronder cette jolie bouffonnerie : son succès est indépendant du sujet; on doit l'attribuer aux charmes de la musique, au jeu des Acteurs & aux graces que la

traduction de Monſieur *Favart* a prêté à l'original. Voici un couplet qui fut envoyé dans ce tems à l'Autenr.

Air. *Ce n'eſt pas en Automne, qu'on moiſſonne le plaiſir.*

Toujours dans la vérité,
Tantôt tu peins la tendreſſe,
 Tantôt l'allegreſſe,
Chacun s'écrie, enchanté :
Ah quelle aimable Bohémienne !
Que n'eſt-elle mienne !
Chantons l'œuvre & l'ouvrier,
Que tant de ſel aſſaiſonne,
C'eſt ainſi qu'on couronne,
 Qui moiſſonne
 Le laurier.

ANNÉE 1755.

Le 18 Mai, les Comédiens Italiens donnerent la premiere repréſentation des *Chinois*, Comédie en un acte mêlée d'Ariettes Italiennes ; Parodie *del Cineſe*, par Monſieur *Naigeon*. Cette Piéce eut le plus grand ſuccès, & fut ſupérieurement jouée par les Acteurs.

Extrait

EXTRAIT des Chinois.

ACTEURS.

XIAO, Mandarin de la premiere classe.
M. Rochard.
AGESIE, Fille de Xiao.
Mlle. Catinon.
TAMTAM, Amant d'Agésie.
Mde. Favart.
Chimca, Esclave suivante d'Agésie.
Melle Desgland.

La Scéne se passe au Palais du Mandarin dans l'appartement des Femmes.

Le Théâtre représente un appartement décoré à la Chinoise: on voit dans le fond l'horison à travers une jalousie brisée. *Xiao* ouvre la scéne avec son Intendant à qui il ordonne d'aller préparer une fête somptueuse pour la noce de sa fille qu'il doit marier ce jour là. Resté seul, il exprime la joye qu'il aura de se voir grand-pere par l'Ariette suivante.

ARIETTE du Chinois, *Gia colmo di piacer.*

Je vois, grace à ma fille,
Accroître ma famille :

Un tas d'enfans fourmille :
Ah ! je les vois déja.
Tandis que l'un ſautille,
L'autre à l'envie babille.
J'aurai de la famille :
Elle ſera gentille,
Et me reſſemblera. (trois fois).
Je ſuis grace à ma fille,
Grand'pere de famille,
Un tas d'enfans fourmille,
Auprès de moi ſautille,
En m'appellant Papa ;
Je ne me ſens pas d'aiſe ;
L'un grimpe ſur ma chaiſe, (bis)
En m'appellant Papa,
Et me baiſe.
L'un grimpe ſur ma chaiſe,
L'autre joue à dada,
En m'appellant Papa, (bis).
Paix là. Taiſez-vous. Paix là.
Paix là, vous dis-je.
Encore ! ce bruit m'afflige,
Il faut que je corrige. . . . .

Contrefaiſant la voix d'un enfant.

Ah ! Ah ! pardon, pardon, pardon mon grand'Papa
Je ne le ferai plus, non, non.
Levez-vous donc.

Je vais, &c.

Agéſie ſa fille entre avec ſa ſuivante

& *Xiao* lui apprend qu'il doit la marier ce jour-là même avec un jeune homme qui revient d'un grand voyage: que c'est l'Empereur qui fait ce mariage & qu'en conséquence elle doit s'y disposer. En la quittant il lui dit.

Dépêches-toi d'avoir beaucoup d'enfans:
Eternises mon sang par ta progéniture.

Elle lui répond ingénuement.

Je n'épargnerai rien, mon Pere, je vous jure
Pour rendre vos désirs contens.

Chimca félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen: mais *Agésie* lui avoue en confidence qu'elle craint ce nœud & qu'elle voudroit bien que l'époux qu'on lui destine, ressemblat au jeune homme qu'elle a vû la semaine derniére de sa fenêtre, dont un coup de vent avoit abattu la jalousie: elle ajoute qu'il fit arrêter sa barque pour la contempler, qu'il lui avoit paru charmant, qu'il n'avoit de Chinois que l'habit, & que s'en l'avoit entretenu, elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, sur les différens transports qu'il avoit fait paroître. Dans ce moment le Chinois dont elle parle entre par la

fenêtre, dans ſon appartement. *Agéſie* paroît d'abord effraïée, ainſi que ſa ſuivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inſpire, elle lui ordonne de ſortir : mais un ſentiment plus doux qui ſuccéde à la crainte, l'oblige auſſitôt à le rappeller.

Tamtam (c'eſt le non du jeune Chinois) fait alors éclater ſon ardeur par cet Ariette dont la morale ſe retrouve dans la plûpart de nos Opéra François.

ARIETTE du Chinois : *Zerbinotti d'Oggida.*

Que je baiſe cette main.
Mais, pourquoi cet air mutin ?
Que vous ſert-il d'être belle,
Si vous êtes ſi cruelle ?
Mais perſonne ne nous voit.
Qu'elle eſt farouche !
Que je touche
Seulement le bout du doigt :
Mais perſonne ne nous voit.
Que vous ſert-il d'être belle,
Si vous êtes ſi cruelle ?
Vous ſouffrez de vos rigueurs.
C'eſt à notre âge
Que l'on s'engage;

Le printems eſt pour les fleurs,
Et l'amour eſt pour nos cœurs.
La ſageſſe
Pour la vieilleſſe,
La tendreſſe pour nos cœurs.

Agéſie ſe défend, mais avec douceur. Cependant *Temtam* ſe plaint de cette rigueur prétendue, en s'écriant.

En France : où j'ai fait un voyage,
Le ſexe n'eſt pas ſi ſauvage.

La curieuſe ſuivante lui demande comment on fait l'amour à la Françoiſe. *Tamtam* répond que ſi ſa Maitreſſe veut le permettre, il va l'en inſtruire.

Mais oui, (dit Agéſie), l'on eſt bien aiſe
De ſçavoir d'un pays les uſages, les mœurs,

Mais lui replique-t'il :

Pour donner au tableau de plus vives couleurs.
Il faudroit, ne vous déplaiſe,
Me ſeconder & me prêter du jeu.
Tenez, figurez-vous que vous êtes l'Amante,
Moi l'Amant :

AGESIE.

Soit.

TAMTAM *à Chimca.*

Vous, la ſuivante,
Que je vais engager à proteger mon feu.

Ageſie va s'aſſéoir, & prend le thé. Cette ſcéne forme un tableau des plus charmans, & vaut ſeule un acte : elle eſt frappante au Théatre & a été ſupérieurement rendue par les trois Actrices qui l'ont jouée. *Tamtam* commence par prier *Chimca* de parler pour lui à ſa Maitreſſe; de lui bien peindre ſon amour, & pour mieux l'y déterminer, il lui offre une bourſe qu'elle accepte après quelques façons. *Chimca* inſtruit *Agéſie* du feu dont un jeune amant brûle pour ſes charmes, & lui demande la permiſſion de l'introduire auprès d'elle. Eh bien! dit *Agéſie*, il peut paroître. *Tamtam* s'approche, s'incline devant elle, & dit à *Chimca* de ſe tenir à deux pas : enſuite il ſe tourne vers ſa Maitreſſe, & lui peint l'état de l'amant qu'il repréſente par l'Ariette qui ſuit & qui eſt des plus théatrales.

ARIETTE : *Ma de'to ta mia mama.*

Son cœur d'abord palpite :

Il veut, mais il hésite :
Il dit des mots sans suite :
Certain trouble l'agite.
Il a peur de manquer d'égards,
Et la crainte
Est peinte
Dans ses regards.
Bientôt l'amour l'inspire.
Il vante les attraits :
Quels yeux charmans! quels traits!

AGESIE.

Après :

TAMTAM.

L'amant soupire,
Et l'ose dire,
Et l'aveu ne déplaît pas. (bis)
Ainsi l'amour pas à pas,
Pour engager tend ses lacs.

AGESIE *avec un peu d'émotion.*

La peinture interresse.

CHIMCA *à part.*

Ah! ma pauvre maîtresse!
Commence à se troubler, (bis).
Ah! ma pauvre maitresse,
Son cœur se laisse aller,
Se laisse, laisse, laisse,
Se laisse laisse aller.

TAMTAM.

Le cœur plus fort palpite :
On veut, mais on hésite :
On dit des mots sans suite,
Un nouveau trouble agite,
L'amour brille dans les regards,
Et l'audace
Chasse
Les vains égards.
La Belle se retire
Et paroît se fâcher.

AGESIE.

Eh ! mais.

TAMTAM.

L'Amant soupire (bis.)
Et saisit un bras.

AGESIE *soupirant.*

Après.

TAMTAM.

Doucement il la flatte :
Qu'il est rond, blanc & frais !
Ah ! qu'elle peau délicate !
Que je la baise.

AGESIE.

Mais . . . .

TAMTAM.

Quoi ?

AGESIE *troublée.*

Quoi ?

TAMTAM *lui baisant la main.*

Le tendre Amant la baise.

AGESIE *plus agitée.*

Après.

TAMTAM.

Et le rebaise :
Elle s'appaise
Et ne se défend pas.
Ainsi l'amour pas à pas.
La fait tomber dans ses lacs.

CHIMCA.

Ah ! ma pauvre maitresse !
Je la vois se troubler ;
Ah ! ma pauvre maitresse !
Son cœur se laisse aller,
Son cœur se laisse, laisse, laisse,
Se laisse, laisse aller.

Agésie revient de son trouble & reproche un peu tard à *Tamtam* d'avoir trop osé. Il répare son audace en disant qu'il l'adore & qu'il attend la mort à ses genoux.

AGESIE. *lui répond tendrement.*

On auroit à punir à la fois deux coupables.
Ah ! je le suis autant que vous.

Mais elle lui déclare en même tems qu'un époux, ou plutôt un maître doit s'unir avec elle inceſſamment. Il demande quel eſt cet époux! je ne ſçais, dit elle. J'ignore auſſi replique-t-il, celle que j'épouſe ce ſoir. Je viens de recevoir à l'inſtant ſon portrait. *Chimca* prend ce portrait: l'examine & s'écrie, *ah ! ma maîtreſſe, c'eſt vous même.* Nos amans ſe livrent à la joye: mais elle eſt tout à coup troublée & changée en frayeur, par l'arrivée du pere qui entre le ſabre à la main & qui veut tuer ſon gendre ſans le connoître. Ce dernier le tire de ſon erreur, en lui montrant le portrait *d'Agèſie*, que *Xiao* lui a envoyé. le Mandarin eſt tranſporté de joye à ſon tour & dit a *Tamtam* de ſortir ſans être apperçu & qu'il va au plutôt l'unir à ſa fille.

Si, comme quelques perſonnes le prétendent, les intrigues compliquées ne peuvent être du reſſort des pieces à Ariettes, celle ci doit être regardée comme un vrai Modéle de ſimplicité théatrale, dont on trouvera peu d'excellentes copies.

ANNE'E 1756.

Le 22 Mars de cet année, les Acteurs de l'Opéra Comique, repréſentérent pour la premiere fois ſur le Théatre de la foire Saint Germain, *la fauſſe avanturiere*, Opéra Comique, en deux actes, mêlé d'Arriettes par Meſſieurs *Anſéaume* & *Marcouville*.

Il eſt à préſumer que le *Conſentement forcé* de *Guyot de Merville* à fait naître l'idée de la fauſſe *Avanturiere* : non qu'il ſoit poſſible de comparer une Comédie charmante, pleine de gayeté, de mœurs & d'intérêt, avec un Opéra Comique qui, diton, n'a beſoin pour plaire que de la premiere de ces qualités: mais puiſqu'il ſuffiſoit à ce Théatre de quelques Ariettes adroitement choiſies, pour donner un air de nouveauté au ſujet le plus uſé, n'auroit-il pas été plus à propos d'emprunter le ſujet en entier, d'en conſerver la marche & l'intrigue, & de ne ſe permettre que le changement de ſtyle & la coupe des Ariettes. Il eſt vrai qu'en adoptant l'intrigue du conſentement forcé, le titre de *fauſſe Avanturiere* auroit ceſſé d'être juſte, mais la piéce y auroit

y auroit gagné un vif intérêt, un comique de ſituation produit par le caractère du vieillard & le charme de la Muſique auroit aiſément fait ſurmonter le petit dégoût du Public pour un inſtant de pathétique, d'où réſulte la gayeté de la cataſtrophe.

Extrait de la Fauſſe Avanturiere.

ACTEURS.

AGATHE, mariée ſecrettement à Valere.
CRISANTE, Vieillard.
VALERE, fils de Chriſante.
JULIEN, Jardinier.

La Sçêne eſt dans la Maiſon de campagne de Criſante.

Chriſante & *Valére* ouvrent la ſçéne. *Chriſante* en colere, ſe plaint de ce que ſon fils a épouſé ſans ſon conſentement une fille ſans bien. *Valére* veut ſe juſtiſier, mais il le tente vainement: le bon-homme eſt entier. *Valére* ſeul, déplore ſon ſort. Il ne conſentira jamais à abandonner ſon épouſe. Le jardinier *Julien* annonce à ſon jeune maî-

tre qu'il a souftrait la belle *Agathe* aux regards de *Chrisante* qui approchoit, & qu'elle eſt rentrée dans ſa retraite ordinaire. *Valere* ne conſerve plus d'eſpoir : ſa chere *Agathe*, quoique d'une famille honnête, n'a point de bien, & *Chriſante*, par cette ſeule raiſon, ne voudra jamais la reconnoître pour ſa fille ; toute l'éloquence du Jardinier ne peut rappeller le courage de *Valere*, mais il eſpere tout de l'eſprit d'*Agathe*, elle arrive & s'annonce ainſi.

Air : *Già rie de Prima vera.*

Hé bien ! cher époux,
Qu'obtiendrons-nous ?
Quel ſuccès à notre flâme ?
Vous vous taiſez,
Vous ſoupirez,
Vous déſeſpérez
Mon âme.
Hé ! quoi ?
Parlez-moi de bonne foi,
Mais vous gémiſſez,
Vos yeux baiſſés
Loin de moi ſont fixés.
Quelle douleur !
Ah ! quel malheur
Afflige votre cœur ?

VALERE.

Trifte retour
Pour notre amour !
Funefte jour !
Ce lien
Qui fait mon bien,
Eft fans foutien.
Mon pere, à mes yeux,
Aigri, furieux,
Détefte nos nœuds;
Et dans fon courroux
Frappe les derniers coups
Trop haï,
Je fuis puni,
Et de chez lui
Banni.
De fon bras
Que n'ai-je, hélas!
Eu plutôt le trépas!
Dans mon défefpoir (bis)
J'aurois mieux aimé cent fois le recevoir.

Agathe engage fon époux à conferver l'efpérance. Elle médite de jouer un tour au Vieillard, & ce tour peut affurer leur bonheur. Ils fe donnent des témoignages réciproques de leur tendreffe, & *Julien* emmene *Valere*, tandis que *Agathe* va travailler à l'exécution de fon

projet. Elle n'eſt cependant pas ſans crainte, & ſe retire à l'arrivée de *Chriſante*, toujours furieux contre ſon fils.

Agathe revient différamment habillée: Elle implore l'aſſiſtance de ſon beau-pere, qui la trouve gentille; elle lui fait un long roman de ſes avantures. Sortie à quatorze ans de la Sicile, ſon pays natal, elle a vu périr ſon pere dans un naufrage; enlevée par un Corſaire, elle eſt conduite en Barbarie, & paſſe des mains d'un Marchand dans celles d'un Bacha; mais ajoute-t-elle :

Air. *Je n'en puis plus, laiſſe-moi rire*

Pour me punir d'être trop aimable,
Sa femme en fureur faiſoit le diable.
Que j'ai pleuré
Mes triſtes charmes!
Toujours dans les larmes,
Et le cœur navré!

Elle feint de pleurer.

Ah! ah! ah! le maudit Bacha.

Elle rit à part.

Ah! ah! ah! comme il croit cela!
L'un par amour,
L'autre par haine,

Tout deux chaque jour
Augmentoient ma peine.
Que j'ai pleuré,
Mes triftes charmes!
Toujours dans les larmes,
Dans les allarmes,
Et le cœur navré.
Ah! ah! ah! le maudit Bacha!
(*A part.*)
Ah! ah! ah? comme il croit cela!

Un jeune homme amoureux d'*Agathe* l'a tirée de l'efclavage, & après l'avoir conduite en Italie, il l'a abandonnée. Elle va périr de mifere, fi le vieillard ne lui tend une main fecourable. Ce détail a caufé quelque émotion à *Chrifante*: Il offre fon cœur & fa main à l'Avanturiere. *Agathe* alors joue les grands fentimens, & quoiqu'elle aime le vieillard, fon peu de bien lui défend de fonger à cette union, & cette raifon l'oblige à fe retirer. Le bon-homme combattu entre fon inrérêt & fon amour fubit, termine l'acte par l'Ariette fuivante.

ARIETTE.

Quelle folie extrême!
Faut-il que j'aime?

Ah! malheureux Chrisante! (bis)
L'abîme est sous tes pas,
Et tu ne le vois pas!
Chrisante, Chrisante,
Hé quoi? Tu ne vois pas,
Un abîme sous tes pas?
Mais sa beauté m'enchante,
Elle est charmante....
O vieillesse imprudente!
O flâme extravagante!
Chrisante, Chrisante,
L'abîme est sous tes pas,
Et tu ne le vois pas! (bis)
Ah! sans rougir, puis-je le dire?
Eh quoi? déja suis-je en délire?
Ah! tandis qu'il en est tems,
Rappellons, rappellons notre bon sens.

Au second acte *Julien* veut absolument tirer le secret d'*Agathe*, sans doute par pure curiosité, car il n'entre pour rien dans l'intrigue, aussi le renvoye-t-elle, lorsque *Chrisante* toujours indécis sur ce qu'il doit faire, se montre sur la scéne. *Agathe* feint de l'éviter; elle croit avoir vaincu son avarice, elle prétend vaincre sa délicatesse, & pour s'en assurer, elle lui fait la fausse confidence d'une inclination qu'elle a eue avant son premier voyage; la fine

Agathe ne s'est pas trompée, *Chrisante* en est plus enflammé, & consent que pour terminer l'affaire elle fasse venir un Notaire de sa connoissance & avec lequel ils seront sûrs du secret.

Une scéne entre *Julien* & *Chrisante* donne le tems à *Agathe* de revenir avec le Notaire; C'est *Valere* qui fait ce personnage. Le vieillard signe le contrat sans le lire, & demande ensuite le nom du Notaire, qui se fait reconnoître. Tous se jettent aux genoux de *Chrisante*, qui pardonne aux deux Amans. Un joli Quatuor de M. *La Ruette*, termine la Piéce.

On est toujours fâché de voir ces petites ressources concourir au dénouement d'un Drame. Ces faux contrats, ces déguisemens absurdes devroient depuis longtems être proscrits: on aura beau dire qu'un sujet bien préparé, raisonnablement intrigué & décemment dénoué, est froid pour l'ordinaire, en répondra: que, même dans un Opéra Bouffon, on ne doit pas aimer des Acteurs qui agissent pour agir, & un dénouement qui n'arrive que parce qu'il faut finir.

Le 19 Août, on donna pour la pre-

miere fois sur le théâtre de l'Opéra Comique de la Foire Saint Laurent, *le Diable à quatre ou la Double Métamorphose*; Piéce en trois, actes de M. *Sedaine*, musique parodiée

Ce Drame est une imitation de la Farce angloise qui porte ce titre & qui a été si heureusement traduite par M. *Patu*. M. *Sedaine* a sçu s'approprier ce Sujet; & sans s'éloigner absolument de la grande gayeté consacrée sur ce théâtre, il en a composé une Piéce remplie de traits judicieux & d'une bonne morale.

Extrait du Diable à quatre.

ACTEURS.

LE MARQUIS, *M.* -
LA MARQUISE, *Mlle. Baptiste.*
ME. JACQUES, Savetier, M. *Parant.*
MARGOT, Femme de Jacques, *Mlle. Rozaline.*
LUCILE, Femme de Chambre de la Marquise, *Mlle. Superville*
MARTON, autre Femme de Chambre, *Mlle. Prud'homme.*
Un Cuisinier, } *M. Delile.*
Un Cocher, }
Un Maître d'Hôtel, }
Un Magicien, *M. Laruette.*
Un Aveugle jouant de sa Vielle, *M. Bourette.*

Le *Cuiſinier* ſort tout en colere : il ſe plaint du tapage que vient de faire dans la cuiſine la *Marquiſe* ſa maitreſſe : elle a tout briſé, elle a renverſé la ſoupe des gens. *Lucille* vient annoncer que la *Marquiſe* eſt ſortie ; mais qu'avant de s'éloigner, elle lui a demandé un verre d'eau ; je le lui apporte, continue *Lucille*, elle me le jette au nez : *Marton* ſe met à rire, elle lui donne un ſoufflet.

ARIETTE.

Oui, oui, je veux en ſortir,
J'en jure
L'injure
Ne peut ſe ſoutenir,
Je ne puis le ſouffrir.
Oui, oui, c'eſt trop longtems ſouffrir,
L'affront ne peut ſe ſoutenir.

Tous trois ſe déterminent à quitter le ſervice de la *Marquiſe* ; ils ne regrettent que le *Marquis* leur maître, qui eſt le plus honnête homme, & qui ne péche que par trop de complaiſance pour ſa femme, *Que voulez vous qu'il faſſe*. dit le *Cuiſinier*, *il l'aime*, *elle eſt jolie* *Lucille* répond.

AIR.

Une belle
Sans cervelle
Auroit en vain des attraits:
Je sçais bien si j'étois homme,
Comme
Je la punirais.

Demandez, dit le *Cuisinier* à maître *Jacques* qui entre, comment il traite sa femme quand elle lui manque? Moi, d'abord je frappe, répond le Savetier,

ARIETTE.

Je veux qu'on me revere
Et ne connois chez moi
Que ma loi;
Quand un regard sévere
Annonce ma colere,
Ma femme se tient coi,
Tremble à part soi,
Songe à se taire
Et meurt d'effroi.

Me. *Jacques* dit aux domestiques que le *Marquis* a donné dix écus au Me. d'*Hôtel*, avec ordre qu'ils soient employés pour les regaler. Tous les gens du château se

raſſemblent & ſe mettent à danſer au ſon de la vieille du bon-homme *Ambroiſe.* Tandis qu'ils ſont occupés à finir une contre-danſe, la *Marquiſe* arrive, elle fait un tapage terrible, bat *Lucile*; en vain le *Marquis* veut lui repréſenter combien ſa colere eſt déplacée ; elle ne l'écoute point. Me. *Jacques* a ſa part des invectives ; le vieux aveugle *Ambroiſe* en eſt pour ſa vieille que la *Marquiſe* lui caſſe ſur la tête. Marton vient annoncer le Docteur *Zambulamec*, qui s'eſt égaré de ſon chemin & qui lui demande à ſe répoſer au château ; la *Marquiſe* entre en fureur, elle veut faire rouer de coups, le Docteur, qui n'eſt, dit elle, qu'un miſérable fainéant qu'il faudroit envoyer aux galéres. Le *Marquis* plus doux, fait rentrer ſa femme, & promet au *Docteur* de lui envoyer un de ſes gens qui le conduira chez ſon Fermier.

Le *Docteur* ne revient point de la méchanceté de la Marquiſe : il proteſte de ſe venger de l'affront qu'elle lui a fait. Son pouvoir lui aſſervit les enfers.

Margot femme de Me. *Jacques*, à qui on avoit dit que l'on danſoit, accourt pour prendre part au divertiſſement:

pendant qu'elle seule, elle veut prendre une prise de tabac.

ARIETTE.

(*Rapant & prenant du Tabac.*)

Je n'aimois pas le tabac beaucoup,
J'en prenois peu, souvent point du tout,
Mais mon mari me défend cela,
Depuis ce moment là,
Je le trouve piquant,
Quand
J'en peux prendre à l'écart,
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Le *Docteur* aborde *Margot*, il lui demande si ce n'est point elle qui doit le conduire chez le fermier du *Marquis*. La réponse que lui fait *Margot* l'intéresse en sa faveur : il lui demande sa main, & y lit la fortune qui l'attend ; mais, ajoute-t-il ;

Air : *des Proverbes.*

Mais retenez ce que je vais vous dire :
Quand tout en vous de forme changera,

Soyez diſcrette & gardez-vous d'inſtruire
Quiconque près de vous ſera.

Cette ſcéne eſt remplie d'heureuſes naïvetés.

Le *Docteur* congedie *Margot* & lui donne rendez-vous ſous un grand chêne. Alors reſté ſeul, il invoque les Divinités infernales ; elles arrivent & danſent un Ballet caractériſé. Il leur preſcrit ce qu'elles doivent faire.

Air : *Au fond de mon caveau.*

Auſſitôt que la nuit
Rendra ce lieu plus ſombre,
Il faut aller ſans bruit
Au lit,
A la faveur de l'ombre,
Enlever hors de ce logis
La femme du Marquis,
La porter auſſitôt,
Dans le lit de Margot,
Sous le toit de Jacquot,
Et mettre Margot à la place
Dans ce logis,
Change juſqu'aux habits ;
Les maris
Endormis
Doivent en ignorer la trace,
Vîte, obéis.

Le

Le Theâtre change au ſecond acte, & repréſente la boutique du Savetier *Jacques*. Les Diables enlevent *Jacques* & le poſent à terre ſur le devant du théâtre, & la *Marquiſe* eſt endormie ſur un méchant grabat qui eſt dans le fond.

Jacques ſe réveille; il eſt étonné de ſe trouver couché par terre & tout habillé; il croit qu'il eſt cinq heures, & appelle ſa femme *Margot*; mais auparavant il veut boire un petit coup d'eau-de-vie.

ARIETTE.

En grand ſilence
Faiſons dépenſe
D'un doigt de brandevin;
Oui pour l'ouvrage,
Ce doux breuvage,
Donne en partage
Plus de courage;
Tout homme ſage,
En boit chaque matin.
Se ſent-on lourd, chagrin,
Et dans l'eſprit enfin
Quelque nuage;
En un moment la tête ſe dégage:
Pour le travail on eſt plein de courage,
On eſt gaillard, & pour ſe mettre en train
Rien n'eſt plus ſain.

La *Marquiſe* ſous les traits & habits de *Margot*, ſe réveille à ſon tour; elle appelle ſa petite chienne & ne trouve pas les cordons de ſa ſonnette. Le chant de *Jacques* lui ſemble celui de ſon cocher; le coquin ſera mis à la porte. Elle appelle ſa femme de chambre *Lucile*. *Jacques* qui croit qu'elle lui demande du fil, bat le briquet & allume ſa lampe. Quelle eſt la ſurpriſe de la *Marquiſe*, en ſe voyant couverte de haillons & ſur un grabat! elle croit que c'eſt un tour qu'on lui a joué: les propos qu'elle tient font croire à *Jacques* que ſa femme eſt devenue folle, il veut l'obliger à travailler & en reçoit un ſoufflet. Il va chercher ſon tire-pied & la roſſe d'importance; elle feint de s'évanouir, il lui jette un ſceau d'eau ſur le corps. Cette ſcéne toute en ſituation & pleine de jeu fait le plus grand effet.

On frappe. C'eſt *Lucile* qui vient demander ſes pantouffles. *Jacques* s'informe ſi la *Marquiſe* fait encore le diable à la maiſon; *Lucile* dit qu'oui: c'eſt comme chez nous, répond le Savetier. La *Marquiſe* demande à *Lucile*, ſi elle la reconnoît: la Femme de chambre ne

voit en elle que *Margot*. *Ah! tu ne reconnois pas ta maitresse*, dit la *Marquise*; elle saute sur elle & l'accable de coups. *Jacques* l'oblige à demander pardon à genoux. *Lucile* se retire. *Jacques* se met à l'ouvrage; il demande sa perruque, & pendant qu'il se baisse pour ramasser quelque chose, la *Marquise* lui jette sa perruque, le bat, le culbute & se sauve. *Jacques* court après elle au château & se promet bien de la rosser.

Au troisiéme acte le théâtre représente l'appartement de la *Marquise*; *Margot* superbement habillée est endormie sur une bergére; elle se réveille & marque son étonnement; chaque partie de sa parure lui cause une nouvelle surprise: elle se ressouvient de la prédiction du Docteur. *Lucile* arrive, la pauvre fille tremble que sa maitresse ne la gronde; mais *Margot* au contraire lui parle avec la plus grande douceur. *Lucile* ne sçait que penser de ce changement. On apporte la toilette; *Margot* pour son déjeûné ne veut point de chocolat, il est trop noir, elle demande du pain & du cidre. Le Cocher vient sçavoir s'il doit mettre les chevaux; & *Mar-*

got court à la fenêtre pour voir ſon carroſſe. Pendant ce tems, *Lucile* fait cette réflexion ſi vraïe & ſi négligée, touchant l'humeur affable de ſa maitreſſe.

Air : *Nous ſommes Précepteur d'amour.*

Qu'il eſt facile à la grandeur,
D'impoſer des loix à notre ame ;
Un coup d'œil ſoumet notre cœur,
Une politeſſe l'enflâme.

Lucile court au devant du *Marquis* pour lui annoncer le changement ſurprenant qui vient de ſe faire dans le caractére de Madame. En effet, *Margot* le comble d'amitié & lui promet d'être toujours douce, & de s'appliquer ſans ceſſe à lui plaire : le *Marquis* tranſporté tombe à ſes genoux. C'eſt dans cette ſituation que le ſurprend la véritable *Marquiſe*, elle s'exhale en plainte, jette les yeux ſur le miroir, & ſe voit ſous la figure de *Margot* : elle reconnoît le Devin à ce trait de noirceur : le *Marquis* qui la prend pour une folle, veut la faire retirer. Arrive *Jacques* : il court après ſa femme, il la trouve & veut lui

casser les bras. Dans ce moment le *Docteur* se présente à propos pour expliquer tout le mystére. » J'ai fait, dit-il, trans-» porter la *Marquise* chez Me. *Jacques*, » & *Margot* remplit ici le rôle de la » *Marquise*. A la priére du *Marquis*, le bon *Docteur* veut bien les remettre dans leur premier état. *Lucile* qui avoit suivi les deux femmes, vient rendre compte de la métamorphose. La *Marquise* revient ; cette épreuve l'a corrigée. Elle promet d'être douce à l'avenir. *Jacques* dit à sa femme :

Air : *Fanfare de Saint Cloud.*

Adieu donc, pauvre Marquise,
Et richesses & fracas,
Le travail, le froid, la bise
Vont encor suivre tes pas.

MARGOT.

Va je ne suis pas surprise
Et je ne m'y plaisois pas,
Ce n'est qu'une friandise
Dont le cœur est bientôt las.

La scéne change (& dans une piéce de ce genre, cela doit être permis) tous les domestiques viennent se réjouir de

la tranquillité qui va régner dans le château. On fait approcher l'Aveugle qui chante tandis que l'on danse, & la Piéce finit par un Vaudeville.

Au milieu de la gayeté que s'est permis M. *Sedaine* dans cette Piece, on trouve une conduite raisonnée qui prépare, noue & dénoue le sujet sans écart & sans précipitation. Son style est pur, simple & annonce déja celui dont il a écrit la charmante Piéce de *Rose* & *Colas*.

Les deux Théâtres ont encore donné cette année quelques autres Piéces du nouveau genre.

La Pipée. Le 19 Janvier, les Comédiens Italiens représenterent pour la premiere fois la *Pipée*, Comédie en deux actes mêlée d'ariettes, traduction d'*il Paratajo*; Interméde Italien, dont le choix des Ariettes, qui est de M. *Clément*, à été fort applaudi.

Les Amans Trompés. Le Juillet, l'Opéra-comique donna la premiere représentation des *Amans Trompés*, Opéra-comique mêlé d'ariettes italiennes : par Messieurs *Anseaume*

& *Marcouville*, l'accueil favorable que le Public a fait à cette Piéce est dû au choix des airs & à la maniére dont Mademoiselle *Rosaline* & le S. *la Ruette* les ont exécutés.

Le Mercredi 17 Novembre, les Comédiens Italiens mirent au Théâtre pour la premiere fois, le *Charlatan*, Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes parodiées du *Médecin ignorant*, Intermède Italien donné en 1743, par Messieurs *la Combe* & *Sodi*. Cette Piéce n'a pas eu de succès, quoique le premier acte eut des beautés.

Le Charlatan.

ANNE'E 1757.

Les Comédiens Italiens donnerent le premier Septembre, une premiere représentation des *Ensorcelés ou la Nouvelle Surprise de l'Amour*, Piéce en un acte, mêlée d'ariettes, par Madame *Favart*, MM. *Guerin* & *Harny*.

Les Ensorcelés ou la nouvelle Surprise de l'amour.

Le sujet de cette Piéce n'a rien de neuf, mais il est orné de détails si agréables, qu'il reçoit sur la scéne toutes les graces & tout le piquant de la nouveauté. Le drame ou le roman de *Daph-*

nis & *Chloé* a paru le plus heureusement mis en action ; les suffrages du Public n'ont laissé aucun doute sur la réussite de cette jolie bagatelle, qui d'ailleurs a été rendue par Mlle. *Catinon*, dans le rôle de *Jeannot* : & par Madame *Favart* dans celui de *Jeannette*, avec tous les charmes de l'ingénuité.

Extrait des Enforcelés.

ACTEURS.

JEANNOT,	*Mlle. Catinon.*
JEANNETTE,	*Mde. Favart,*
Mde. DORVILLE,	*Mlle Desglands.*
GUILLAUME,	*M. Champville.*

Jeannette est la filleule de Madame *Dorville*, &, *Jeannot* fils de son Fermier : ces deux enfans s'aiment sans sçavoir ce que c'est que l'amour Madame *Dorvile* a des vues sur *Jeannot*, & *Guillaume* le Maréchal du village voudroit épouser *Jeannette*.

Guillaume ouvre la scéne & dit :

ARIETTE.

Epouse jolie
Me plaît fort,

Quand il faut en faire la folie :
Epouſe jolie
Me plaît fort :
Mais fou qui s'oublie
Sur le coffre fort.

Il aime *Jeannette* au point d'oublier ſon métier de maréchal ; mais Madame *Dorville* eſt la marreine de *Jeannette*, c'eſt elle qui donne la dot, il faut qu'il lui faſſe ſa cour ; elle a envie d'une petite jument qu'il a à vendre, c'eſt une bonne occaſion pour lui parler de ſon deſſein.

Madame *Dorville* arrive. *Guillaume* lui offre ſa jument en troc de la main de *Jeannette* : mais, dit Madame *Dorville*, je ne veux point gêner ſon inclination : bon, réplique *Guillaume* ; ce ſont des enfans qui ne ſçavent pas encore ce qu'ils reſſentent l'un pour l'autre, ils ſont venus me conſulter.

Air : *L'autre jour me promenant.*

Tous les deux fort déſolés,
M'avont conté leur ſouffrance ;
Ces pauvres cervaux troublés
Se croyont enſorcélés,

Ils vont revenir à l'inftant
Pour me d'mander queuqu'allégeance,
Et j'en profiterons d'autant, &c.

Que leur direz-vous, demande Madame *Dorville*? Que leur maladie deviendra mortelle s'ils ne s'abftiennent de fe voir, répond *Guillaume*. Le maréchal fe charge de guérir *Jeannette*, & Madame *Dorville* entreprend la cure de *Jeannot* fur lequel elle a des vues.

Jeannot vient confulter *Guillaume* & lui explique l'état où il fe trouve.

AIR.

La nuit quand j'penfe à Jeannette,
On diroit que j'ai des coufins;
J'fons des fauts dans ma couchette,
A réveiller les voifins;
Comme l'battant d'une horloge,
Mon poulx va toujours trottant,
Comme un chevrau hors fa loge,
Mon cœur va toujours fautant.

Il a du plaifir & du chagrin à voir *Jeannette*, elle eft fi fimple, qu'il ne peut croire qu'elle ait été capable de lui jetter un fort; il lui paroît inutile d'ufer de la recette de *Guillaume*, qui lui

conſeille de ne pas la regarder, il la voit toujours. *Guillaume* lui dit plaiſamment qu'il peut la voir tant qu'il voudra, mais qu'il prenne garde d'être changé en loup garoux. *Jeannot* eſt effrayé, & promet de faire tout ce que le Maréchal voudra. *Guillaume* lui conſeille de s'enfermer ſeul chez lui pendant quinze jours, &c. Et enſuite d'aller trouver Madame *Dorville*, qui achevera ſa guériſon. *Jeannot* conſent à tout & s'enfuit entendant *Jeannette*. Elle vient auſſi conſulter *Guillaume* ſur le ſort que *Jeannot* lui a jetté. Le maréchal lui dit qu'il faut faire un Amant, qu'il y en a qui donnent des ſorts & d'autres qui les guériſſent, qu'il eſt de ces derniers.

Jeannette conte à Madame *Dorville*, qui vient ſçavoir de *Guillaume* en quel état eſt leur projet, comment elle a été enſorcelée par *Jeannot*. Il lui a donné un bouquet, qu'elle garde encore, puis un baiſer, & depuis ce tems-là,

ARIETTE.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſitôt j'm'arrête,

Quoique Jeannot ne dise mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête,
Quand il m'regarde; il m'interdit,
J'deviens rouge comme une fraise:
Apparamment que l'on rougit,
Lorsque l'on est bien aise.

Madame *Dorville* conseille à *Jeannette* de renvoyer à *Jeannot* tous ses présens; mais, dit-elle, le baiser qu'il m'a donné, faut-il que je le lui rende? Non, non, répond *Guillaume*, c'est à moi: Ah! non pas, réplique *Jeannette*, il est à lui, il faut avoir de la conscience. Madame *Dorville* fait convenir *Guillaume* que ce sort est bien difficile à lever. Il ne veut pas encore désespérer du succès. Madame *Dorville*, en se retirant dit à *Jeannette*, d'aller se divertir avec ses compagnes.

Jeannette restée seule, se plaint de ce qu'elle ne prend plus plaisir à rien. Elle chante.

ARIETTE.

L'allouette
Guillerette
Chante tout le jour:

L'moineau qui vous la guette,
Voltige à l'entour;
Le coq près de sa poulette;
Va s'ragaillardir,
Elle fait cocodette
Et c'est de plaisir;
Nos pigeons
S'ébattons,
Roucoulons
Et s'bectons;
Not'troupeau sur l'herbette,
Toujours jouant,
Sautant,
A l'air content,
Et n'y a qu'la pauvre Jeannette,
Qui bien loin d'en faire autant,
N'a qu'du tourment, (bis)

Elle apperçoit *Jeannot* & va chercher les présens qu'il lui a faits, pour les lui rendre.

Jeannot vient voir sa maitresse pour la derniere fois: son dessein est de lui redemander sa liberté. La voilà, dit-il, de la fermeté. Cette scéne est écrite avec une naïvété charmante. Ces deux amans se rappellent l'histoire de leurs amours. Tous deux s'accusent de s'être jetté un sort. *Jeannette* rend à *Jeannot* les pré-

ſens qu'elle a reçus, mais l'innocent craint d'y toucher. Il veut aller trouver ſa marreine qui a promis de le guérir : *Jeannette* lui fait entendre qu'elle en mourroit, ſi cela arrivoit. Cet aveu redouble les craintes & la foibleſſe de *Jeannot* : il ſe détermine à repouſſer le ſort, en tournant le dos à *Jeannette* & en ſe ſervant du mot d'*Abracadabra* que *Guillaume* lui a apris comme un préſervatif ſûr. C'eſt dans le fort de cette diſpute que Madame *Dorville* les trouve. Elle renvoye *Jeannette* qui ne s'en va qu'avec peine. Madame *Dorville* admire la taille de *Jeannot*, ſes beaux cheveux, & lui explique qu'elle eſt ſon mal, dont elle pourra bien plus aiſément le guérir que *Guillaume* tout ſçavant qu'il eſt.

ARIETTE.

De l'Amour
C'eſt un charmant délire,
Tout ce qui reſpire
Doit l'éprouver à ſon tour.
Ces troupeaux, ces oiſeaux, tout ſoupire,
Tout reſſent l'empire
De l'Amour.

Elle lui dit qu'elle même eſt enſorcellée, & que, quoi qu'il ne ſoit que le fils d'un Fermier, elle a deſſein de l'épouſer & que c'eſt à ce prix qu'elle opérera ſa guériſon. Prend courage, dit elle, ton ſort s'en ira comme il eſt venu : elle ajoute en ſortant.

ARIETTE.

Que l'innocence
Doit plaire dans un jeune amant !
Mais s'il trahit notre eſpérance,
C'eſt un grand defaut, en aimant,
Que l'innocence.

Jeannette revient ſur ſes pas : elle a tout entendu, mais, dit-elle, ſi tu te guéris de compagnie avec Madame *Dorville*, qu'eſt-ce qui me guérira, moi ? *Jeannot* lui propoſe de ſe guérir enſemble. Ils eſſayent ſi les chanſons ne produiront pas ce bon effet ; ils ſautent, ils danſent, ils courent, ils feignent de dormir. Le ramage des oiſeaux les réveillent. Ils s'approchent, ſe prennent la main, & ſe mettent à rire : ce mouvement de joie leur fait croire que le ſort s'en ira comme il eſt venu. Ça me fait ſonger,

dit *Jeannot* à ce qui m'a dit ma Marreine.

ARIETTE.
JEANNOT.

Tu ſçais que l'ſort, qui nous dévore,
Nous eſt venu par un baiſer,
Il faut pour l'appaiſer
T'en donner un encore, &c.

Jeannette y conſent. Lorſqu'ils ſont prets à s'embraſſer, *Guillaume* paroît & les arrête. Tatigué j'arrivons bien à propos, dit-il, *Jeannette* n'eſt pas ſi ſotte comment donc, répond Madame *Dorville* qui à ſuivi *Guillaume*: ma Marreine, dit l'innocente *Jeannette* je voulois vous épargner la peine de guerir *Jeannot*. Madame *Dorville* annonce à ſa filleule qu'elle va épouſer le Maréchal; elle le veut bien à condition que la noce faite, elle pourra voir toujours *Jeannot* ſans gêne. *Guillaume*, à ce propos naif change de réſolution: pour *Jeannot*, il ne ſe plaint plus de ſon ſort, &, dit, en montrant *Jeannette*.

J'aim'mieux avec elle en mourir
Que d'en guérir avec un autre.

Cet aveu détermine Madame *Dor-*

ville qui voyant avec qu'elle bonne foi ils s'aiment, ne leur est plus contraire & lui permet de se marier.

AIR

JEANNOT.

Que ferons-je en mariage ?

Mde DORVILLE.

Te voilà dans l'embarras.

GUILLAUME.

On n't'en dit pas davantage ;
Mais bientôt tu t'instruiras,
Je m'l'imagine :
Ce que l'esprit ne sçait pas,
Le cœur le d'vine.

La naiveté avec laquelle ce drame est écrit, lui méritera tou ours l'estime du Public, mais, pour assurer son succès sur le Théâtre il faut qu'il soit rendu avec cette supériorité de talens qui a constaté son succès dans la nouveauté.

1758.

Le 3 Fevrier les Acteurs de l'Opéra-comique remirent sur leur Théâtre avec des changemens *le Peintre amoureux* Le Peintre amoureux de son Modele.

de son modele. Opéra-comique en deux actes, presque tout en ariettes, Paroles de M. *Anseaume*, Musique de M. *Duni*, Compositeur de feu l'Infant Dom Philippe, Duc de Parme. Ce drame avoit été donné pour la premiere fois le 24 Août 1757.

Cette Piéce, dont la Musique fut trouvée charmante, est une imitation du Drame italien *il Pittore innamorato*, Le Poete François a le mérite d'avoir assez bien coupé ses nouvelles paroles, pour qu'il lui ait été possible de conserver tous les airs de M, *Duni*, déja applaudis en Italie.

Extrait du Peintre amoureux de son Modele.

ACTEURS.

ALBERTI, Peintre.

ZERBIN, son Eleve.

JACINTE, Vieille Gouvernante.

LAURETTE, jeune Fille aimée du Peintre & de l'Eléve.

L'action se passe entre ces quatre Per-

ſonnages. *Alberti*, dans ſon cabinet de peinture, bruſque *Zerbin* & lui reproche le peu de progrès qu'il fait dans ſon art il recommande enſuite à ſa Gouvernante de recevoir comme il faut une jolie perſonne (*Laurette*,) qui doit venir pour ſervir de modele : il ſort, *Jacinte* qui voit *Zerbin* diſtrait & inquiet, devine le ſecret de ſon cœur. Il aime une beauté qu'il ne connoît pas, *Alberti* revient avec *Laurette* voilée, conduite par une Duegne qu'on renvoie. Cette jeune fille ôte ſon voile ; le peintre eſt enchanté de ſa figure, après avoir fait retirer *Zerbin* & *Jacinte*, il lui déclare ſon amour & lui dit :

De l'Amour je bravois l'empire,
Mais pour me réduire
Sous ſes loix,
C'eſt de vous qu'il a fait choix.
Je vous aime belle Laurette,
Et ſans que je regrette
La liberté que je perds,
Trop charmé de ma défaite
Je vole au devant de mes fers.

Il la ſollicite de répondre à ſes feux; mais *Laurette* lui dit :

Un inſtant à fait naître
L'audace que vous faite paroître,
Un inſtant peut-être
La fera mourir:
Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue,
A peine frapent-ils la vue
Qu'on les voit s'évanouir.

Il ne néglige rien pour éloigner cette crainte; il croit que ſon union avec elle la rendra heureuſe; *Zerbin* & *Jacinte* le ſurprennent lui baiſant la main : il en eſt honteux, il s'en défend & l'acte finit par un quatuor.

Second acte. *Laurette*, en fille adroite a jetté les yeux ſur *Zerbin* qui paroît être mieux ſon fait que le Peintre: *Jacinte* le devine, & lui dit que *Zerbin* l'aime. Il ſurvient, il ne s'en défend que foiblement, enfin il l'avoue: *Laurette* en eſt flattée; mais elle craint que *Zerbin* ne ſoit pas ſincere; à quoi il répond.

Cette crainte délicate
Me flatte,
Elle aſſure mon bonheur,
Mais diſſipez mes allarmes
Vos charmes
Vous répondent de mon cœur.

On entend la voix d'*Alberti*: les deux amans se retirent. *Jacinte* voit les inquiétudes de son maître; elle cherche à le dégoûter du mariage qu'il se propose avec *Laurette*, elle lui en fait sentir tous les dangers : il répond que cette jeune personne est vertueuse, & que si enfin elle ne l'étoit pas, de bons verroux répondroient de sa fidélité, *Jacinte* lui replique :

L'admirable projet, vous m'en voyez charmée,
Ma foi vous me tromperez fort,
Si vous n'êtes en tout dupe de l'aventure.
Dans la plus exacte cloture,
Joignez à des barreaux une triple ferrure,
Si ce n'est assez d'un, mettez quatre verroux,
Vous n'en serez pas moins ce que sont les jaloux.

Il veut la charger du soin de veiller sur sa future épouse, elle s'en défend ainsi.

Argus, avec des yeux qui valent bien les miens,
A ce métier perdit la tête.

Elle fait plus ; elle lui assure qu'elle aidera à le tromper, & le quitte brusquement. *Alberti* se dispose à travailler ; il fait venir *Laurette*, il lui donne

les positions ; il veut peindre *Vénus* recevant le Dieu *Mars*.

De la Déesse de Cithére,
Prenez, (lui dit-il,) le tendre caractére,
Vous l'imitez si bien par le talent de plaire.

Tandis qu'il est occupé à son tableau. *Zerbin* se glisse adroitement derriere le chevalet, les traits de *Laurette* s'animent à l'approche de son amant. *Alberti* qui croit que sa présence produit cet effet, s'en félicite, en est enchanté; transporté de plaisir, il se leve pour l'embrasser, & il surprend *Zerbin* qui baise la main de *Laurette*, il est en fureur, il convient avec *Jacinte* que ce qu'elle lui a prédit pourroit bien lui arriver; il aime mieux donner sa main à sa Gouvernante, & il consent à l'union des deux amans.

Dans cette piéce, on ne trouvera rien de neuf, ni de saillant; mais il y a quelques jolis couplets, & ce n'est pas un petit mérite d'avoir sçu les placer sous une Musique faite pour des paroles Italiennes.

Pendant le succès de la reprise du

Peintre amoureux de son Modéle, les mêmes Acteurs de l'Opéra-comique, donnerent le 13 Février, la premiere représentation du *Docteur Sangrado*, Drame nouveau, aussi de la composition de M. *Anseaume*, dont le sujet est tiré du Roman de *Gilblas*, de *Le Sage*, & qui, mêlé d'Ariettes, reçût quelques applaudissemens. Nous n'en donnerons qu'un précis très-serré. teur Sandrado.

Extrait du Docteur Sangrado.

Le Docteur *Sangrado* arrive suivi d'une foule de Malades qui lui demandent des secours, & à qui, pour tout reméde, il ordonne de boire de l'eau. Un vieillard & sa jeune épouse qui n'ont point d'enfant, viennent le consulter sur les moyens d'en avoir. Le Docteur conseille très-prudemment à la femme d'aller seule prendre les eaux de Passy. Les malades qui sont à sa suite se retirent après avoir chanté ses louanges, & cédent la place à un vigneron appellé *Blaise*, qui se plaint d'un feu dont il sent son estomac brûlé, & qui demande un reméde à son mal. Il lui ordonne

de boire quatre pintes d'eau. Cette ordonnance déplaît à *Blaiſe*, qui voudroit ſubſtituer le vin à l'eau. Il dit,

> Mon métier eſt de faire du vin,
> Et mon talent d'en boire.

Sangrado reſte ſeul. Après avoir ri de la crédulité de ſes malades, il appelle *Jacqueline* ſa domeſtique, niece de ſa Gouvernante : & lui annonce qu'il eſt dans le deſſein de l'épouſer. Cette jeune fille qui ne l'aime pas, refuſe ſa main, & donne pour raiſon, la vieilleſſe de l'un & le peu d'expérience de l'autre. Le Docteur ne ſe rebute pas ; mais obligé de ſortir pour aller viſiter ſes malades, il l'engage de tenir ſa place, & lui donne ſa recette ; il n'eſt pas beſoin de réflexion pour ſentir le ſingulier de cette idée.

A peine eſt-il ſorti, qu'une petite fille paroît & s'adreſſe à *Jacqueline* au défaut du Médecin, pour apprendre le ſecret de grandir bientôt : *Jacqueline* lui preſcrit de boire de l'eau pendant quatre ou cinq ans, & lui annonce qu'elle verra au bout de ce tems le ſuccès de ſon ordonnance.

Cependant

Cependant *Blaiſe* revient ; il ſe plaint de ce qu'après avoir bu la quantité d'eau ordonnée par le Medecin, ſon ventre eſt devenu gros comme un tambour, & de ce qu'au lieu du feu qui le conſumoit, il ſent un froid qui le gêle. *Jacqueline* lui conſeille de prendre une femme pour guérir ſon mal ; il l'en croit aiſément, la trouve à ſon gré & lui offre ſa main. Elle l'accepte ; mais ſa tante s'oppoſe à ce mariage : ils ſe retirent tous trois, à l'arrivée du Docteur, qui s'entretient avec quelques amis dont il eſt accompagné, & comme il entend la voix de *Blaiſe*, il leur propoſe de les amuſer au dépens de ce nigaut, qui l'eſt bien moins que lui. *Blaiſe* entre, ſe plaint du remède donné par le Docteur, & l'aſſure que Mademoiſelle *Jacqueline* en a un bien plus sûr, & qu'il va l'épouſer. *Jacqueline* & la Gouvernante, qui s'eſt enfin déterminée en faveur de *Blaiſe*, appuyent ce qu'il vient de dire; le Docteur en eſt tranſporté de colere, & le mariage de *Jacqueline* & de *Blaiſe* termine la Piéce.

Juſqu'à quand un vieil imbécile, trompé par de jeunes amans, ſera-t'il

le sujet de nos petits drames? il semble qu'il y ait une convention tacite, passée entre le Public & les Auteurs, qui fait regarder comme indifférent, l'intrigue, les caractéres, la décence, & le lieu de la scéne. Un morceau de musique, bien fait ou bien choisi & chanté par un gosier délicat, fait disparoître ces défauts.

L'Heureux Déguisement.

Les Acteurs de l'Opéra Comique donnérent pour la premiere fois sur le théatre de la foire St Laurent *l'Heureux Déguisements* Piéce mêlée d'Ariettes, paroles de Monsieur *Marcouville*, musique de Monsieur *la Ruette*.

Nina & Lindor.

Les mêmes Acteurs représentérent pour la premiére fois le 9 Septembre *Nina & Lindor* ou *les caprices du cœur*, intermède ou Opéra-Comique, mis en musique par Monsieur *Duni*. Le succés de cette jolie Piéce ne fut point douteux. Les paroles sont de Monsieur *Richelet*, ancien conseiller au Châtelet. Elle avoit déja parue sur un Théatre bourgeois, avant d'être donnée à la Foire, ou elle fut représentée par les Demoiselles *Baron*, *Vilette* & *Luzi*, dont la plus âgée n'avoit

pas onze ans, & qui la rendirent avec autant d'intelligence, de finesse & de naturel, que des Actrices consommées.

Quoi que la musique de cet intermède ne soit pas d'un caractére aussi saillant que celle du *Peintre amoureux de son modéle*, elle n'a pas laissé de plaire beaucoup. Les vers sont bien coupés pour pour l'Ariette, & le mélange du gai, du gracieux, du naïf & du touchant, y donnoient au musicien de quoi briller dans ces différens genres.

Le 22. du même mois, on donna sur le même Théatre le Médecin d'amour, Opéra-Comique en deux actes mêlé d'Ariettes, paroles de Monsieur *Anséaume*. Le Médecin d'amour.

ANNE'E 1759.

L'ouverture du Théatre de l'Opera-Comique se fit cette Année par d'anciennes Piéces que l'on fit précéder par un Prologue qui tint lieu de compliment.

Le 7 Février on donna pour la pre- Les Aveux Indiscrets.

miére fois les *Aveux Indiſcrets*, Opera-Comique, dont les paroles ſont de Monſieur *de la Ribadiére* & la muſique de Monſieur de *Monſigny*.

Le ſujet de cette Piéce eſt pris des Contes de la Fontaine, mer inépuiſable qui ſupplée journellement au défaut d'invention : heureux qui pourroit ſaiſir le ton naïf du créateur ; c'eſt ce que le Public a paru ſouhaiter dans ce petit ouvrage, en applaudiſſant les airs du Muſicien.

Cendrillon. Dès le 21 du même mois on vit paroître *Cendrillon*, Opera Comique, en deux actes mêlé d'Ariettes, Paroles de Monſieur *Anſéaume* ; muſique de Monſieur *la Ruette*. C'eſt exactement le Conte de Perault mis en ſcénes. Ce conte eſt ſi connu qu'il nous diſpenſe d'extraire la Piéce, dans laquelle le Public remarqua beaucoup de froid, quoique l'ouvrage en général ſoit écrit légerement & que la muſique en ſoit agréable.

Il eſt des ſujets ſur leſquels une trop grande publicité jette une ſorte de ridicule, que tout l'art du Poëte ne peut faire diſparoître & qu'il vaudroit mieux abbandonner.

L'Opera-Comique représenta pour la premiére fois le 9 Mars, *Blaise le Savetier*, Opera-Comique, suivi de la nôce de Nicaise, intermède mêlé de chants & de danses, paroles de Monsieur *Sédaine*, musique de Monsieur *Philidor*. Blaise le Savetier.

Cette Piéce, dont l'action n'est pas un instant interrompue, qui est écrite vivement & avec légéreté & dont les caractéres sont comiques sans être chargés, eut le succès le plus prodigieux: aussi peut-on dire à l'avantage de ce drame qu'il en est peu d'aussi simple & de plus théâtral.

Extrait de Blaise le Savetier.

ACTEURS.

BLAISE,	*M. Audinot.*
BLAISINE,	*Mlle. Deschamps.*
Monsieur PINCE,	*M. La Ruette.*
Madame PINCE,	*Mlle. Vincent.*
Premier Record,	*M. St. Aubert.*
Second Record,	*M. Delille.*
NICAISE,	*M. Bouret.*
BABICHE,	*Mlle. Vilmont.*
La Crémiére.	*Mlle. Luzzi.*
MATHURIN.	*M. Delille.*
La Tante & autres Acteurs.	

Blaise n'a pas envie de travailler, il veut sortir pour aller boire. Sa femme lui représente qu'ils doivent de l'argent à leur hôte l'Huissier à verge : qu'on va peut être venir exécutér leur meubles ; ces raisons ne produisent rien sur l'esprit du savetier. En effet les Récords arrivent avec un Huissier ; ils font plaisamment l'inventaire des effets. Madame *Pince, femme de l'Huissier*, vient les braver dans ce moment & les menace de tout faire vendre, s'ils ne lui apportent cent ecus que contient un billet échû. Lorsque le mari & la femme se trouvent seuls, *Blaisine* adresse cette Ariette au Savetier.

ARIETTE.

Lorsque tu me faisois l'amour,
Qu'as-tu promis à ma mere ?
Ma pauvre mere !
Tu lui disois, oui, ma commére,
Oui, ma commere,
Je vous jure que tout le jour
Je resterai dans la boutique
A travailler,
Et votre fille ira chez la pratique
Se faire payer ;

C'eſt au rebours,
Tu cours, tu cours:
Hélas! cela me déſeſpére,
Pendant le cours
De nos amours,
Qu'as-tu promis à ma mere?

Blaiſe enrage: il ne ſçait quel parti prendre. Il prétend que ce qui leur arrive eſt un tour de la femme de l'Huiſſier, *Blaiſine* ſoutient que c'en eſt un du mari. Ils s'expliquent, Monſieur *Pince* avant leur mariage & le ſien, a fait la cour à *Blaiſine* & Madame *Pince* a aimé *Blaiſe*. Cette confidence réciproque fait naître une idée à la femme du Savetier: elle entend Monſieur *Pince* & fait cacher ſon mari.

L'Huiſſier entre avec une ſorte d'indifférence, il examine les meubles & en écrit la note ſur une tablette, avec du crayon. Pendant ce tems *Blaiſine* feint que ſon mari l'a battue. Elle pleure ſe lamente. *Ah! que n'écoutois-je dit-elle, mon ami Pince, il auroit fait ma fortune, je l'aimerois, il m'auroit aimée.*

Ce diſcours rend le vieux *Pince* attentif. Il cajole *Blaiſine*, qui lui montre les

coups qu'elle dit avoir reçus. L'Huissier prend feu & veut lui remettre son billet, pourvû qu'elle ait quelques bontés pour lui. La fine matoise a son projet : elle s'écrie *ah! voilà mon mari* & fait promptement cacher Monsieur *Pince* dans une armoire.

Blaise sort alors de sa cachette & envoye sa femme avertir Madame *Pince*. Pendant cette scéne toute de jeu, le Savetier contrefait la voix de *Blaisine* : il feint de croire qu'elle a caché son amant dans l'armoire & veut absolument qu'elle lui en donne la clef. *Blaisine* revient, la dispute continue, elle avoue que M. *Pince* est enfermé dans l'armoire, que sachant qu'il vouloit se défaire de ce meuble, elle a proposé à l'Huissier de l'acheter & qu'il est entré dedans pour l'examiner : mais la clef ne se trouve point. Arrive Madame *Pince*. *Blaisine* se sauve.

le Savetier commence par dire à Madame *Pince*, qu'il vient, en payant, de retirer son billet des mains de son mari: ensuite il se plaint de *Blaisine* qui le rebute toujours quand il veut lui faire des caresses. *Je suis bien sur*, dit-il, *que*

vous ne faites pas comme cela avec M. Pince? à quoi elle répond.

ARIETTE.

Lui ! Ah ! le pauvre homme !
Il n'a son semblable à Paris.
Sa froideur m'assomme ;
C'est le plus sot des maris.
Ah ! le pauvre homme !
Quand je m'approche,
Il me reproche
Que je suis toujours près de lui :
Il me repousse ,
Et puis il tousse ;
Je ne puis que mourir d'ennui.
Ah ! le pauvre homme, &c.

A cette déclaration *Blaise* ne fait plus de difficulté de proposer à Madame *Pince* de l'epouser, si son mari meurt bientôt, car, lui, il est persuadé que sa femme *Blaisine* ne tardera pas aussi à mourir. *Ah! dit-elle, ne tai-je pas toujours aimé? je taime encore*; *quelle certitude en veux tu mon cher Blaise?*

Ces mots font entrer en fureur, le bon homme *Pince* : il donne un coup de pied dans la porte de l'armoire & en sort, en accablant sa femme d'injures; enfin

cette Piéce finit par un quatuor : dans la nouveauté la noce de Nicaise en formoit le dénoument.

Il est impossible qu'une action aussi resserrée & aussi vive, que cette noce, ne perde pas beaucoup dans un extrait à l'art de bien concevoir son sujet & de ne rien laisser échapper dans le dialogue qui ne tende à son but, Monsieur *Sedaine* a le talent le plus rare de tenir toujours les personnages en mouvement. La musique de Monsieur *Blaise*, quoique sçavante & pleine de feu, a parue aux connoisseurs trop uniforme ; ils auroient souhaité un certain mélange de doux & de fort, de mouvement & de repos, qui est à l'égard des sons, ce que la distribution de l'ombre & de la lumiere est à l'égard des couleurs.

L'Ivrogne corrigé.

Le 24 Juillet on donna pour la premiére fois sur le Théatre de l'Opéra-Comique de la Foire Saint Laurent, *l'Ivrogne corrigé* ou le *Mariage du Diable*, Opéra-Comique en deux actes, dont le sujet est pris dans un conte de la *Fontaine*, ce qui nous dispense d'en parler plus amplement. Les paroles sont de

MM. *Anseaume* &c. . . . . , la musique de Monsieur *la Ruette*. Les deux tiers de cet ouvrage reçurent les plus vifs applaudissemens, mais la fin en parut froide. Il n'y a eu qu'une voix sur la musique : elle a été généralement goûtée.

On représenta pour la premiere fois sur le Théatre de l'Opera-Comique de la Foire Saint Laurent, le 18 Août, *l'Amant Statue*; Piéce en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. *Guichard*, Musique de M. *Lusse*. Ce Drame avoit été destiné pour le Théâtre François, mais la mort de Mademoiselle *Gueant* empêcha l'exécution de ce projet. L'Amant Statue.

Le sujet de cette Piéce est de la plus grande simplicité : deux mots serviront d'analise.

Une Fée est amoureuse *D'Azor* dont la jeune *Almire* est aimée. La jalouse Fée le change en Statue & l'Amour, sous les traits de *Cloé* vient détruire cet enchantement. Quelques morceaux, d'une coupe heureuse pour la Musique, serviront à faire connoître le style de M. *Guichard*.

AZOR *à Almire.*

Sur l'air *Des Sabotiers Italiens.*

Du plus beau feu
Recevez l'aveu,
Y réſiſter ! le peut-on ?
Non.
L'on eſt ſouvent
Dupe d'un Amant,
Mais j'aime de bonne foi,
Moi.
Que votre cœur
Couronne une tendre ardeur,
Où qu'à jamais
D'Amour il brave les traits.
Je vous dirai
Tant que je vivrai,
Quel eſt mon bien le plus doux :
Vous.

ALMIRE *devant Azor changé en ſtatue.*

Pauvre *Azor* ! . . . pauvre *Almire* ! . . ; il n'eſt point changé, je retrouve ſes mêmes traits, ſes mêmes yeux ! qu'il doit ſouffrir. Il m'entend, & il ne peut répondre ! . . .

A la Fée qui s'éloigne.

Barbare, je vous hais autant que j

vous ai aimée, & dès ce moment-ci, vous n'êtes plus ma bonne.

ARIETTE.

Je n'aurois jamais cru qu'elle fut si méchante,
Mon Azor faisoit tout mon bien :
A présent rien ne me tente,
Rien, ce qui s'appelle rien.

Est-il un sort plus terrible !
Rêvons par où je pourrai.... :
C'est une chose impossible !
Je n'y tiens pas : j'en mourrai.

Mais quel traitement horrible !
Et que j'y suis sensible !
Hélas ! un monstre aussi noir
Devroit-il avoir
Tant de pouvoir ?

Je n'aurois jamais cru qu'elle fut si méchante
Mon Azor faisoit tout mon bien,
A présent rien ne me tente,
Rien, ce qui s'appelle rien.

Il semble que dans cette Piéce, M. *Guichard* ait pris pour modele les charmans ouvrages de M. de *Saint-Foix* ; mais le style de cet ingénieux Auteur est plus difficile à saisir qu'on ne s'imagine : plus il paroît naturel, moins il est aisé

d'en imiter l'énergie & la précision, on doit l'étudier avec soin, heureux qui en approche.

L'Huitre & les Plaideurs.

Le 18 de Septembre, on représenta pour la premiere fois *l'Huitre & les Plaideurs*, ou le *Tribunal de la Chicanne*, paroles de M. *Sédaine*, Musique de M. *Philidor*. Nous en parlerons à l'article de la reprise en 1761.

1760.

L'Innocente Supercherie.

Les Comédies Italiens donnerent le samedi 16 Fevrier, la premiere représentation de *l'Innocente Supercherie*, Comédie en trois actes, en Prose, mêlée d'Ariettes. Cette Piéce fut assez froidement reçue; mais comme elle est plus intriguée que ne le sont d'ordinaire ces sortes de Drames, on ne sera pas fâché d'en lire le Précis.

Le vieux concierge d'un Château, homme riche & veuf, est devenu amoureux de *Florette*, jeune villageoise, orpheline qui a été élevée chez M. & Madame *Cadeau* Cette *Florette* aime *Colin*, fils du Concierge, & en est aimée: d'un autre côté, le Seigneur du

lieu, a qui le Concierge doit toute ſa fortune, veut le remarier à Madame *Thomas*, ſa femme de confiance, qui eſt veuve auſſi. Le Concierge qui ne ſe ſent plus aucun goût pour Madame *Thomas* & qui doit uſer de ménagement à l'égard de ſon Seigneur, veut faire enſorte que la coquetterie de Madame *Thomas* lui ſerve de prétexte à éluder ſon mariage avec elle. Pour remplir ce deſſein, il propoſe à la jeune *Florette* de déguiſer ſon ſexe & de paſſer pour un jeune garçon : elle y conſent. *Colin* eſt fort intimidé de l'amour que ſon pere a pour elle, mais elle le raſſure: habillée en homme, le Concierge l'a préſente à Madame *Thomas*, qui ne fait point de façon pour en devenir amoureuſe, & comme il n'y a point de chambre vuide dans le Château, elle propoſe de faire coucher cette *Florette*, qui a pris le nom de *Finet*, dans la chambre de *Colin*. Cette propoſition ne plaît point au Concierge ; mais eſt fort du goût de ſon fils. Le Pere veut que ce *Finet* aille loger au Donjon : à quoi Madame *Thomas* répond qu'étant ſi haut & dans un corps de logis ſéparé, elle

ne pourra pas s'en faire entendre, quand elle en aura besoin. La contestation finit. Madame *Thomas*, seule avec *Finet*, lui fait l'amour & lui donne une bourse de louis: le Concierge, revenu sur la Scéne & seul à son tour avec *Finet*, lui donne le contrat d'un bien qu'il a acheté pour sa chére *Florette* & qu'il lui avoit promis. Muni de ces deux présens, elle les montre à *Colin*, dont elle r'assure encore la tendresse allarmée. Le Concierge a une affaire pressante qui l'appelle à Paris & il y veut envoyer son fils à sa place. Colin s'en défend & *Florette* modestement s'offre à l'y suivre: ce que le Pere refuse, Madame *Thomas* qui entre dans le moment, s'oppose aussi à ce que *Finet* aille à Paris: elle veut auparavant lui donner quelques leçons de politesse; elle ajoute, qu'elle a des droits sur lui: à ce mot, *Finette* lui rend la bourse qu'elle lui a donnée, en lui disant que ce seroit un bien mal acquis de sa part. Le Concierge triomphant, se plaint de la coquetterie de Madame *Thomas*, promet qu'il s'en plaindra à son Protecteur. Dans ce même tems, *Finette* lui rend aussi à

lui-même, le contrat dont il lui a fait préſent, ce qui donne la revanche à Madame *Thomas*. *Florette* alors ne ſe déguiſe plus : elle avoue qu'elle aime *Colin* & qu'elle ne s'eſt prêtée à cette innocente ſupercherie, que pour parvenir au bonheur de s'unir à lui ; j'en ſuis fâchée pour vous, dit-elle à Madame *Thomas*, mais j'en ſuis bien aiſe, pourſuit-elle en courant dans les bras de *Colin*. Madame *Thomas* & le concierge renouent leurs premieres amours. Ils font la paix enſemble & uniſſent les deux jeunes gens : la Piéce finit par le double mariage & *un quatuor*.

La Muſique de cette Piéce a plu, & le choix des airs en a paru très-agréable : mais la marche n'en eſt pas Théâtrale. Trop d'uniformité dans les Scénes, point de variété dans les ſituations, nulle chaleur dans le ſtyle, pas aſſez de délicateſſe, voilà une partie des défauts qu'on a reproché à M. *Laval*, Auteur de cette Comédie. On peut ajouter que la coquetterie de Madame *Thomas* n'eſt point aſſez fine & qu'il eſt bien ſingulier qu'à la premiere vue, elle tombe ſubitement amoureuſe de *Finette*, ces

amours impromptus ont été longtems de mode à la vérité, mais depuis quelque tems il paroissent si ridicules, qu'on devroit bien s'abstenir de les présenter sur le Théâtre.

Le Volage ou le qui-pro-quo.

Le 6 Mars, les Comédiens Italiens représentérent pour la premiere fois le *Volage*, où le *Qui-pro quo*, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, Paroles de M. *Mouston*, Musique de M. *Philidor*. Le Poéme fit tort à la Musique qui fut fort applaudie.

Les Troqueurs dupés.

Le même jour 6 Mars, l'Opéra-Comique donna la premiere représentation des *Troqueurs dupés*, dont les paroles sont de M. *Sédaine*, & la Musique de M. *Sodi*.

Par un contraste singulier, tandis que les paroles du *Volage* nuisoient sur le Théâtre de l'Opera-Comique, à la Musique de M. *Philidor*, la Musique des *Troqueurs dupés* empêchoit de réussir les Paroles de M. *Sédaine*, sur le Théâtre des Italiens.

Le Maître d'Ecole.

Le succès du *Maître en droit*, fit naître à M. *Marcouville* l'idée d'en don-

ner une Parodie à l'Opera-comique, ſous le titre du *Maitre d'Ecole.* Elle fut repréſentée ſur ce Théâtre, le 14 mars, avec aſſez de réuſſite, la muſique fut jugée forte, variée & pleine de tableaux, & malgré les applaudiſſemens du Public, l'Auteur eut la modeſtie de garder l'anonime : on a ſcu depuis, qu'elle étoit de M. *Liſmore.*

Le 28 Juin, l'Opera-comique de la Foire Saint Laurent fit l'ouverture de ſon Théâtre, par le *Procès des Ariettes & des Vaudevilles*, Piece qui fut reçue favorablement : comme c'eſt une imitation des *Couplets en Procès* de le *Sage* & *Dorneval*, donnés en 1730, nous nous abſtiendrons d'en parler. Cet ouvrage eſt de pluſieurs plumes. Le Procès des Ariettes & des Vaudevilles.

Le Mercredi 21 Juillet, le même Théatre donna pour la premiere fois, les *Précautions inutiles* ; Opera-comique, en un acte, paroles de M. *Achard*, Muſique de M. *Chrétien.* Les Précaution inutiles.

Quoique la conduite de cette Piece paroiſſe entiérement calquée ſur l'*Impromptu de Campagne*, Comédie de *Poiſſon*, on ne doit point diſſimuler

que les incidens ne ſont pas les mêmes & qu'il s'y trouve un double traveſtiſſement qui mene d'une maniere inattendue au dénouement de l'intrigue. L'Auteur des paroles paroît avoir du feu, de la gaieté, & cette imagination vive, ſi néceſſaire au genre qu'il a embraſſé; quelques morceaux de Muſique, bien faits & d'une touche forte, font regretter à ſes protecteurs, à ſes amis, à ſes admirateurs, que la mort ait enlevé M. *Chrètien* au milieu de ſa carriere.

La nouvelle Troupe.

Suivant le Plan que nous nous ſommes propoſés, il ſemble que nous ſerions diſpenſés de parler de la *nouvelle Troupe*, Comédie en un acte en vers, de M. *Anſéaume* & ſociété, qui fut repréſentée ſur le Théatre des Italiens pour la premiere fois le 3 Août; mais comme cette Piece a l'avantage d'avoir développé aux yeux du Public, les vrais talens de M. *Caillot*, il eſt juſte de lui payer le tribut de reconnoiſſance que nous lui devons. Deux ſcénes ont fait le ſuccès de cet ouvrage, écrit, d'ailleurs avec une ſorte de légéreté. La premiere eſt celle où Madame *Favart*, con-

trefait à la fois la Provençale, le Gascon & le Normand. La seconde est celle où M. *Caillot*, vient en Paysan s'offrir pour Acteur dans les Opera. On a vu, non sans étonnement, avec qu'elle fléxibilité il sçait passer de la basse taille, sa voix naturelle, à la haute-contre, sans s'éloigner des proportions harmoniques. Il a justifié depuis le sentiment unanime des connoisseurs, qui ont jugé qu'au caractère de son visage, qui peint les passions, sans les défigurer, il joignoit le jeu réflechi d'un Comédien consommé & tout l'art d'un chanteur sçavant, qui badine la musique, lors même qu'il s'asservit le plus strictement aux regles qu'elle impose.

Nous ne parlerons point de la Piéce, qui doit particulierement son succès aux talens de quelques acteurs. Un Entrepreneur de troupe veut faire une recrue de sujets. Un Pierrot bat du tambour, & nombre d'Acteurs arrivent. Le Paysan vient se proposer comme les autres : cette derniere scéne, presque toute en chant, est calquée sur celle du musicien du *Magazin des modernes*.

Barbacole ou le Manuscrit volé.

Le Lundi 15 Septembre, on donna pour la premiere fois sur le même Théâtre *Barbacole* ou le *Manuscrit volé*, Comédie en un acte, en vers & mêlée d'Ariettes, les paroles de MM. de *Morambert* & *de la Grange*, la musique de M. *Papavoine*. Cette Piéce n'eut point de succès.

Précédemment, c'est-à-dire, le 14 Août, les Acteurs de l'Opéra-comique donnérent la premiere représentation du *Soldat magicien*; Piéce en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles & d'Ariettes, par M. L. B. D. S.; la musique de M. *Philidor*.

Le Soldat magicien.

Le sujet de cette Piéce, qui fut applaudie, & où l'on revoit avec plaisir Mr *Caillot*, est tiré du *bon Soldat*, comédie en un acte, que *Dancourt* avoit extraite des *Foux divertissans*, Comédie en cinq actes & en vers de *Poisson* l'ancien, & *Poisson* avoit puisé cette idée dans les Contes de *Douville*. C'est au Lecteur judicieux à juger, qui de *Poisson*, de *Dancourt* ou de l'Auteur moderne a le mieux traité l'idée de *Douville*.

La Fortune au Vilage.

Le 8 Octobre, les Comédiens Ita-

liens, qui, pendant quelques tems, avoient occupé un théatre sur les Boulevards, firent l'ouverture de leur Salle, nouvellement reconstruite, par un Prologue neuf, & la première représentation de la *Fortune au Village* Parodie d'*Eglée*, paroles de madame *Favart* & de M. *Ber...*, musique de M. *Gibert*. Le Public fut content de quelques airs, sur-tout de ceux que chanta M. *Caillot*, dont la voix est faite pour embellir & pour animer tout ce qu'il exécute.

Le *Prétendu*, comédie en trois acte, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. *Ricoboni*, musique de M. *Gaviniés* fut donnée sur le théatre Italien, le Jeudi 6 Novembre, & reçut des applaudissemens. L'extrait en sera plaisir. Le Prétendu.

Un riche Bourgeois de Paris veut donner sa fille en mariage à un Provincial; cette fille aime un jeune Officier dont elle est aimée : le pere n'en sçait rien. Ces deux amans se font part de leur situation, & tâchent réciproquement de ranimer l'espérance dans leur cœurs. Le pere vient, l'amant disparoît : scéne entre le pere & la fille sur le prochain

mariage qu'elle doit conclure avec le Provincial, & dont elle se défend de son mieux; mais il faut obéir. Arrive son maître à danser, suivi du jeune amant qui passe pour son prevôt, tandis que le pere est un peu éloigné, nos deux amans chantent sur l'air de leur menuet qu'ils continuent toujours de danser, quelques vers sur l'embarras où ils se trouvent. Enfin le pere surprend l'amant aux pieds de sa fille; le maître à danser s'enfuit, & le pere arrête le prevôt, qui n'ayant plus de défaite, est obligé d'avouer son amour : le pere lui dit qu'il est très-fâché de le refuser ; mais que tout est arrêté pour le mariage de sa fille avec un autre ; les deux amans cherchent en vain à l'attendrir, & l'acte finit.

Malgré la ressemblance parfaite de cette scéne du menuet avec celle si connue du *Bal bourgeois*, Opera-comique, elle n'en a pas moins été applaudie : toutefois cet exemple seroit dangereux à suivre, sur-tout lorsque la situation déja traitée ne prend pas un air de nouveauté sous la plume de l'imitateur.

Au ſecond acte l'amoureuſe propoſe à *Marine* ſa ſuivante, de paſſer devant le Provincial pour ſa maitreſſe, & elle-même pour la ſoubrette. Le pere qui eſt ſorti leur laiſſe le tems d'exécuter leur ſtratagême : le Provincial arrive, très-empreſſé de voir ſa prétendue. *Marine* ſous le nom de ſa maitreſſe, qui l'accompagne comme ſoubrette, paroît très-aimable aux yeux du Provincial, qui croit voir en elle une déeſſe ; l'émotion qu'elle ſent à ſa vue la fait tomber entre les bras de ſa ſuivante, qui la reméne en ſon appartement, & le Provincial reſté ſeul, s'applaudit de l'effet que ſa préſence vient de produire ſur le cœur de ſa prétendue. La fauſſe ſoubrette revient : le Provincial lui demande des nouvelles de ſa maitreſſe, lui fait le portrait des plaiſirs & des amuſemens de ſon pays. La ſoubrette lui fait à ſon tour celui de la maniere dont les maris & les femmes vivent à Paris. Cette peinture révolte le *Prétendu*, que la fauſſe ſoubrette laiſſe à ſes réflexions. Le pere revient, embraſſe ſon gendre, & lui demande s'il a vu ſa fille & s'il en eſt content : celui-ci répond qu'il a tout lieu

de l'être ; mais qu'elle a une ſoubrette dont les diſcours ont un peu choqué ſa délicateſſe : enſuite il lui apprend que ſa vue lui a cauſé tant d'émotion qu'elle en eſt un peu malade ; le pere le fait conduire à l'appartement qu'il lui a deſtiné, & va chez ſa fille qui ſe préſente dans le moment, appuyé ſur *Marine* & ſe plaignant beaucoup. Le pere envoye chercher un chirurgien, *Marine* dit que celui de la malade eſt à la campagne ; mais qu'un jeune médecin a promis de venir dans le moment. Le galand de la demoiſelle eſt ce médecin, qui arrive, lui tâte le poulx, & devine que chez elle le cœur eſt attaqué : l'accès de la malade redouble, le médecin preſſe le pere de la ſoulager, en lui accordant celui qu'elle aime ; embarras du pere, inſtances du médecin & de *Marine*, & l'acte finit.

On voit que le déguiſement de l'amoureux en médecin n'eſt pas plus nouveau que les ſtratagêmes précédens. C'eſt s'abuſer étrangement que de s'imaginer qu'à la faveur de quelques airs, on fera paſſer ces lieux communs, qui, dès le ſiécle dernier, n'avoient déja plus le piquant de la nouveauté.

Le troisiéme acte commence de la maniere la plus ingénieuse, & prête de grands effets à la musique : c'est l'Amoureuse, l'Amant médecin & *Marine* qui entrent sur la scéne l'un après l'autre, en faisant une comparaison & en s'unissant ensemble par un trio qui est de la plus grande beauté. On laisse *Marine* seule lorsqu'on entend le Provincial. Il fait de nouvelles protestations d'amour à cette soubrette, qui réprend alors le rôle de maitresse, & qui le prie de différer encore leur mariage de quelques jours : il est étonné & demande les raisons de ce délai. Elle lui avoue enfin sa supercherie. Le Provincial que la maitresse, sous l'habit de soubrette a déja indisposé contr'elle, n'est pas fâché de ce qu'elle ne l'aime point, & se résout à partir la nuit suivante, sans que le pere en sache rien. *Marine* paroît le regretter, & ce sentiment le touche au point, qu'après quelques réfléxions, il veut bien convenir de l'épouser, & lui donne rendez-vous sur le minuit pour partir ensemble. Le Provincial seul, chante une ariette sur les différentes qualités qui plaisent dans les trois con-

d tions des femmes. L'amoureuſe contrefaiſant toujours la ſoubrette, vient trouver le Provincial : leur entretien ſe termine par un Vaudeville ſur les peines que l'on a dans le mariage lorſqu'on ne s'aime point. L'amoureuſe inſtruit ſon pere du deſſein qu'à le Provincial d'enlever *Marine*, & ils ſortent tous deux dans le deſſein de ſe venger. *Marine* vient au rendez-vous ; & en attendant le provincial, elle chante une jolie Romance : cependant le ſommeil la gagne, le Pere qui arrive la fait remonter à ſa chambre & attend le Provincial qui frappe à la porte & le prend pour la ſoubrette, dont le Pere contrefait la voix. Convaincu de ſa mépriſe, il cherche à ſe juſtifier & la fille vient ſe joindre à lui ; le Pere gagné par les inſtances de ſa fille, lui accorde celui qu'elle aime ; le jeune amant paroît auſſitôt : le Pere alors crie.

. . . Ceci me fait comprendre,
Que pour vous marier, je ne dois plus attendre.
En vain contre ces nœuds je me gendarmerois :
Ils ſe feroient tous ſeuls, ſi je m'y refuſois.

La ſituation conduit naturellement à

cette idée. *Marine* refuse le provincial, que l'on renvoye, en lui souhaitant un bon voyage. Il est à croire que ce *prétendu* se trouve fort heureux de terminer ainsi ; mais on n'a jamais trop compris d'où vient ce refus de *Marine*, qui jusques-là, avoit paru souhaiter de bonne foi son union avec le provincial.

Cette Piéce perd beaucoup par les rapports frappans qu'elle a avec nombre de Comédies ; cependant l'assemblage des situations imitées est théâtrale : les Ariettes en sont bien coupées, mais le style est absolument négligé. C'est donc à la musique seule qu'on doit attribuer le succés de cette Piéce. On voit par ce coup d'essai de M. *Gavigniés* qu'il s'est donné le tems de debutter en maître. Ses Ritournelles sont de la premiére force. Ses trio, ses quatuor sont sçavans, le goût & la varieté brillent dans ses airs, qui sont agréables & bien travaillés. Tout le sublime de l'harmonie, toutes ses richesses se trouvent réunis dans les accompagnemens & l'on ne craint point de dire que les plus grands connoisseurs n'ont vû son ouvrage que pour y applaudir.

1761

L'Isle des Foux.

Le 27 Decembre 1760, on représenta pour la premiére fois sur le Théatre des Italiens, *l'Isle des Foux*, Comédie n deux actes mêlée d'Ariettes, parodie de l'Arcifanfano de Goldoni, par Messieurs.... & *Anséaume*, musique de M. *Duni*.

Voici encore un de ces ouvrages dont le succès n'est dû qu'à la Muse du chant. Essaïons d'en tracer la marche.

EXTRAIT de l'Isle des Foux.

ACTEURS.

FANFOLIN, Gouverneur de l'Isle.
Un Officier.
SORDIDE, Avare, Tuteur de Nicette.
SPENDRIF, Prodigue.
FOLETTE, } Sœurs.
GLORIEUSE, } Sœurs.
BRISEFER, Faux Brave.

Fanfolin nouveau gouverneur de l'Isle des Foux, est déja dégoûté de sa place. Lorsqu'il a accepté cet emploi, il ne

croioit pas que les Foux fussent en si grand nombre & si difficiles à mener. Il est bon de remarquer que les Auteurs, pour éviter toute les discussions sur la loi qui exile pour un tems les prétendus fous hors de leur patrie, ne déterminent pas le lieu de la scéne.

Les Foux dans ce moment redoublent leurs clameurs. *Que me demandent-ils*, dit Fanfolin à l'officier? *ils demandent la liberté de retourner chez eux*, *répond t-il*; *c'est une grace que les nouveaux Gouverneurs sont dans l'usage d'accorder à ceux qui par leur sejour dans cette isle, ont recouvré leur bon sens.*

Fanfolin ordonne à l'officier de faire approcher les Foux les uns après les autres.

Le premier qui se présente c'est Brisefer, faux brave. Il fait l'énumération de ses Proüésses. C'est l'histoire d'un bas libertin, renfermé à St. Lazare. Fanfolin se confirme dans cette idée, en lisant quelques Anecdotes sur le compte de ce valeureux mortel. Elles lui ont été remises par l'ancien Gouverneur. On juge bien que ce Foux n'obtient pas sa liberté.

Arrive *Sordide*, une casette sous le bras.

Il vient demander grace au Gouverneur & débute par cette Ariette qui a reçû les plus grands applaudiſſemens.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.
Je n'ai ni mangé, ni dormi;
J'ai travaillé comme un diable.
Pour amaſſer l'or que voici.
Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.
Soyez le gardien ſecourable
Du tréſor que je vous remets.
Hélas! quels ſeroient mes regrets,
Si par quelque main déteſtable
Un bien ſi cher m'étoit ravi!
J'en ſuis de frayeur tout tranſi.
Je ſuis un pauvre miſérable
Rongé de peine & de ſouci.

Sans ceſſe une foule importune,
Pour m'enlever ma fortune,
Me guette en CATIMINI.
Jeune, vieille, blonde, brune,
M'appellent leur petit ami,
Oh! l'adreſſe eſt admirable;

(*Il montre ſa Caſſette.*)

Le voilà leur petit ami.
Je ſuis un pauvre miſérable
Rongé de peine & de ſouci.

Sordide qui eſpére ſa liberté, donne ſa caſette où il y a deux cens mille francs en or & des Diamans, à garder au Gouverneur, dans la crainte que ſur mer les Corſaires ne la lui vole. Il n'a point d'enfans, il a ſeulement une pupille qui lui a été confié, qu'il éleve dans l'ignorance & qu'il tient enfermée ſous la Clef. Elle n'a jamais vû d'hommes que *Sordide*. Le Gouverneur le renvoye, en lui diſant qu'il veille ſur ſa pupille & que lui il veillera ſur la caſſette. Il eſt aſſez extraordinaire qu'un homme renfermé comme Fou, conſerve des droits ſur une pupille & qu'il ait encore un tréſor réel. Chaque Pays a ſes uſages, chaque peuple a ſes loix. Les foux détenus à Charanton & aux petites maiſons, s'accomoderoient aſſez de cette coutume.

Les Caractères ne reſſortent parfaitement qu'autant qu'on leur oppoſe des contraſtes : arrive Spendrif prodigue. Il s'eſt ruiné avec de faux amis. Il implore l'aſſiſtance du gouverneur, ſur l'eſpoir qu'il a concu de retourner dans ſa Patrie ; ſon deſſein eſt d'y paroître avec un nouvel éclat. Le Gouverneur lui donne la caſſette que *Sordide* lui a remiſe & *Spendrif* ſe promet

bien de dépenser l'argent en habits magnifiques, en équipages, &c. Il termine sa scéne par l'Ariette suivante dont la musique est tout à fait agréable.

Sçavez-vous pourquoi l'argent
Est de forme ronde, ronde ?
C'est afin que par le monde
Il roule plus aisément.

Par une loi toujours sûre,
Chaque chose va son train,
Et c'est forcer la nature
Que d'en changer le destin.
L'onde est faite pour couler,
L'hirondelle pour voler,
L'argent, est fait pour rouler.

Folette & *Glorieuse* prennent la place du prodigue. Leurs noms peignent leur caractéres. *Folette* qui a appris que le Gouverneur vouloit se marier (quoiqu'on n'en ait pas encore parlé) croit qu'il ne peut mieux faire que de la choisir pour femme. *Fanfolin* ne répond pas trop à cette proposition, ce qui fait imaginer à *Glorieuse* qu'il a des desseins sur elle, & avec d'autant plus de raison qu'elle fait tout les jours de nouvelles conquêtes. Oui, mais, répond *Folette, vous faites*

des conquêtes, & votre bétise vous les fait perdre : il faut de l'esprit pour les conserver.

La beauté sans l'esprit n'est rien,
L'esprit rend la laideur aimable :
L'esprit seul d'un tendre lien,
Peut rendre la chaîne durable,
La beauté sans l'esprit n'est rien.
Près d'une belle idiote,
Toujours sotte,
L'amour s'endort,
Mais avec une fille,
Dont l'esprit brille,
Sautille,
Pétille,
Babille,
C'est toujours nouveau transport,
Lorsqu'à la mine jolie,
L'esprit aimable s'allie,
C'est le souverain bien :
La beauté sans l'esprit n'est rien.

Le Gouverneur trouve que Folette a trop d'esprit pour être sa femme & que Glorieuse n'en a pas assez.

Nicette, Pupille de *Sordide*, succéde aux deux sœurs : elle vient demander la protection de *Fanfolin* contre son tuteur, de la maison duquel elle s'est échappée. On ne

ſçait trop comment il eſt poſſible que les Foux ſoient renfermés dans des priſons & comment ils habitent librement des maiſons particulieres.

Fanfolin offre ſon Palais pour aſyle à *Nicette;* la petite fille s'enflamme, ſon cœur lui parle pour le Gouverneur, elle craint de reſter avec lui & ſort, parce que *ſon œil lui darde des traits qui la mettent toute hors d'elle.* Où va *Finette*, elle qui tout à l'heure avoit beſoin d'une *Sauve-garde*? c'eſt ſans doute ce que nous ſçaurons tantôt.

Si le nom de la Piece ne nous apprenoit pas que la ſcéne ſe paſſe dans l'Iſle des Foux, il ſeroit aſſez ſingulier de voir les Acteurs ſortir & rentrer ſans néceſſité. *Fanfolin* fait place à *Glorieuſe* & à *Spendrif. Glorieuſe* eſt indiquée que *Spendrif*, oſe l'adorer & la regarder en face. Elle eſt encore plus ſurpriſe lorſqu'il met à ſes pieds la caſſette de Sordide, dont lui a fait préſent le Gouverneur, & elle ſe détermine par pitié à le fuir. *Spendrif*, tranſporté d'amour ſuit la belle *Glorieuſe* & il n'eſt pas étonnant qu'il oublie ſa caſſette, qui va produire des effets auxquels on ne s'attend pas.

Sordide, tout en faiſant réflexion qu'un

grand seigneur n'est pas capable de garder soigneusement un dépot confié, rencontre sa chere cassette que *Spendrif* a oubliée pour courir après Glorieuse. Il est charmé de cetre trouvaille & juge à propos de l'enterrer au pied d'un arbre : ce qui améne l'Ariette suivante.

> O terre ! voici mon or :
> O terre ! sois moi fidelle,
> Jusqu'à la moindre parcelle,
> Conserve bien mon trésor.
>
> En ce jour je te confie,
> Ma fortune & mon destin :
> Mon cœur, mon ame, & ma vie
> Sont renfermés dans ton sein.

Le trésor est à peine enfoüi, que *Folette* qui s'est douté de ce que le bonhomme vient de faire, arrive *avec sa suite*, lui propose de jouer à *colin maillard*, & pour l'y engager, elle lui offre une bague. Pendant que *Sordide* a le bandeau sur les yeux, on enleve la cassette : le vieil avare, las de jouer se débarrasse du mouchoir, reconnoît la tricherie & courre après les frippons.

Nicette ouvre le second acte. Son amour pour *Fansolin* la tourmente, l'espéran-

ce & la crainte l'agitent. Pour s'éclaircir si l'amour du Gouverneur est sincere, elle feint de dormir & se place commodément dans un fauteuil. La petite rusée, dans un rêve supposé, nomme *Fanfolin* & lui déclare qu'elle l'aime. Le Gouverneur se jette à genoux, le songe devient une réalité & *Nicette* fuit à l'approche de son tuteur. *Sordide* vient se plaindre & de ce que *Fanfolin* a mal gardé sa cassette & de ce qu'après l'avoir cachée, *Folette* l'a enlevée du lieu où il l'avoit cachée. *Folette* consent de rendre le trésor à condition que l'avare lui donne la main. Ces nœuds sont loin de sa pensée. *Nicette* revient dans l'espérance de rejoindre *Fanfolin*. C'est son tuteur qu'elle trouve. Grande querelle, à laquelle se joint *Folette* qui rapporte la cassette de *Sordide*. Le Gouverneur, attiré par le bruit, vient interposer son autorité & forme un quatuor. Un officier accourt & dit à *Fanfolin* que *Brisefer* & *Spendris* sont aux mains pour se disputer la conquête de *Glorieuse*, qui a promis d'épouser celui des deux qui la vengeroit des mépris du Gouverneur. D'après le portrait qu'on a tracé de *Brisefer*, il est à pré-

ſumer que l'affaire ſe terminera à l'amiable; en effet la préſence du Gouverneur remet le calme : les foux renfermés, il revient triomphans donner la main à *Nicette*. Le Théatre change. On voit les loges des Foux. Ils demandent grace ; *Nicette* intercéde pour eux; la caſſette eſt rendue à *Sordide* ; les loges ſont ouvertes, & les foux qui en ſortent, célébrent le bonheur de *Fanfolin* & de *Nicette*.

Il y auroit de la folie à vouloir critiquer ſérieuſement le plan & les caractères des perſonnages de cette piece. Une marche réguliére & ſuivie auroit été déplacée dans l'Iſle des Foux. Les Auteurs ont rempli leur titre, en n'eſt pas en droit d'en demander d'avantage. La muſique a parue aux connoiſſeurs digne de la réputation de Monſieur Duni: ſur tout l'Ariette, *je ſuis un pauvre miſérable*, chantée ſupérieurement par Monſieur *Caillot*, a enlevé tous les ſuffrages.

Le Cadi dupé.

Les Acteurs de l'Opera-Comique donnérent le 4 Fevrier la premiére Repréſentation du *Cadi dupé*, Drame en un acte, Mêlé d'Ariettes, paroles de Monſieur *le Monnier*, muſique de Monſieur de *Monſigny*.

Le sujet de cette piéce est tiré des *mille & un jour*, & les amateurs du Théatre, qui n'estiment que foiblement le nouveau genre, regrettent que l'Auteur n'ait pas employé ses talens, à en composer une Comédie. On trouve dans cet ouvrage plus de pensées, qu'il ne s'en rencontre ordinairement dans les Piéce à Ariettes, dont le succès ne dépend à beaucoup d'égard, que d'une certaine combinaison de mots : celui-ci est écrit avec délicatesse ; l'intrigue est nette & plusieurs scénes sont théatrales. La musique a été fort applaudie & mérite de l'être. Elle a d'autant plus flatté les oreilles du spectateur, qu'il lui a été facile d'en retenir des airs entiers. Cette circonstance peut servir de preuve, qu'une Musique aisée, agréable & pleine de goût, est la seule qu'on devroit employer dans les piéces mêlées d'Ariettes : la musique sçavante ne peut guéres convenir aux sujets qui y sont communément traités.

Le *Cadi dupé* fit grand, plaisir & le public le revoit toujours avec la même satisfaction.

Le Jardi-

Le Mercredi 18 Fevrier, on donna sur

le Théatre l'Opera-comique, *le Jardinier & son Seigneur*, intitulé Opera-comique, en un acte, en prose, mêlé de morceaux de musique; les paroles sont de M. *Sédaine*, la musique de M. *Philidor*. nier & son Seigneur.

Dans un avertissement qui se trouve à la tête de cette Piece. M. *Sédaine* rappelle quelques critiques lancées contre son ouvrage. On lui reproche d'avoir employé dans plusieurs Ariettes, un style peu élevé : il répond à cette objection par une tirade en vers, qui rend précisément le sens de l'Ariette critiquée, & il conclut que ces vers emphatiques, n'auroient point rempli son objet, qui exigeoit un style simple & proportionné à l'être, aux mœurs, à la situation des personnages : il ajoute *que la musique, pour laquelle il a courbé les scénes de cet Opera-comique, n'auroit pû trouver le moyen d'entrelacer ses fleurs, à des sentimens, à des branches trop étalées, trop ambitieuses.*

Il est vrai que la pesanteur du vers alexandrin, restreindroit la vive élocution de la musique; il est constant que la simplicité du langage, est le caractère distinctif de cette portion d'hommes que

nous méprisons injustement dans l'opulence de nos villes. Heureux qui, comme M. *Sédaine*, entre les phrases empoulées & ce style bas, saisit ce ton naturel si difficile & qui coûte plus au génie qu'on ne pense.

J'oserai n'être pas tout à fait de son sentiment sur le juste reproche, qu'on a dû lui faire au sujet des actrices introduites dans sa Piece. Ce n'est certainement pas sur ce qu'elles disent que peut tomber la critique; mais sur la situation où elles se trouvent; situation un peu hazardée, puisque nulle honte ne suit leur mauvais dessein. Il est des tableaux de mœurs, toujours dangereux à representer trop fidelement.

Extrait du Jardinier & son Seigneur.

ACTEUR.

Mtre. SIMON, Jardinier.
Md. SIMON.
FANCHETTE, leur fille.
Mtre. NICOLAS, Barbier.
Un Paysan.
Le Harangueur.
Le Souffleur.
Le Seigneur.
VICTOIRE.
ROSALIE.
Domestiques.

Un maudit Liévre ravage le jardin de maître *Simon*, il a ſupplié ſon Seigneur de venir le débarraſſer de cette fâcheuſe bête, il l'attend & veut le recevoir avec toute la décence dont il eſt capable; mais le *Barbier* ne lui apporte pas ſa perruque? comment pourra-t-il paroître? ſon embarras eſt comique & ſingulièrement contraſté par le ſens froid de Madame *Simon* ſa femme. Maître *Nicolas*, barbier du village, arrive avec la Perruque bien poudrée & ſi longtems attendue; il apprend que Monſeigneur, le Seigneur du village doit venir faire viſite à maître *Simon*, il croit qu'il eſt à propos d'avertir les ſyndics de cette nouvelle; *Simon* lui replique que c'eſt pour lui ſeul que le *Seigneur* vient, & tandis qu'il acheve de s'habiller, en grondant ſa femme, la Perruque que vient de lui poſer ſur la tête maître *Nicolas*, tombe & eſt foulée aux pieds. Nouveau ſujet d'impatience pour le pauvre *Simon* qui renvoye le barbier donner un coup de peigne à la Perruque & qui ſe prend à Madame *Simon* de tout ce qui lui arrive. *Fanchette* ſe préſente ; mais comme elle a pris pour

s'arranger un fichu de sa mere, elle est durement renvoyée. Deux mots suffisent à l'Auteur dans cette endroit pour empêcher l'auditeur de perdre de vue le sujet de la Piece, & pour expliquer les prétentions de maître *Nicolas* sur *Fanchette*. Des Paysans viennent se plaindre du secret que leur a fait maître *Simon* de l'arrivée de Monseigneur : il promet de les protéger, mais on ne lui apporte point sa Perruque. *Fanchette* accourre annoncer le *Seigneur* & toute sa suite. Quelle peine, quelle honte pour maître *Simon* ! Il n'a pas encore sa Perruque. La scéne suivante est du meil-comique : l'embarras de maître *Simon* par rapport à sa Perruque, sa confusion de paroître tête nue devant son *Seigneur*, la timide contenance de *Fanchette*, les propos rompus du *Seigneur*, l'Eloge qu'il fait des appas de la petite paysanne : tout cet ensemble forme un tableau qu'on ne peut bien décrire.

Victoire & *Rosalie*, deux actrices du *bon ton*, arrivent : elles ont commandé au Cocher du *Seigneur* de couper par le jardin pour éviter un mauvais pas. On a abbatu une haye & comblé un

foſſé avec de jeunes tilleuls. C'en feroit aſſez pour aſſaſſiner maître *Simon*, ſi ſa Perruque ne l'intriguoit pas encore plus.

Fanchette reſte ſur la ſcéne avec *Victoire* & *Roſalie*. Toutes deux cherchent à piquer la vanité de la petite payſanne & font leurs efforts pour l'engager à les ſuivre. La converſation eſt interrompue par maître *Nicolas*, qui, une ſeconde fois vient apporter la Perruque bien accommodée, il reconnoît *Victoire* pour une de ſes anciennes pratique.

Madame *Simon* qui a entendu la propoſition que ces Demoiſelles ont faite à *Fanchette* de l'emmener à Paris, les traitent comme elles le méritent, & lorſqu'elle eſt ſeule avec ſa fille, mais, dit elle,

ARIETTE.

Mais, mais voyez l'inſolence,
L'impudence !
Falloit-il pas les flatter ?
Et toi, tu mérite ſotte,
Que dans l'inſtant je te frotte ;
Au lieu de les écouter,
Tu devois les rebuter.

Tu sçais que sans la vertu,
La beauté n'est qu'un fétu,
Tu sçais bien que sans l'honneur
Une fille est une horreur.
Quoi ?
Tu quitterois ton pere
Quoi ?
Tu laisserois-là ta mere ? (bis)
Ta mere qui n'a que toi ?
Mais, mais, &c.

Pendant que tout ceci s'est passé, maître *Simon* est tombé sur les Domstiques du *Seigneur* qui, avec les chiens, ravageoient son jardin. Il en tient un au colet en entrant & lui déchire son habit de livrée. Il exprime ainsi sa colere.

ARIETTE.

Ouf; ouf!
C'est la foudre, c'est la grêle,
Ils galoppent pêle-méle,
Tout à travers de mes choux,
Tous, tous, tous.
C'est la foudre, c'est la grêle,
Le diable, je crois s'en mêle;
Tout est sans dessus dessous.
Sans crier, sans dire gare,
Leurs cors font un tintamare

Tarare, tarare, tarare,
On écoute, on n'entend rien.
Et leurs maudits chiens de chien
Font un ravage de chien.
Oufle,
J'étouffe;
Un Misérable, un fripon
Vient m'arracher mon bâton.
Il m'assomme,
Suis-je un homme
A souffrir un tel affront ?
Non, non.
Oui, coquin, oui, oui fripon,
Monseigneur va le sçavoir,
Je te plains, tu vas le voir.
C'est la foudre, &c.

Le *Seigneur* paroît. *Victoire* vient se plaindre de la façon indigne dont elle a été traitée par Madame *Simon* qui continue de l'accabler d'injures; le Garde de chasse demande justice contre *Simon* & *Simon* se défend en suppliant le *Seigneur* de le venger : ce qui, avec les monosyllables qu'y entrelace le *Seigneur*, forme un *quinque* qui sera toujours applaudi.

Les habitans du village viennent haranguer le *Seigneur* qui sort en imposant silence à maître *Simon*, qui n'a pas même la liberté de se justifier & se voit

moqué par les mêmes payſans auxquels il avoit promis ſa protection. Maître *Nicolas* apporte la Perruque, & eſt aſſez mal reçu. Cependant on lui accorde *Fanchette* & la Piéce finit par un *quatuor*.

Ce ſujet pris dans une fable de la *Fontaine*, eſt traité par M. *Sedaine* : avec une préciſion Théatrale, qui ne permet pas à la gaieté du ſpectateur de ſe refroidir un inſtant : la marche en eſt vive, les ſituations preſſées & amuſantes, le ſtyle coupé, naturel & du ton de la converſation ordinaire. Plus occupé de la circonſtance où ſe trouve ſon acteur, que jaloux de montrer de l'eſprit, M. *Sédaine* va à ſon but, ſans s'amuſer à cueillir les fleurs qui peuvent ſe rencontrer ſur ſon paſſage. Il fait rire, ſans courir après la plaiſanterie. La muſique de cette Piéce eſt de M. *Philidor*, dejà cher aux amateurs de la muſique, ils ont applaudi à cette nouvelle preuve de ſes talens & conviennent que dans cette Piéce, il a rendu des images que l'on n'avoit pas encore oſé riſquer.

Sur le même Théatre, on donna le cinq Mars, la premiere repréſentation des

des *bons Amis*, Piéce mêlée d'Ariettes qui n'eut qu'un très-foible succès. La musique est du même auteur que celle de *Gille garçon Peintre*, Parodie *du Peintre amoureux de son Modele*. Plusieurs morceaux ont été jugés d'un grand mérite, entre autres un *Crescendo* dans l'accompagnement d'un Monologue, a paru du plus grand effet ; mais ces effets étoient peut-être trop supérieurs au genre du spectacle & à l'espece de plaisir que le Public va chercher à ce Théatre, ce qui a fait sans doute que cette musique a été plus admirée qu'applaudie.

L'Huître & les Plaideurs.

Cette même année on remit sur ce Théatre, avec des augmentations, *l'Huître & les Plaideurs*, Opéra-comique de M. *Sédaine*, musique de M. *Philidor*, donné à la Foire Saint Laurent de 1759. La fable de la *Fontaine* a fourni à l'Auteur le sujet de ce joli *rien*, dont la morale est piquante & malheureusement trop vraie.

Extrait de l'Huître & des Plaideurs.

ACTEURS.

LA JUSTICE.
ARDENVILLE, } Plaideurs.
BADAUDIN,
M. TOUSSET, } Avocats.
M. FAUSSET,
Un Huiffier.
Un Sergent.
Un Plaideur,
Une Plaideufe.
Un Greffier.

Ardenville Picard & *Badaudin* Parifien, font cenfés en voyage & fe rencontrer nés-à-nés fur le bord de la mer ; ils voyent une huître & prétendent tous deux l'avoir. *Ardenville* l'a ramaffée, *Badaudin* l'a vue le premier. *Doucet* Sergent vient au bruit qu'occafionne leur difpute : les *Plaideurs* le conjure de les juger. *Doucet* s'en excufe ainfi.

ARIETTE.

Hé ! Meffieurs, je le voudrois ben !
Mais votre ferviteur n'eft ren,

Ren qu'un ſuppôt de la juſtice,
Et très-fort à votre ſervice,
Et par état fort obligeant,
Vous ſçaurez que je ſuis ſergent.

La querelle s'échauffe entre les *Plaideurs* : ils mettent leur bagage par terre, & veulent ſe battre. On annonce la juſtice. Deux *Plaideurs* pauvres ſe préſentent ; mais n'ayant ni Procureurs ni Avocats qu'ils puiſſent payer, ils ſont renvoyés : & pendant qu'on prépare le Tribunal de la juſtice, la Déeſſe va préſider à un traité où elle n'a beſoin que de paroître. L'abſence de la ſouveraine, donne lieu aux *Plaideurs* de renouveller leur débats. Les Avocats arrivent & ſans daigner écouter les raiſons de leurs nouveaux cliens, ils font dépoſer *l'Huître* en conteſtation au Greffe & s'emparent du bagage, qui doit répondre des frais. Tandis que les Avocats vont ſe préparer, les *Plaideurs* ſe communiquent leur inquiétude. Ils ſe cédent volontiers *l'Huître*, & voyant rentrer les Avocats, ils leur annoncent leur réſolution. Eh ! de quel Pays êtes-vous donc ? dit M. *Touſſet* à *Ardenville* ? *Picard.* Ah ! Picard.

AIR NOUVEAU.

La Picardie eſt un terrein ingrat
Pour la ſçavante plaidoirie.
Un bon Picard ſe fâche avec éclat,
Puis il s'appaiſe & ſe reconcilie,
Mais pour produire un chicaneur profond,
Qui d'une affaire bien ourdie,
Sçache conduire & la forme & le fond,
Parlez-moi de la Normandie.

Et *vous* dit-il, à *Badaudin*, *vous êtes Picard auſſi*, *ſans doute ? non*, répond *Badaudin*, Pariſien. *Ah !* dit l'Avocat, Pariſien.

Même Air.

L'air de Paris donne à ſes habitans
Une tant douce courtoiſie:
Ils ſont ſi francs, ſi doux, ſi bonnes gens,
L'honneur chez eux à droit de bourgeoiſie,
Mais pour produire, &c.

Les *Plaideurs* demandent leur bagage, il leur eſt refuſé, la Juſtice arrive, on plaide comiquement la cauſe ſans s'entendre. la Juſtice fait apporter *l'Huître*, l'ouvre, l'avale & donne une écaille à chaque *Plaideur*. Ils s'emportent contre

ce jugement inique, & veulent assommer les suppôts de la chicanne; mais bientôt ils font réflexion qu'ils feront mieux de s'éloigner de ce gouffre & la Piéce finit par un Vaudeville.

Cet Opera-comique est de la plus grande gaieté: les scénes en sont vives & pleines d'actions, & la musique de quelques Ariettes & surtout du Vaudeville fait le meilleur effet.

Dépit généreux.

Tandis que les Entrepreneurs de l'Opera-comique s'efforçoient d'attirer le public par des nouveautés du nouveau genre, les Comédiens Italiens, essayoient de partager les suffrages qui leur étoient accordés. Ils donnerent sur leur Théatre le 16 Juillet le *Dépit généreux*, Comédie nouvelle en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Messieurs *Anséaume* & *Quétant*, musique de M. la *Ruette*.

Georget, Georgette.

Le zéle des acteurs de l'Opera-comique ne se rallentit point cette année. Aux reprises du *Jardinier & de son Seigneur*, de *l'Huître & des Plaideurs*, ils ajouterent le 28 Juillet, pour la pre-

miere fois, *Georget Georgette*, Piece en un acte & en prose, paroles de M. *Harny*, musique de M. *Alexandre*. Le fond de cette Piece, est puisé dans le conte des *Oyes du frere Philippe* & dans celui de *Joconde*. Quelques épisodes sont tirées d'une Comédie angloise, intitulée *The Tempest*, dont on a la traduction dans le volume de fragmens de *Néricault Destouches*. Cet ouvrages est écrit avec beaucoup de naïveté : il y a de l'intérêt, ce qui l'emporte à beaucoup d'égards sur le style épigrammatique. La musique n'est pas ce qu'on appelle, aujourd'hui de la *grande force*, expression assez équivoque & qui signifie presque toujours, *grand bruit*; mais cette musique est chantante & assez analogue au caractere général du sujet.

Le Maréchal.

Dès le 22 Août suivant, les mêmes acteurs firent paroître sur leur Théatre de l'Opera-comique, le *Maréchal*, Piece en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. *Quétant*, musique de M. *Philidor*, le sujet est tiré du *Décameron de Bocace*, & dont le conte porte le titre du *Revenant*. M. *Quétant* nous

apprend que le lieu de la ſcéne eſt la boutique de *Marcel*, que la durée de l'action eſt de trois heures, & ſon commencement vers les cinq heures du ſoir en Automne.

Extrait du Maréchal.

ACTEURS.

MARCEL, Maréchal Ferrant.

CLAUDINE, ſa ſœur.

JEANNETTE ſa fille, amoureuſe de Colin.

COLIN, neveu de la Bride, amant de Jeannette,

EUSTACHE, BASTIEN, } Payſans groſſiers.

LA BRIDE, Cocher du Château, amant de Claudine.

Marcel travaillant dans ſa boutique, ouvre la ſcéne par l'ariette ſuivante.

Chantant à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le ſommeil & l'amour :
Tout en train
Dès l'matin,
Sans chagrin
J'ons courage,

Je bas l'fer,
Feu d'enfer,
Le marteau,
Tôt, tôt, tôt,
Fait tapage.
Un petit couplet
Graiſſe le ſoufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage,
En battant,
Patapan,
Pan, pan, pan
J'ons courage :
Car l'e bien ne vient point en dormant.

Marcel quitte l'ouvrage ; il doit porter ſon mémoire au Château, il faut qu'il s'habille, il appelle *Jeannette* & *Claudine*. La Tante & la Niéce entrent en ſe diſputant, ce qui produit avec le Maréchal un trio aſſez vif. *Claudine* qui a des vues ſur *Colin*, reproche à *Jeannette* qu'elle a pour amant ce jeune homme, *Marcel* entend toujours parler de *Colin* ; mais il ne le connoît pas. Il dit à ſa fille que puiſqu'elle ſeroit bien aiſe d'être mariée, il lui fera épouſer M. de la *Bride*, le cocher du Château. *Jeannette* eſt peu contente de cet arrangement; ſon pere croit que c'eſt dans la crainte d'aller ſur les briſées de la Tante, mais *Claudine* abbandonne

cet amant à ſa Niéce & *Marcel* qui croit qu'elle ſont ſatisfaites toutes deux, ſort pour aller s'habiller.

Alors *Claudine* menace *Jeannette* : ne me mets pas en colere, dit-elle?

ARIETTE.

Je ſuis douce, je ſuis bonne,
Mais jarni, lorſque j'ordonne,
Que perſonne ne raiſonne ;
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouſe ;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouſe,
Je t'étrangle de ma main.

Monſieur de la *Bride* arrive & commence par cajoler *Claudine*. On appelle *Marcel*. Pendant que le Cocher & le Maréchal parlent d'affaire, les Femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin : la *Bride*, en attendant que *Jeannette* ſoit revenue de la cave, veut entamer une bouteille qui ſe trouve ſur la table ; mais *Marcel* l'arrête avec précipitation, *c'eſt*, lui dit-il, *un breuvage qui à la vertu d'aſſoupir pendant une demie heure*. Il l'a compoſé pour un homme à qui il doit couper la jambe.

Marcel & la *Bride* procédent enſuite aſſez plaiſamment à la vérification des articles du mémoire, & dans le cours de la converſation, le *Maréchal* propoſe ſa fille au *Cocher*; mais ſon dernier mariage l'a dégoûté de la jeuneſſe, il s'eſt promis de n'en plus tâter.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, dan, don.
Et je promis d'en faire uſage.
Conſoles-toi pauvre mari,
Te voilà bien, mais reſtes-y.

Après mainte complainte
Sur une pinte
Je fis ferment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme ſage
Un doux veuvage
Eſt l'avantage
Le plus charmant.
Quand pour, &c.

Ils ſortent tous deux pour aller au Château. *Jeannette* reſtée ſeule, s'impa-

tiente de ne point voir arriver *Colin.* Auſſitôt qu'elle l'apperçoit, elle lui annonce qu'elle doit être l'épouſe de la *Bride*; *Colin* n'a aucune crainte. Son Oncle l'aime & lui cedera ſa chere *Jeannette*; mais il a couru, il eſt tout en ſueur, il voit des bouteilles ſur la table, c'eſt le reſte du goûté de *Marcel* & de la *Bride.* Il boit un coup de vin, à peine il a avalé le verre de vin que *Jeannette* lui a verſé, qu'il ſent ſes yeux s'appéſantir & qu'il tombe dans un profond ſommeil; *Jeannette* ſe déſeſpére, elle croit *Colin* mort. Des payſans viennent à deſſein de conſulter *Marcel*, elle les engagent à porter *Colin* dans la cave, en leur avouant que c'eſt un breuvage, qu'il a pris imprudemment, qui l'a mis dans cet état, & elle leur fait promettre que, l'orſqu'il ſera nuit, ils viendront l'enlever par la porte de derriere.

Arrivent la *Bride* & *Marcel* honnêtement ivres. *Marcel* reproche à ſon ami combien il eſt honteux de ſe trouver dans cet état pour avoir bû ſa part de ſix bouteilles de vin ſeulement; il ajoute qu'il n'a pas une tête de cocher, que c'eſt une tête de linotte. Qu'appellez-vous, dit la *Bride*; une tête de linotte! H vj

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaisir marche avec moi,
Tantôt d'un train de diable,
Je guide sous ma loi
Le tintamare & l'effroi :
Si je mène une duchesse,
Une petite maitresse,
Je touche avec gentillesse,
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un petit maître,
Je pars comme un salpètre,
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court,
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier, *gare*,
Un sonneur deviendroit sourd.

Pendant que *Marcel* & la *Bride* vont faire un tour dans le jardin, *Claudine* se charge d'apprêter le souper. La *Bride*, un peu chaud de vin, lui a paru aimable & semble lui faire oublier l'impression que lui avoit fait *Colin*, ce qui l'empêche d'être étonnée, que tant de Magots soient aujou d'hui préférés à de jolis Seigneurs. Son sentiment est que

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit :
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre, qu'il ſoit buſe,
Sa préſence ſert d'excuſe,
Quand l'amant plaît, tout eſt dit.
Le plus ſimple nous ſéduit.
Soyez belle, ſoyez laide,
L'amour parle, le cœur céde.
Quand l'amant plaît, tout eſt dit,
Il n'eſt chere que d'appétit.

Elle ſe retire pour préparer ce qu'il faut. *Colin* revenu à lui, ſort de la cave exprime ſes craintes ; il ignore où il ſe trouve. *Claudine* qui entre dans le moment lui fait connoître qu'il eſt encore chez *Marcel*, elle a peur de lui & ſe ſauve, en criant au voleur & en fermant la porte ſur elle, les cris de *Claudine* redoublent les allarmes de *Colin*, il rentre dans la cave & referme la trappe ſur lui. C'eſt *Jeannette* qui ſe préſente avec le payſan *Euſtache*, à deſſein de faire enlever le corps de ſon amant. *Colin* qui la reconnoît à la voix, ſort precipitamment de ſa retraite & vient à elle. *Jeannette* effrayée, laiſſe tomber le chandellier qu'elle tenoit

& s'enfuit, en criant, *je ſuis morte, ſon eſprit revient.* On juge de l'état où ſe trouve le pauvre *Euſtache*, dont l'effroi redouble à l'arrivée de *Marcel. Marcel* n'eſt pas plus aſſuré *qu'Euſtache*, quoiqu'il faſſe enſorte de montrer de la fermeté, mais tous deux ſont annéantis, lorſque *Colin* ſe préſente à eux, & qu'il ſe jette aux genoux du pere de *Jeannette* qui lui-même tombe aux pieds de *Colin* & *d'Euſtache.* Cette ſcéne eſt fort comique.

La *Bride* vient au bruit qui ſe fait; il reconnoît ſon Neveu, tout s'explique. On ſçait l'effet qu'a produit le breuvage *Colin* épouſe ſa maitreſſe & *Claudine* donne ſa main à M. la *Bride.*

Quelqu'ait été le ſuccès de cet ouvrage, on ne pourra s'empêcher de vouloir un peu de mal à M. *Quétant* d'avoir exercé ſa plume ſur un ſujet auſſi lugubre & ſi étranger au genre ordinaire de l'Opera-comique : les ſituations plaiſantes qui réſultent du Plan, ne feront pas diſparoître l'objet funébre, ſur lequel elles ſont appuiées. La Piece en général eſt conduite avec art : elle eſt écrite avec décence; mais ſa pleine

réussite semble principalement due à l'harmonieuse musique de M. *Philidor*. l'Arriette du *Coeher*, celle du bruit des *Cloches*, sont d'un genre neuf ; c'est une imitation vraie, qui permet, qui exige même les répetitions, trop souvent multipliées dans d'autres circonstances & qui plaisent à l'oreille aux dépens de l'intérêt de la scéne.

Tout prospéra cette année aux entrepreneurs de l'Opera-comique. M. *Sédaine* plus encouragé qu'en orgueilli des succès du *Jardinier & son Seigneur* & de *l'Huitre* & des *Plaideurs*, hazarda le 14 Septembre, la premiere représentation de *On ne s'avise jamais de tout* ; musique de M. *Monsigni*. Ce sujet pris du Conte de la *Fontaine*, avoit déja été traité par *Pannard* & mis au Théatre de l'Opera-comique le 28 Juin 1741 sous le titre du *Regiſtre inutile*. On ne savise jamais de tout.

Les premieres Productions de M. *Sédaine* avoient prevenu favorablement le Public en sa faveur, ce nouvel ouvrage lui fit connoître jusqu'à quel point cet Auteur possédoit l'art de filer les scénes & de préparer des situations. Un mot in-

différent en apparence, eſt toujours réfléchi; il ſert au développement de l'intrigue & concourre à la Cataſtrophe. C'eſt lorſque nous rendrons compte du *Roi* & du *Fermier*, de *Roſe* & *Colas* que cet art paroîtra plus ſenſible.

De tous les contes de la *Fontaine*, celui qui porte le titre de *On ne s'aviſe jamais de tout*, ſembloit le moins propre à être expoſé ſur le Théatre. *Un Mari trompé par une femme coquette*, M. *Sédaine* à ſubſtitué les Perſonnages de *Tuteur* & de *Pupille*, & par ce moyen ſimple, il raméne ſon ſujet au ton de décence néceſſaire, ſans que l'intérêt en ſouffre, ni que la gayeté y perde.

Extrait de on ne s'aviſe jamais de tout

ACTEURS.

M. TUE, Medecin, Tuteur & amoureux de Liſe. *M. la Ruette.*
LISE, amante de Dorval. *Mlle. Neſſel.*
DORVAL, amant de Liſe. *M. Clerval.*
MARGARITA, Duegne. *Mlle Deſchamps.*
Un Commiſſaire. *M. Audinot.*
Un Porte-faix. *M. Parent.*
Une Revendeuſe.
Un Clerc de Commiſſaire.
La Garde.

Dorval eſt devenu amoureux de *Liſe* au parloir d'un Couvent où il alloit voir ſa Sœur, & il a ſçu s'en faire aimer pendant le voyage qu'il a fait avec elle juſqu'à Paris, lorſque M. *Tue* Médecin & ſon Tuteur l'a fait revenir à deſſein de l'épouſer. M. *Tue* eſt jaloux, il veille continuellement ſur les actions de *Liſe* & il eſt ſecondé par *Margarita*, vieille Duegne qu'il a fait venir exprès d'Italie. *Dorval* eſt déterminé à mettre tout en uſage, pour arracher *Liſe* à ſon Tyran. Il ouvre la ſcéne en homme inquiêt & qui ne ſçait à quoi ſe réſoudre: les ruſes qu'il a déjà employées, les déguiſemens qu'il a pris, n'ont eus aucun ſuccès, & par cette réflexion, il annonce qu'il va tenter de nouveaux efforts. Mais *Liſe* ne ſort point avec ſa *Gouvernante*; il ſe retire & rentre précipitamment chez lui, déſeſpéré de ne voir ſortir que le *Médecin* & *Margarita*.

Monſieur *Tue* s'informe ſi *Margarita* a eu ſoin de bien enfermer ſa *Pupille*, il ſe plaint de ce que ſon état de *Médecin* ne lui permet pas de la garder lui-même.

ARIETTE.

Un marchand
Dans ſa boutique

Attend
Le chaland,
La pratique :
Il tient là, là, là.
Qui le trompera ?
Tout eſt ſous ſes yeux,
Tout eſt pour le mieux.
Mais un médecin ſçavant,
Allant,
Venant,
Trottant,
Courant,
Vit chez autrui,
Jamais chez lui :
C'eſt une mort
Encor.
Un marchand, &c.

Dorval, déguiſé en Domeſtique & bégayant, vient avertir le *Médecin* qu'on l'attend. M. *Tue* reprend ſon diſcours, après ſon départ. Il découvre à *Margarita* qu'il a deſſein d'épouſer ſa *Pupille* & lui remet un livre dans lequel elle trouvera une explication des ruſes des Amans, & la maniere de s'en garantir, ce qui amene l'Ariette ſuivante.

ARIETTE.

Un chanteur n'eſt pas un Caton,

Il n'eſt point d'emploi qui l'étonne,
Quand l'écoliere entend le ton,
Alors ſa conduite détonne,
Pour obliger tout favori,
Toute ouvriere ourdit la trame
Qui cache aux yeux l'amant chéri ;
Et la coëffeuſe de la femme
Ne ſert qu'à coëffer le mari.

Toutes ces leçons de M. *Tue* impatientent *Margarita*, qui lui dit avec colere.

ARIETTE.

Me prenez-vous pour une buſe ?
Il n'eſt, Monſieur, aucune ruſe
Dont fille ſache uſer,
Qui puiſſe m'abuſer.
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.
En vain fillette voudroit eſſayer
D'employer
Adreſſe,
Fineſſe,
Soupleſſe,
Simpleſſe,
Les pleurs,
Les douleurs,
Les humeurs,
Les vapeurs,

Rien ne peut me toucher;
Je ſuis dure comme un rocher.
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.

Arrive *Dorval*, déguiſé en Pauvre, qui ſort de captivité. Son deſſein eſt de rompre l'entretien du *Médecin* & de la *Gouvernante*: il y réuſſit par ſon importunité. M. *Tue* va viſiter ſes malades, & *Margarita* rentre dans la maiſon pour aller chercher *Liſe*. *Dorval* reſte ſeul, exprime dans une ariette toute la joye qu'il aura de voir ſa maitreſſe, & ſe retire lorſqu'elle ſort avec ſa Gouvernante.

Liſe feint d'être étonnée de la beauté des rues, l'air qu'elle reſpire lui ſemble plus doux; mais il la frappe au point que ſes genoux tremblent ſous elle; elle prie la bonne de s'arrêter un inſtant: elle a ſes raiſons. Elle lui demande ſi c'eſt pour ſe faire aimer que ſon tuteur la tient dans une ſi grande contrainte? *Ah! ſi l'on m'aimoit, ſi j'aimois, je ferois*, dit-elle, *comme une penſionnaire de mon couvent:* Voilà ce qu'elle chantoit.

ARIETTE.

Jusques dans la moindre chose
Je vois mon amant empreint:
Quand j'éparpille une rose,
Dans chaque feuille il est peint;

Je le vois dans le nuage
Que l'air promene à son gré;
Pour moi tout est son image:
Mon cœur en a soupiré.

Si je brode quelque ouvrage,
Dans le dessein nuancé,
Je vois ses traits, son visage
Sur le canevas tracé.

Si je lis, à chaque page
Son nom me semble placé,
Par l'écho du voisinage,
Il est toujours prononcé.

Qu'un son frappe mon oreille,
J'écoute.,.. & dans tous mes sens,
Mon ame qui toujours veille,
Croit entendre ses accens;

Ces accens, ce ton si tendre,
Ce son de voix enchanteur,
Ces accens qui font entendre
Tout ce qui flatte mon cœur.

Dorval pendant ce tems s'est appro-

ché, toujours déguisé en pauvre. Il se fait connoître à *Lise* & pour mieux tromper Margarita, il lui fait le roman de sa fausse captivité, & dans le cours de sa narration, il avertit *Lise* de passer, en revenant, tout le long du mur.

L'heure presse la Gouvernante & sa Pupille; elles continuent leur chemin, mais comme elles sont arrivées trop tard, elles reviennent sur leurs pas, ce qui semble rompre le projet de *Dorval*, qui rentre promptement chez lui.

Margarita se plaint de ce que *Lise* s'amuse à regarder de tous côtés & lui ordonne de passer le long des maisons. Dans ce moment, d'une fenêtre on jette sur *Lise* une boëte de poudre; c'est *Dorval* déguisé en en vieille: il descend, il est au désespoir, il se jette aux génoux de *Margarita*, la conjure de ne lui point faire d'affaires & promet de payer le dommage; enfin son eloquence est si persuasive, que la Gouvernante consent à laisser la Pupille entre ses mains, tandis qu'elle ira chercher d'autre hardes. On est bien persuadé que les deux amans se donnent des marques réciproques de

leur tendresse, mais un nouvel incident les met à deux doigts de leur perte : Monsieur *Tue* arrive, aussitôt *Dorval* commande à *Lise*, dont la coëffe est baissée, de marcher devant lui, & *Tue*, qui est trompé par le déguisement de *Dorval*, croit que c'est une Gouvernante qui gronde sa pupile & applaudit à cette sévérité.

Margarita toute essouflée vient apporter des hardes. *Tue* lui demande ou est sa pupile; elle compte le malheur qui leur est arrivé. *Où est-elle, dit le* medecin en colere? *dans cette maison*, repond la vieille. Il y frappe, il veut assommer la gouvernante. Le Commissaire arrive: il prétend s'informer du fait, & sur ce que *Tue* dit qu'il prend tout sur lui, on se met en devoir d'enfoncer la porte. *Dorval* se présente l'épée à la main. Tout s'explique. *Dorval* épouse *Lise* & la piéce finit par un joli vaudeville dont le refrein est, *on ne s'avise jamais de tout.*

Ce sujet est traité avec décence & écrit avec vivacité; la diversité des incidens en rend la marche rapide & intéressante, & le comique nait constamment de la situation où se trouvent les Acteurs. C'est

un des grands talens de Monsieur *Sédaine* de sçavoir faire agir ses personnages ; je dirai plus, de créer un action dans le sujet qui en seroit le moins susceptible. Il est juste de rendre à Monsieur de Monsigni le tribut des louanges qu'il mérite : sa musique a charmé les oreilles les plus délicates & satisfait les gens de l'art ; une preuve de son succès, c'est que ses airs sont dans la bouche de tout le monde.

On ne doit pas laisser ignorer une anecdote bien honorable pour les Auteurs de cette piéce, c'est qu'elle fut représentée le 2 Decembre suivant à Versailles devant leurs Majestés, & que les rôles furent remplis par les pensionnaires du Roy, selon la liste suivante.

M. TUE.

M. Caillot de la Comédie Italienne.

LISE.

Mlle. Vilette de la Comédie Italienne.

DORVAL.

M. Rochar de la Comédie Italienne.

MARGARITA.

Mlle. le Miere de l'Académie de Musique.

Un

Un Commissaire.

M. l'Arrivée de l'Académie de Musique,

Un Porte-faix.

M. Gelin de l'Académie de Musique,

Une Revendeuse.

M. Champville de la Comédie Italienne;

Un Clerc de Commissaire.

M. Préville de la Comédie Françoise.

Au lieu du couplet adressé au parterre, on ajouta les deux suivans, dans cette représentation.

LE PORTE-FAIX.

Ecoutez-moi je ne suis qu'un bon homme,
Mais souvent mon grand'pere, m'a dit,
Qu'un homme trop fin perd toujours son crédit;
Soit qu'il vive à Paris; même à Rome.
Rafiner, finasser,
Tracasser,
Sot usage
Très peu sage.
On manque son coup:
C'est à tort qu'on subtilise,
On ne s'avise
Jamais de tout.

LA REVENDEUSE.

Loin du grand ton qu'affecte le lyrique,

Nous donnons un ſpectacle étranger;
Mais nos deſirs ont caché le danger
De donner un Opéra-comique.
Quand l'objet
Ennoblit le ſujet,
Quand le zéle
Nous appelle
Et guide le goût,
Quand l'eſprit dans le cœur puiſe;
Ah ! qu'il s'aviſe
Aiſément de tout.

C'eſt ici l'occaſion de jetter quelques fleurs ſur le tombeau de Mademoiſelle *Neſſel*, cette jolie Actrice de l'ancien Opera-Comique. Elle rendoit le rôle de *Liſe* avec une vérité intéreſſante. Elle ſçavoit ménager avec art la foibleſſe de ſon organe, & par la douceur de ſes ſons, le goût & la propreté de ſon chant, dans les morceaux les plus difficiles, elle ne perdoit rien des agrémens de ſa voix.

Tandis que l'Opera-Comique attiroit le public en foule ſur ſon Théatre, les Comédiens Italiens faiſoient une acquiſition qui bientôt devoit écraſer leurs riveaux en muſique.

Mademoiſelle *Vilette* (maintenant

Mde. la *Ruette*) débutta sur ce Théâtre le 7 Septembre par le rôle de *Zerbine* dans la *Servante Maîtresse*, interméde traduit de la *Serva Padrona*, & parodié pour la même Musique, lequel étoit précédé de *L'isle des Foux*, piéce mêlée d'Ariettes dans laquelle la débutante rempli le Rôle de Nicette. On ne peut paroître avec plus de succès & jouir plus complettement des suffrages du public. La réussite que cette Actrice avoit eue précédemment à l'Opera dans *le devin de village*, sembloit avoir marqué sa place sur ce Théatre & à la tête du nouveau genre. Elle a passé de bien loin nos espérances, chaque jour fait découvrir en elle de nouvelles perfections.

Dès le 12 du même mois les Comédiens Italiens donnérent la prémiere représentation de *Mazet*, drame de la nouvelle espéce, parole de Monsieur *Anséaume*, Musique de Monsieur *Duni*, dont le succès fut d'abord contesté, mais le mérite de la musique ayant été senti, la voix de la critique fut étouffée par les applaudissemens des amateurs.

Extrait de Mazet.

ACTEURS.

Madame GERTRUDE, vieille Veuve. *Mlle. Desglands.*

ISABELLE, THERESE, } nieces de Mde. Gertrude. *Mlle. la Fond. Mde. Favart.*

NUTO, vieux Jardinier. *M. Rochard.*

MAZET, jeune Paysan amoureux de Thérése. *M. Caillot.*

Madame *Gertrude* vieille veuve, d'une humeur dure & acariâtre, vit retirée avec ses nièces *Isabelle* & *Thérese* dans un vieux château, unique débris d'une plus grande fortune. *Nuto* ancien Jardinier de la maison, étoit leur seul domestique, mais il vient de recevoir son congé, & s'en applaudit dans l'ariette suivante, par laquelle il ouvre la scéne.

ARIETTE.

Ah! la maison maudite!
Enfin m'en voilà quitte:
J'ai reçu mon congé.
Le plaisir me transporte,

On m'a mis à la porte,
Je suis bien soulagé,
Servir chez ces femelles,
C'est un métier de chien.
Quoiqu'on fasse pour elles,
On ne fait jamais bien.
Il faut être à l'attache,
On n'a point de relâche,
Ni la nuit, ni le jour.
On va, l'on vient, l'on court;
Si par bonne fortune
Vous en contentez une;
Les autres aussitôt
Crieront encor plus haut.
Ah ! la maison maudite !
Enfin m'en voilà quitte.
J'ai reçu mon congé,
Je suis bien soulagé.

Nuto aimeroit mieux s'exposer à la plus affreuse misere, que de servir encore les trois maîtresses qu'il vient de quitter. Arrive *Mazet* qui se plaint ainsi de son sort.

ARIETTE.

On me disoit souvent
Qu'amour est un tourment:
Je n'en voulois rien croire.

Je le sens à présent.
Je vivois si content,
Tout mon amusement
Etoit de rire & boire.
Hélas! depuis ce jour
Que le fripon d'amour
S'est logé dans mon cœur,
Adieu la belle humeur.
Oui, je sens à présent,
Qu'amour est un tourment.

Mazet explique à son ami *Nuto* la cause de son chagrin : il est amoureux, & c'est d'une des niéces de Madame *Gertrude*, mais l'arrivée de cette tante l'empêche d'achever sa confidence. Il se sauve.

Madame *Gertrude* débute par se plaindre de ses niéces qui s'opposent continuellement à ce qu'elle fait & à ce qu'elle veut. Elle tente de retenir *Nuto* à son service & ne pouvant y réussir, elle lui paye ses gages, en lui disant qu'il se retire à propos, qu'il n'est plus propre au travail.

Aussi-tôt que la tante est partie, *Mazet* revient. Il apprend avec joye que *Nuto* laisse Madame *Gertrude* sans Jardinier : il embrasse son ami & le conjure de le

présenter à sa place. *Nuto* lui remontre envain que riche comme il est, il ne lui convient point de se mettre au service. *Mais*, ajoûte-t'il, *sçais-tu bien ce que tu veux ?*

ARIETTE.

Avec un Turc, un corsaire
Je vivrai tant qu'on voudra,
J'aurai pour le satisfaire
L'empressement qu'il faudra,
Je ferai tant pour lui plaire
Qu'à la fin il se rendra.
Mais une femme hautaine
Vous donne bien plus de peine ;
Tout le long de la semaine,
Travaillez à perdre haleine,
Toujours elle se plaindra,
Elle n'est jamais contente,
Elle excéde, impatiente
Et vous réduit aux abois.... :
Jugés quand elles sont trois!

Quand elles seroient douze, répond *Mazet*, j'ai de la jeunesse & deux bons bras.

ARIETTE.

Je ſens qu'un vieillard
Parmi les fillettes
Encore jeunettes
Eſt mis à l'écart.
Mais un égrillard
De mine joyeuſe,
De trempe amoureuſe,
Leur plaît tôt ou tard.
Auprès de la vieille
Je ferai merveille,
Elle m'aimera
Quand elle verra
Avec quel courage
Je vais à l'ouvrage!
Quand il faut bêcher!
Quand il faut piocher!
Rien ne m'épouvante,
Les niéces & la tante,
Bientôt diront: oh, oh!
Voilà ce qu'il nous faut.
Mazet, oui, Mazet
Eſt notre fait.

Mazet propoſe à *Nuto* de le préſenter comme un muet pour écarter les ſoupçons que Madame *Gertrude* pourroit prendre, & ſur le champ il répond par ſignes aux queſtions de ſon ami, Cette

ſituation copiée de la Comédie du *Muet* de *Palaprat* pouvoit être intéreſſante & beaucoup plus comique. *Nuto* va offrir le nouveau Jardinier, qui ſent tout le danger qu'il affronte, mais qui veut ſe ſatisfaire.

ARIETTE.

Si la crainte du naufrage
Retenoit les matelots,
Les verroit-on ſur flots
Braver les vents & l'orage? &c.

Madame *Gertrude* & les deux niéces viennent examiner le faux muet, elles le trouvent à leur gré & le reçoivent à leur ſervice, ce qui termine le premier acte.

Le ſecond acte ouvre par une diſpute entre la tante & les niéces ſur le choix d'un logement à donner au nouveau Jardinier. Madame *Gertrude* ne peut ſouffrir que ces jeunes perſonnes, dans l'état de médiocrité où elles ſe trouvent, prétendent traiter avec hauteur ce malheureux que le ſort perſécute. Lorſqu'elle eſt ſortie, *Iſabelle* dit à ſa ſœur qu'il faut laiſſer à leur tante le plaiſir de quereller,

que c'eſt le ſeul à préſent dont elle puiſſe jouir.

ARIETTE.

Quand une femme a fait ſon tems,
Elle eſt toujours triſte & ſevere.
En renonçant au droit de plaire
Elle en néglige les talens.

De notre tante c'eſt l'hiſtoire :
Elle eut jadis quelques attraits,
Ils ne ſont plus qu'en ſa mémoire,
Et nous ſouffrons de ſes regrets.

Un rien la fâche, un rien la bleſſe,
Malgré nos ſoins & nos égards....
Si l'on médit de la vieilleſſe,
C'eſt bien la faute des vieillards.

Thérèſe propoſe à ſa ſœur de ſe délivrer du tyrannique pouvoir de Madame *Gertrude* par un bon mariage. *Iſabelle* lui répond, qu'étant ſans bien, la choſe eſt aſſez difficile & qu'elles ne pourroient tout au plus épouſer qu'un ruſtre groſſier ; c'eſt, ajoûte *Thérèſe* toujours un mari ; j'eſtime fort mon nom, mais je le quitterai volontiers dès l'inſtant que je trouverai un époux à mon gré.

Madame *Gertrude* vient mettre *Mazet* à l'ouvrage, avec un ton de douceur & d'intérêt qui annonce qu'elle a des vues sur lui. Elle lui recommande de renvoyer ses niéces, si elles se donnent les airs de contrôler son travail.

Mazet resté seul, réfléchi sur l'embarras où il s'est jetté, en se faisant passer pour muet.

ARIETTE.

Maudit soit (dit-il) le stratagême
Qui se tourne contre moi.
Je me suis fait à moi-même
Une trop severe loi.

Si je garde le silence,
On ignore mon amour :
Si je dis ce que le pense,
On me chasse sans retour.

Prèts de l'objet qui m'engage;
Pour exprimer mes désirs,
Je n'ai donc d'autre langage
Que les yeux & les soupirs.

Maudit soit, &c.

Il se met à l'ouvrage. *Thérese* & *Isabelle* reviennent à dessein de s'amuser.

Elles décident qu'elles parleront au muet. *Thérese* doit commencer la premiere, tandis qu'*Isabelle* fera le guet. Cette scéne, dont l'idée n'est pas neuve, est joliment traitée. Un bouquet que *Mazet* présente à sa maîtresse, lie la conversation ; il veut l'attacher lui-même & il en obtient la permission. *Thérese*, pour se distraire de l'impression que lui fait la vue de *Mazet*, va visiter sa voliére, ce qui donne lieu au jardinier de lui faire hommage d'un nid qu'il a trouvé. Elle prend un Arrosoir & veut arroser des fleurs qu'elle cultive en particulier : *Mazet* s'obstine à lui en éviter la peine & dans le débat il lui baise la main.

Isabelle impatiente de ce que sa sœur ne l'appelle point, vient prendre sa place : elle prétend se divertir aussi du muet, mais elle n'en reçoit que des rebuts, ce qui cause une vive querelle entre les deux sœurs. L'une décide qu'il doit sortir, l'autre qu'il doit rester. Le différend est porté devant Madame *Gertrude* & la bonne Dame est d'avis de le garder, elle fait plus, elle se détermine à l'épouser; & le voyant arriver, elle lui déclare le bien qu'elle lui veut &

lui offre ſa main. *Terminons*, dit-elle, *le marché.*

Cette Propoſition ſubite fait oublier à *Mazet* qu'il doit être muet. *J'en ſerois bien fâché*, dit-il. Grand tapage lorſque la vieille prude s'apperçoit de la ſupercherie, elle s'en prend à *Nuto* qui a introduit le ſuborneur dans la maiſon : mais tout s'accommode. *Mazet* déclare qu'il aime *Thérèſe*; & Madame *Gertrude*, qui avoit envie de le garder pour elle, ne peut s'empêcher de permettre à ſa niéce de l'épouſer.

Pluſieurs airs gracieuſement traités, & le jeu ſimple & vrai de Monſieur *Caillot* dans le rôle de *Mazet*, ont aſſuré le ſuccès de cette Piéce.

Le Tonnelier.

On donna auſſi cette année ſur le théatre de l'Opera-comique, une piéce intitulée *le Tonnelier*, puiſée dans cette ſource agréable & féconde que produiſent les contes de la *Fontaine*. Elle n'eût point de réuſſite, & nous remettons à en parler, lors de ſa repriſe à la Comédie Italienne avec des changemens.

Le vieux coquet.

Le 7 Décembre les Comédiens Ita-

liens donnerent *le vieux Coquet* ou *les deux amies*, Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsieur *Papavoine*.

L'idée de cette piéce, retirée après la premiere représentation, est prise des *Commeres de Windsor*, qui se trouvent dans le quatrieme tome du théatre Anglois de Monsieur *Delaplace*.

ANNE'E 1762.

Le commencement de cette année est l'époque la plus glorieuse que puissent citer les Auteurs & les Acteurs des piéces mêlées d'ariettes. La suppression de l'Opera-comique & les principaux Acteurs de ce théatre réunis à la troupe Italienne, semblerent accorder des lettres de naturalité au nouveau genre. Ce n'est pas que les amateurs des spectacles ne fussent partagés sur la bonté de ces singuliers Drames.

Les Partisans de la musique françoise crioient *au sacrilége*. Le succès brillant & mérité de l'Opéra d'*Armide*, prêtoit de nouvelles forces à leurs poulmons, & si l'on avoit secondé leur fureur, un bûcher

auroit réduit en cendres toute la musique ultramontaine, sa foible imitatrice, les Auteurs qui s'abbaissoient à lui arranger des mots & des rimes, & les Acteurs qui lui prostituoient leurs organes.

Les idolâtres du tragique, fondés sur la réussite de l'Héraclius de P. Corneille, élevoient audacieusement leur voix » Patriotes, disoient-ils, c'est pour admirer » ce chef-d'œuvre qu'il faut vous réunir. » Quel fruit pouvez-vous retirer de la » représentation d'un Conte de Fée? Est-ce » donc pour voir & pour entendre seulement que vous êtes nés? Abandonnés ces » *Fariboles* à cette multitude *Ephémére* » dont le cœur végete & qui n'a d'esprit » que celui des ruelles & des coulisses. » Soyez hommes, pensez, réfléchissez. » Laissez aux frivolités qui bourdonnent » dans cette capitale les décorations, les » baguettes, les chars, les sauts & les sons. » Venez chez nous élever votre ame, » échauffer vos sentimens, orner votre » esprit.

Les zélés sectateurs de l'Opera-bouffon, & c'étoit la plus considérable partie du public, si ce n'étoit pas la plus saine, rioient de ces propos *bilieux*, &

couroient en foule au théatre Italien. Ils vouloient bien avouer combien ils étoient embarrassés pour trouver un nom à ce nouveau genre, qui ne tenoit en rien à l'Opera comique, qui n'avoit pas plus de rapport à *l'Opera-bouffon* des Italiens, qui n'étoit point Comédie-opera, puisqu'il subsiste facilement sans intrigue, sans conduite, sans incidens qui rentrent dans l'action principale. Mais le nom leur paroissoit assez indifférent; ils en apportoient pour raison, que le grand Opera, les Tragédies & les Comédies ont été fabriqués pour leurs ancêtres : que leurs vieux devanciers avoient des caracteres décidés, de grands vices, ou de grandes vertus; enfin des ridicules saillans & qui frappoient d'autant plus qu'ils étoient plus rares; qu'en conséquence un Auteur étoit bien reçu à copier leurs modéles; que d'ailleurs un homme dans ces temps éloignés, conservoit son caractere toute sa vie & qu'il devenoit la base de toutes ses actions; mais qu'aujourd'hui il étoit nécessaire de s'en tenir au proverbe commun, *d'autres tems, d'autres mœurs* : qu'en effet un caractere ne peut suffire maintenant;

qu'il faut les avoir tous, ou ne se pas montrer, jusqu'à ce qu'on ait pu emprunter celui qui nous manque. Il n'est plus, ajoûtoient-ils, de caractere particulier, c'est celui de la Nation qui existe & le caractere de la Nation change chaque jour. Quel Auteur donc pourroit saisir ce caractere. Sa premiere scéne ne seroit pas achevée, que son Héros ne seroit plus de mode. Fera-t-on des piéces d'intrigues? Nous nous intriguons beaucoup, mais nous ne suivons jamais nos intrigues: nous n'avons point de marche réguliere; vrais Caméléons, nous n'avons que la couleur de la minute. Veut-on de ces piéces à portraits? Où sera la ressemblance? Donnera-t-on dans la saillie? Eh! qui peut-être aussi saillans que nous. Les Copistes seroient trop au-dessous des originaux. Il a donc fallu un genre neuf, un genre tout neuf, qui ne ressembla à rien & qui emprunta quelque chose de tous les genres, pour nous plaire, & ce genre nous l'avons trouvé dans ce *rien* mêlé de Musique, de Vers & de Prose.

Quelques Acteurs & Actrices de l'Opéra-comique ayant passé dans la troupe

Italienne, fixerent l'Opéra-bouffon sur ce théatre, qui venoit de donner le premier Février une premiere & unique représentation *des Bossus rivaux*, Comédie bouffonne, en deux actes, mêlée d'ariettes. Cette piéce présentée comme une bouffonnerie & comme imitation de l'Italien, n'a pu soutenir le grand jour, & la musique, quoique faite en Italie, n'a trouvé aucun partisan.

Le Mercredi trois Février, jour à jamais célébre dans les fastes du théatre, se fit l'ouverture du spectacle du nouveau genre, par les Acteurs réunis, dans *Blaise le Savetier* & *On ne s'avise jamais de tout*, précédés de la *Nouvelle Troupe*, Piéce dans laquelle l'inimitable & honnête *Cail'ot* a commencé à développer ses talens. L'affluence des spectateurs fut extraordinaire ce jour-là: toutes les loges étoient louées depuis huit jours, & dès le matin de la représentation les portes & toutes les avenues de ce Théatre étoient assiégées par un concours extraordinaire de Gardes ou de personnes qui venoient s'emparer des places qui ne peuvent ni se louer, ni se retenir d'avance.

Le ſujet de la Nouvelle troupe étant une eſpece de recrue que veut faire un Entrepreneur de ſpectacle, amena naturellement un compliment que le ſieur *Clairval* adreſſa au Public au nom de ſes camarades, pour obtenir ſon indulgence dans la nouvelle carriere qu'ils alloient courir. *Blaiſe le Savetier*, quoiqu'on rendit juſtice à la muſique, parut déplacé & d'un ton trop bas pour ce théatre. Mais *On ne s'aviſe jamais de tout*, où il y a de l'intrigue, de l'action, du dialogue, & dont la muſique eſt gracieuſe & naturelle, eut le ſuccès le plus marqué. Cette circonſtance peut amener bien des réflexions : car enfin le même Public qui avoit applaudi *Blaiſe le Savetier* ſur le théatre de l'Opera-comique, ſembloit le proſcrire de la ſcéne italique, & condamner ſa premiere opinion. Ne ſeroit-ce point que tacitement on ſeroit convenu d'un certain ton de décence & de nobleſſe pour chaque théatre, qu'on n'aime pas à voir paſſer? Eſt-ce que ce qui eſt charmant à la Foire & ſur les Boulevards, ſeroit déplacé aux Italiens, & ne pourroit ſe ſouffrir ſur la ſcéne Françoiſe? Cette convention

tacite est réelle, & cependant n'est pas observée dans toute sa rigueur. Il existe des Piéces chez les François, qui à peine pourroient être représentées par les Italiens, & ces derniers en jouent souvent qu'il faudroit abandonner aux parades des Bateleurs.

Le Lundi 15 Février, on donna la premiere représentation d'*Annette & Lubin*, Comédie en un acte & en vers, mêlée d'ariettes & de vaudevilles, par M. *Favart*. Cette piéce, dont un des plus jolis Contes de M. Marmontel a fourni le sujet, jouée par les anciens Acteurs Italiens, enleva sans contradiction les suffrages de l'assemblée la plus nombreuse & la mieux composée.

On respire lorsqu'on a à parler d'ouvrages aussi intéressans que ce dernier. Il est si facile, il est si satisfaisant de louer ce qui est bon Sous quelque classe que l'on range *Annette & Lubin*, ce sera toujours une production ingénieuse, décente, pleine d'intérêt & de conduite, digne de la plume qui l'a écrite & du génie qui en a imaginé le sujet. Je dirai plus, le Public en l'applaudissant avec transport, a moins ren-

du justice à l'Auteur, qu'il n'a honoré son propre goût : il a fait voir, par la vivacité & par la continuité de ses applaudissemens, aux Poëtes de ce genre, combien il mettoit de différence entre un drame spirituel, délicatement écrit & filé avec jugement, & un monstre qui fait grimacer le rire, sans rien présenter à l'esprit & au cœur.

Extrait d'Annette & Lubin.

ACTEURS.

Le Seigneur.

Le Bailli.

LUBIN.

ANNETTE.

Un Domestique.

Le Bailli est amoureux d'*Annette* qui aime *Lubin* & qui en est aimée. Il rencontre le *Seigneur* du village qui s'est écarté de la chasse ; il lui fait part de l'amour qu'Annette & Lubin ont l'un pour l'autre, & il en trace ainsi le portrait.

Air : *Quand la bergere revient des champs.*

Annette, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du printems ;
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veux naître
Et ne paroître
Que pour Lubin.

Son tein bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil ;
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein,
Mouchoir le couvre
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiſer,
Son regard dit qu'on peut oſer ;
Mais tout autre oſeroit en vain,
C'eſt une roſe
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

Il fait enſuite le portrait de Lubin.

Lubin eſt d'une figure
Qui met tout le monde en train ;
Sa gaïté naïve & pure
Annonce un cœur ſans chagrin.
C'eſt l'inſtinct de la nature,
C'eſt le regard du déſir,

Du bonheur c'est la peinture
C'est le rire du plaisir:
Il ne s'inquiète
De rien, de rien,
Et le cœur d'Annette
Est tout son bien.

Peut-on rendre plus fidélement la Prose de M. Marmontel; il dit en parlant d'Annette, *Ses lévres de rose appelloient le baiser; son teint bruni par le soleil étoit animé de cette nuance legere de pourpre qui colore le duvet d'une pêche.* Et en peignant Lubin: *Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du désir, son rire celui de la joie.*

Le Seigneur après quelques reflexions ordonne au *Bailli* de le conduire pour retrouver la chasse, & consent qu'ensuite il revienne épier les jeunes amans.

Lubin arrive portant sur sa tête un faisceau de feuillages qu'il travaille en chantant, & qu'il arrange pour achever sa cabanne. Il prépare un repas rustique en attendant le retour d'*Annette* qui est allée à la ville. Il s'inquiéte de ce qu'elle

ne revient pas. Il l'entend, il la voit; sa joye renaît. Cette petite scéne joint à la délicatesse du sentiment, le coloris de la naïveté. Mais il faut les écouter, lorsqu'ils comparent le bonheur de la vie champêtre aux prétendus agrémens des personnes de la ville.

ANNETTE

Toutes ces maisons magnifiques
Qu'a la Ville on trouve partout,
Ne valent pas nos traits rustiques.
Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon goût,
Que ces planchets pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant;
Chez eux la plus riche tenture,
Ne leur paroît un spectacle amusant,
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danses sous l'ormeau, nos travaux, nos loisirs.
Ils appellent cela, je crois, un paysage?

ANNETTE.

Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs,
Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Pauvres gens! leur grandeur ne doit pas nous tenter;
Ils peignent nos plaisirs au lieu de les goûter.

ANNETTE.

ANNETTE.

Air : *Des Fleurettes.*

Ces lits où la molesse
S'unit avec les maux,
Nourrissent la paresse
Sans donner le repos.
Sur nos gazons l'on sommeille
Tranquillement & d'abord.

LUBIN.

Comme on y dort?

ANNETTE.

Comme on y veille?

Si ces réflexions semblent un peu trop philosophiques dans la bouche des villageois, la simplicité du style n'a pas laissé appercevoir un si beau défaut. La suite de la scéne est de la plus grande naïveté. Pendant cette conversation, le *Bailli* qui est revenu, écoute nos amans, & prend le tems que *Lubin* s'éloigne & va veiller sur son troupeau, pour effrayer *Annette* par les terribles malheurs qu'attirera sur elle & sur le pays sa conduite avec *Lubin*. On doit sçavoir le plus grand gré à l'Auteur d'avoir sçu conserver le caractere de simplicité qui

conſtitue le rôle d'*Annette*, & d'avoir en même tems ſauvé l'indécence que devoient néceſſairement amener ſes réponſes franches & ſans détours. *Annette* n'eſt effraié de rien. La pureté de ſon ame défend ſon eſprit contre les menaces du Bailli ; mais ſon cœur s'ouvre à l'horreur d'être déſavouée & maudite par ſes enfans, quoiqu'elle ignore encore ce que c'eſt que d'avoir des enfans & comment elle en aura. *Le Bailli* ſort. *Annette* ſe déſeſpere. *Lubin* qui arrive lui demande la cauſe de ſa douleur. *Annette* lui rend compte des diſcours du Bailli & de l'erreur où elle étoit, en croyant n'avoir que de l'amitié pour *Lubin*, lorſque c'étoit de l'amour. Elle exprime ſes regrets par une Romance tout à fait agréable, qu'on ne peut ſe refuſer de placer ici.

Romance de M. de la Borde :

Il eſt dont vrai Lucile.

Jeune & novice encore,
J'aime de bonne foi,
Cet amour que j'ignore
Eſt venu malgré moi.

Je ne ſçavois pas même
Son nom juſqu'à ce jour ?
Hélas ! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour ?

Ta voix ſeule me touche
Par un charme flatteur ;
Chaque mot de ta bouche
Paſſe juſqu'en mon cœur.
Loin de toi, ta Bergére,
N'auroit pas un beau jour,
Hélas ! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare au matin ;
Le ſoir tu les effeuilles
Pour parfumer mon ſein ;
Ton ſoin eſt de me plaire,
C'eſt le mien chaque jour.
Hélas ! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour ?

Une chanſon dialoguée qui ſuit ces trois couplets, exprime bien la ſimplicité des careſſes des deux amans, & rien n'eſt plus délicat que la façon dont l'Auteur fait ſentir juſqu'à quel point elles ont été. *Annette* apprend à *Lubin* que le *Bailli* lui a dit que pour rendre leur

amour légitime, il falloit se marier. *Lubin* ne demande pas mieux, mais comment s'y prendre, c'est ce qu'ils ignorent.

Le Bailli qui arrive, fait fuir *Annette* dans la cabanne. *Lubin* reproche au *Bailli* le chagrin qu'il cause à *Annette*. Le *Bailli* prétend l'intimider; mais *Lubin* tient ferme & veut absolument qu'il le marie avec sa chére *Annette*. La querelle s'échauffe, ils sont prêts de se battre. *Annette* sort de la cabanne pour les séparer; mais le *Seigneur* qui s'approche fait encore fuir *Annette*. *Lubin* explique avec une naïveté pleine de sentiment, son amour pour *Annette* sa cousine, & lui demande la permission de se marier & d'être heureux avec elle. Le *Seigneur* répond qu'il faut l'être avec bienséance, & que la loi le condamne. *Lubin* réclame son innocence, son amour, la bonté du *Seigneur*, il va chercher *Annette* pour l'aider à le fléchir. Le *Seigneur* frappé des graces d'*Annette*, veut entendre de sa bouche le récit de son histoire. Elle obéit.

Air: *Dans ma cabane obſcure.*

Monſeigneur, Lubin m'aime,
Sauf votre bon plaiſir;
Moi, je l'aime de même,
Il fait tout mon déſir;
Enſemble dès l'enfance,
Nous étions de loiſir,
Nous fîmes connoiſſance,
Sauf votre bon plaiſir.

J'avois perdu ma mere,
Je me ſens attendrir:
Lubin perdit ſon pere,
Je l'entendois gémir.
Nous voilà ſans famille
Hélas! que devenir?
Moi, ſur-tout pauvre fille?
Sauf votre bon plaiſir.

Le beſoin, l'habitude
Parvint à nous unir,
Et notre unique étude
Fut de nous ſecourir.
Quel ſort étoit le nôtre?
Nous ſçûmes l'adoucir,
Nous nous aidions l'un l'autre;
Sauf votre bon plaiſir.

Le *Bailli* qui ne peut ſe contenir, dit que la terre auroit dû s'entr'ouvrir ſous leurs pas.

Au contraire, (dit *Annette*) , les fleurs ſembloient ſe careſſer. Le ſoleil auroit dû s'éclipſer, ajoute le *Bailli*: au contraire, diſent-ils,

> Lorſqu'Annette eſt avèc Lubin
> Il fait le plus beau tems du monde, &c.

Le *Seigneur* paroît charmé d'*Annette*. Il veut lui faire faire des habits à la ville, ſous prétexte qu'elle étouffe dans les ſiens. Maniére adroite de faire entendre au ſpectateur l'état d'*Annette*. Le *Seigneur* ordonne qu'on la conduiſe au Château. Alors *Lubin* ne ſe connoît plus, & ſort en arrachant, ſans être vû, un des bâtons de la cabanne. Le *Bailli* triomphe. Lorſque ce dernier eſt ſorti avec le *Seigneur*, *Lubin* les cheveux épars, le bâton élevé, revient conduiſant *Annette*. Il l'a enlevée aux Domeſtiques qui la conduiſoient ; il la tient embraſſée : rien n'eſt mieux deſſiné que ce tableau, le pathétique de la ſituation attendrit juſqu'aux larmes. A la vue du *Seigneur*, il jette ſon bâton, il ſe précipite à ſes pieds, il attend de lui ou la vie, ou la mort; *Annette* joint ſes larmes à celles de *Lubin* : elle doit, dit-

elle, être punie seule, puisque c'est elle qui aima la premiere; ce n'est que pour *Annette* que *Lubin* craint. Ce combat est touchant, & l'ame est déchirée dans cette instant, sur-tout lorsqu'*Annette* ne craint que les reproches que lui feront ses enfans, elle ne désire de vivre qu'autant qu'ils auront besoin d'elle. Le *Seigneur* s'attendrit par dégré, *Lubin* fait un dernier effort par cette tirade constamment applaudie, & rendue par M. *Caillot* avec une vérité à laquelle l'art le plus reflêchi n'atteindra jamais.

Je conviens de mon tort, mais je vous le repéte,
Monseigneur, prenez soin d'Annette.
S'il faut me séparer d'Annette absolument;
Recevez-moi soldat dans votre régiment:
pour vous, avec plaisir, j'exposerai ma vie:
Je ne veux rien de plus: Annette m'est ravie.
Quand il falloit applanir les chemins,
Piocher, bècher & faire des levées,
Enclore vos parcs, vos jardins,
On me voioit toujours le premier aux corvées,
C'étoit par amitié plutôt que par devoir.
Je ne veux pas m'en prévaloir.
Mais à votre bonté si j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette seule en f it l'objet,
Et je sentirai mieux le prix de ce bienfait.

Ah ! Monſeigneur, daignez m'entendre,
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéreſſéz pour eux :
Vous dites à part vous : ils ſont ce que nous ſommes :
Oui, ces pauvres gens ſont des hommes.

Ce morceau ſi touchant, ſi naturel, frappe le *Seigneur*, & le détermine, quoiqu'avec peine, à pardonner aux jeunes amans. Il dit, en s'adreſſant au *Bailli.*

Notez bien .... que je leur pardonne ;
Hélas ! pourquoi les déſunir ?
Vous pourrez vous aimer ſans crime :
Oui, mes enfans, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

Annette & *Lubin* veulent témoigner leur reconnoiſſance au *Seigneur*, qui généreuſement les en diſpenſe, en diſant que celui qui donne eſt plus heureux que celui qui reçoit ; il termine la piéce par la réflexion ſuivante.

Du vrai bonheur voilà l'image,
Ils jouiſſent de tout, en vivant ſimplement :
Gens de la Cour, venez au village,
Pour connoître le ſentiment.

Cette piéce charmante, jouée avec une ſupériorité qui n'avoit point encore eu d'exemple ſur le théatre Italien, enleva tous les ſuffrages, & raccommoda, avec le Dialogue mêlé de Chant, les Antagoniſtes de ce genre nouveau. Ils applaudirent au choix des airs, par l'analogie qu'ils ont avec les ſentimens mis dans la bouche des Acteurs & qui eſt ſi parfaite qu'il ſemble que les paroles ne peuvent pas ſe paſſer de la Muſique. On admira l'art avec lequel l'Auteur avoit ſçu s'approprier les plus ingénieuſes penſées du conte de Monſieur *Marmontel*, malgré la gêne de la Rime & de la coupe des ariettes. On lui ſçût gré de ne s'être pas écarté un ſeul moment de cette décence, ſi recommandable & ſi négligée ſur le théatre, ſur-tout dans un ſujet fait pour peindre la nature dans l'ignorance & abandonnée à elle-même.

Mais comme la critique, examine avec plus de ſévérité les excellens ouvrages que les médiocres, elle ne diſſimula pas qu'elle auroit ſouhaité que les charmes d'*Annette* n'euſſent pas ſervi de motif à l'intérêt que prend le *Seigneur* à cette jeune payſanne, dont l'en-

levement ſi précipité lui paroît trop cruel. Elle ne voudroit pas que l'Ariette *Ah! pauvre Annette*, fut travaillée dans le goût Italien, qui, à tous égards, n'eſt pas le ton de la nature : elle blâma dans le morceau que chante *Lubin*, *aucun danger ne m'étonne*, *ſur moi que le ciel tonne*, &c. Cette imitation du bruit du tonnerre & celle de l'efferveſcence du ſang ſur le mot, *bouillonne*. Ces deux endroits, dit-elle, ſont des beautés d'autant plus déplacées, qu'ils s'éloignent du ton ſimple qui caractériſe la Muſique de cette piéce. Legers défauts qui n'empêcheront pas qu'*Annette & Lubin* ne ſoient une Comédie pleine de ſentimens, de délicateſſe & de goût. Une queſtion reſte indéciſe : c'eſt de ſçavoir, qui du mérite de la piéce ou du talent des acteurs, a le plus contribué au ſuccès.

Tandis qu'*Annette & Lubin* de M. *Favard* attiroient tout Paris au théatre Italien ; *M. Marmontel* revoyoit ſon conte & en compoſoit une Paſtorale, qui fut repréſentée ſur un théatre de ſociété, & qui fut enſuite imprimée. M. *Favart* s'étoit permis l'épiſode de

l'enlevement d'*Annette* qui n'eſt point dans le Conte, & c'eſt, ſans doute, à cette ſituation intéreſſante qu'il doit le ſuccès prodigieux de ſa Piéce. M. *Marmontel* a ſuivi ſcrupuleuſement ſon conte. Riche de ſes propres penſées, il les a employées avec délicateſſe, choix & ménagement: ce ſont preſque toujours les mêmes idées, que s'étoit appropriées M. *Favart*. Il eſt bon de les remettre ſous les yeux du Lecteur, il verra avec ſatisfaction comment deux plumes élégantes arrivent au même but par des routes différentes.

Extrait d'Annette & de Lubin, paſtorale par M. Marmontel, miſe en muſique par M. de la Borde.

Annette & *Lubin* chante les agrémens de la campagne & plaignent le ſort des habitans de la ville.

LUBIN.

Is ont beau décorer les murs de leurs priſons,
Ces tapis dont on fait une rare merveille,

Ne valent pas nos lits de fleurs & de gazons.
Comme on y dort.

ANNETTE.

Et comme on s'y réveille!
C'eſt pour nous que les oiſeaux
Forment un ſi doux ramage;
Du ciel la brillante image
Pour nous ſe peint ſur les eaux.
Pour nous le zéphir volage
Fait badiner le feuillage
De ces jeunes arbriſſeaux.
C'eſt pour nous que la nature
Renouvelle ſa parure,
Et rajeunit ſa beauté:
La ville en a la peinture,
Et nous la réalité.

LUBIN.

Juge Annette, juge combien
Nous devons aimer notre aſyle;
Nous avons le plaiſir pour rien;
Et l'ennui s'achete à la ville.

Le Seigneur étant à la chaſſe; rencontre *Annette*, la trouve jolie & lui demande ſi elle ne ſeroit pas bien aiſe de quitter l'humble état de bergère. *Annette* lui repond.

Quand le jour coule ſans ennui,
Quand la nuit ſe paſſe en beaux ſonges,

Quand le réveil mene avec lui
Des biens plus doux que ses mensonges,
Quand le plaisir est toujours pur,
Et la peine toujours legére,
Est-ce un malheur de vivre obscur;
Et doit-on plaindre une bergere ?

Le *Bailli* amoureux d'*Annette*, lui donne des scrupules sur ce qu'elle aime son cousin, Qu'y voyez-vous d'étrange, demande *Annette*?

LE BAILLI.

J'y vois, j'y vois de quoi faire pâlir le jour.
Quoi? la terre à vos pieds ne s'est pas entr'ouverte?

ANNETTE.

De fleurs tous les matins nous la voyons couverte.

LE BAILLI.

Le Ciel n'a pas tonné sur vous?

ANNETTE.

Il tonne quelquefois, mais ce n'est pas pour nous.
Nous ne méritons pas que pour nous le Ciel tonne.

LE BAILLI.

Chaque mot qu'elle dit m'étonne!
Le Ciel est irrité.

ANNETTE.

De quoi.

LE BAILLI.

De vos penchans.

ANNETTE.

Ils ne font de mal à personne.
Le Ciel ne hait que les méchans. &c.

Malgré toute ces reparties, *Annette* ne laiſſe pas d'être effrayée des menaces du *Bailli*. Elle témoigne ſa crainte à *Lubin*, qui tâche de la raſſurer.

Un crime (lui dit-il) eſt de donner la mort;
Mais ce n'en eſt pas un que de donner la vie.

. . . .

Reviens à toi;
Ecoute-moi.
Oui, toujours tu me ſera chére,
Et comme moi mon enfant t'aimera;
Il t'aimera, je ſuis ſon pere;
Mon enfant me reſſemblera:
Et ſi le Ciel eſt en colere,
L'innocence l'appaiſera.

Le *Bailli* fait de nouveaux efforts qui allarment, de plus en plus *Annette*. Elle déclare à *Lubin* qu'elle n'a plus le même plaiſir à le voir. *Lubin* lui demande ſi elle haïra ſon enfant.

ANNETTE. *vivement.*

Ah! j'espere
Qu'il me sera permis de l'aimer celui-là:
De nourrir mon enfant, de lui donner la vie.
Qu'il me haïsse après cela,
Qu'il me méconnoisse & m'oublie,
Sa mere, en expirant, le lui pardonnera.
Ah! que ce nom de mere est tendre!
Qu'il a de douceur & d'appas!
Mon cœur ému ne peut l'entendre
Sans un trouble charmant que je ne conçois pas.
Quand je le prononce, il me semble
Que le Ciel se laisse calmer,
Qu'il me pardonne de t'aimer,
Et nous permet de vivre ensemble.

Lubin saisit cet instant d'attendrissement pour représenter à *Annette* qu'il n'y a rien de criminel dans leur conduite, ce qui donne lieu aux couplets suivans.

En paissant l'herbe fleurie,
Nos troupeaux dans la prairie
Se plaisoient à se mêler:
Je dis laissons-les aller
Dans la même bergerie.
Il t'en souvient; je ne vois jusques-là
Pas l'ombre de mal à cela.

Pour te donner de l'ombrage,
Te garantir de l'orage,
J'élevai cette maison,
Et dans la belle saison
Tu logeas sous ce feuillage:
Il t'en souvient. Je ne vois jusques-là
Pas l'ombre de mal à cela.

Quand la douce nuit ramene
Le repos après la peine,
Sur mon sein tu te penchois.
Tu dormois, je m'approchois:
Pour respirer ton haleine;
Il t'en souvient. Je ne vois jusques-là
Pas l'ombre de mal à cela.

Si quelquefois, ma Bergere,
Une caresse legere
Interrompoit ton sommeil,
Tu pardonnois au réveil
La faute qui m'étois chére.

ANNETTE.

Il m'en souvient; je ne vois jusques-là
Pas l'ombre de mal à cela.

La frayeur que le *Bailli* a faite à ces amans, les obligent à avoir recours au *Seigneur*, qui se fait raconter leur histoire.

LUBIN.

Nous nous aimions dès l'enfance;
Et quand on se voit souvent,
L'on grandi sans qu'on y pense,
L'on se croit toujours enfant.
Hélas! comme le tems passe!
Un jour n'étoit qu'un instant.
Monseigneur, à notre place,
Vous en auriez fait autant.

ANNETTE.

Je me trouvois orpheline,
Il se trouvoit orphelin:
Il consoloit sa cousine,
Je consolois mon cousin.
A la fin le cœur se lasse
De se plaindre à chaque instant.
Monseigneur, à notre place
Vous en auriez fait autant.

LUBIN.

Nous nous voyons seuls au monde,
Aucun ne pensoit à nous:
Et dans cette paix profonde,
Tout nous disoit AIMEZ-VOUS.
Que voulez-vous que l'on fasse,
Tête-à-tête à chaque instant!
Monseigneur, à notre place
Vous en auriez fait autant.

ANNETTE.

Le plaisir, la solitude.
Le penchant & la pitié,
Nous ont fait une habitude
D'une si douce amitié.
Je n'ai point un cœur de glace,
Et mon Lubin m'aimoit tant?

ENSEMBLE.

Monseigneur à notre place,
Vous en auriez fait autant.

Le *Seigneur* touché de l'innocence de ces jeunes amans, leve tous les obstacles que le *Bailli* opposoit à leur mariage, qui termine la piéce.

Il y a moins d'action dans cette Pastorale que dans celle de M. Favart, & par cela même, elle est peut-être moins théatrale; mais outre le mérite de l'invention, qui appartient à M. Marmontele, la délicatesse du style, le choix spirituel des pensées, le ton de sentiment qui régne dans cet ouvrage, en rendront toujours la lecture intéressante & agréable. Il seroit bien à souhaiter que le génie créateur des Contes Moraux, employa la magie qui les lui a fait écrire, à nous les rendre en action.

Trente représentations n'avoient rien diminué de l'empressement du Public pour *Annette & Lubin*, lorsque les Comédiens Italiens jugérent à propos de la laisser reposer. Ils préparoient des nouveautés, & le vuide qu'occasionna l'interruption d'*Annette* fut remplie par quelques anciennes Piéces de l'Opéra-comique.

Le 19 Mai, les Comédiens donnérent la premiere représentation du *Procès ou de la Plaideuse*, Piéce en trois actes, mêlée d'ariettes par M. *Favart*, musique de M. *Duni*. Le succès de cet ouvrage fut assez indécis le premier jour. Quelques détails parurent agréables : on applaudit à plusieurs ariettes ingénieuses, & l'on trouva que la totalité de la musique ne démentoit pas l'idée qu'on avoit prise du vrai talent de M. *Duni* pour cette sorte de composition. On fut sur tout charmé de voir un étranger raisonner si bien notre langue & y adapter ses notes avec autant de goût & de précision.

Le Procès ou la Plaideuse.

La Piéce eut encore plus de succès les cinq représentations suivantes, après lesquelles les Auteurs jugérent à propos de la retirer.

Le 3 Juin, on donna *l'Amant Corsaire*, (ſujet tiré du conte intitulé le *Calendrier des Vieillards*) en deux actes mêlés d'ariettes, muſique de M. le Marquis de la Salle. Cette Piéce a été retirée par les Auteurs après deux repréſentations, ſans y avoir été obligés par le Public, qui avoit applaudi à pluſieurs ariettes, leſquelles avoient parues faire beaucoup de plaiſir, toute la muſique de cette Piece ayant été fort bien reçue.

Le 8 Juillet, les Comédiens repréſenterent pour la premiere fois *Sancho Pança dans ſon Iſle*, intitulé *Opéra Bouffon*, par M. Poinſinet le jeune, muſique de M. Philidor.

M. Poinſinet, dans une note, ne ſe diſſimule point combien le ſujet de Sancho Pança a été traité de fois, & combien infructueuſement il l'a été : mais il fonde ſes eſpérances, & avec raiſon, ſur l'harmonieuſe muſique de ſon Collegue; & il a la juſte modeſtie de lui attribuer tout le ſuccès de ſon ouvrage. Dans une épître qu'il adreſſe à M. Sedaine, après avoir dit qu'il vaut mieux amuſer le Public par un Opéra Bouffon, que de l'ennuyer par une Tragé-

die, il apostrophe ainsi l'immortel Moliere.

Tu le pensois ainsi, divin Moliere,
Sur la seule nature attachant tes regards,
Tu saisissois partout son caractere,
L'art de la peindre est l'art de plaire,
C'est le secret de tous les arts.

On ne disputera certainement pas à M. Poinsinet que Moliere n'ait été le peintre de la nature & des mœurs; mais on ne voit point quelle analogie cette vérité peut avoir avec *Sancho Pança.* Les proverbes connus de l'*ami Sancho*, ne peuvent entrer en comparaison avec les bouffonneries créées du Fagotier de Moliere. Il est bien différent de répéter des proverbes ou de donner lieu à des proverbes.

Extrait de Sancho Pança.

ACTEURS.

SANCHO PANÇA, Gouverneur de l'Isle.
THERESE PANÇA, sa femme.
LOPE TOCHO, son gendre futur.
TORILLOS, homme de confiance du Duc.
JULIETTE, jeune fille.
Dom CRISPINOS, amant de Juliette.
Le Docteur TIRTEO FUERO, Médecin.
Une Bergere.
Un Paysan.
Un Procureur, une Gouvernante, un Barbier, &c

Il ſeroit inſipide de remettre ſous les yeux du Lecteur le ſujet de Sancho. On ſçait que pour divertir un Duc & une Ducheſſe, on lui fait accroire qu'il eſt nommé au gouvernement de l'iſle de Barataria. Son caractere eſt conſacré dans l'hiſtoire de *Dom Quichotte*, l'Auteur n'a dû ni n'a voulu s'en écarter, & quoi qu'à une repréſentation du *Sancho* de Dufreni, lorſqu'au troiſiéme acte, le *Duc* dit, *Je commence à être las de Sancho*, un plaiſant du parterre ait répondu, *Et moi auſſi*. M. Poinſinet n'a pas craint d'expoſer ſon héros à cette petite mortification. Voyons comment il traite cette matiere où ſes prédéceſſeurs n'ont rien laiſſé à glaner.

Thérèſe Pança ouvre la ſcéne avec *Lope Tocho* ſon future gendre. *Lope* lui explique le tour que le *Duc* joue au bon homme *Sancho*. *Thérèſe* n'en veut rien croire, lorſqu'elle examine la beauté des appartemens du château; elle ſçait que ſon mari s'eſt amouraché d'une petite fille, & elle ſe prépare à faire tapage ſi elle la rencontre. Cependant elle promet à *Lope* qu'il épouſera ſa fille. Une ariette lui ſert à expliquer avec quelle

union elle a toujours vêcu depuis quelle eſt l'épouſe de *Sancho*.

ARIETTE.

Il falloit le voir au village,
Quand il ſortoit du cabaret,
Il étoit yvre, il faiſoit rage.
Ah! quel tourment pour moi c'étoit!
Paſſe encor ſi quelques taloches
Euſſent fini le différend.
On n'a pas ſes mains dans ſes poches,
Pif, paf; on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la beſogne,
Et qu'un mari fait ſon devoir,
Si pendant le jour on ſe grogne,
On ſe raccommode le ſoir.

Lope Tocho prétend que les grands Seigneurs bâillent & dorment dans leurs châteaux; mais lorſqu'il ſera marié, il veut qu'on rie dans ſa métairie.

Il eſt aſſez ſingulier que ces perſonnages, qui, en proſe s'expriment en patois payſan, parlent paſſablement le François en vers, à l'exception de quelques lettres oubliées exprès pour faire la meſure.

Arrive *Sancho* entouré de domeſtiques qui le fatiguent à force de révérences. Il eſt ſurpris de trouver ſa fem-

me qui lui annonce conjointement avec *Lope Tocho*, le motif de leur visite. Il s'agit du mariage de la petite *Sancha* *Sancho* s'estomaque avec raison, qu'un paysan ose jetter les yeux sur la fille d'un Gouverneur. Il débite force proverbes qui lui sont rendus par sa chére épouse avec usure; *Sancho* déclare ainsi sa volonté & ses espérances.

Je veux que Sancha brille
Et fasse honneur
A ma famille :
Qu'on dise, c'est la fille
De Monseigneur
Sancho Pança, le Gouverneur :
Quel honneur
Pour ma famille.

A sa suite on verra
Des laquais, des pages :
Dans les plus riches équipages,
Ma fille brillera :
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Tout le peuple demandera
Quelle est cette Infante ;
On lui répondra :
C'est la fille, &c.

A la Cour elle paroîtra,
Le Roi lui-même ira la prendre ;

La

La Reine l'embrassera,
Chaque courtisan enviera,
Le bonheur d'être mon gendre,
Et celui du Papa.
Chacun dira :
C'est la fille, &c.

La querelle continue, *Thérese* touche quelques mots de l'amour de *Sancho* avec une jeune fille, ce qui intrigue beaucoup notre Gouverneur. *Lope Tocho* lui déclare qu'il sera trop heureux de venir les retrouver, lorsqu'il quittera son prétendu gouvernement. *Sancho* promet que si cela arrive, il lui accordera sa fille. *Thérese* & *Tocho* sortent.

Torillos, ce confident du Duc vient annoncer les habitans de l'Isle qui veulent voir leur Gouverneur. *Sancho* aimeroit mieux dîner. Après le chœur des habitans, *Torillos* lui dit qu'une jeune fille demande à lui parler. C'est sa petite *Juliette*, il n'en sçauroit douter : il congédie ses courtisans, & il prie *Torillos* de lui faire servir tout de suite à dîner. *Torillos* sort pour aller avertir la femme de *Sancho* & le *Duc*, des premieres actions du Gouverneur.

Il eſt à ſuppoſer que *Juliette* a déja fait connoiſſance avec le Gouverneur, qui lui a promis de la faire reine: elle a un amant qu'elle n'aime point, parce qu'il ne ſçait que crier & ſe battre, & elle voudroit être mariée pour n'être plus obligée à garder la maiſon. *Sancho* lui demande ſi elle n'a jamais de divertiſſement: elle répond *pas du tout*... Si fait, pourtant. Quelquefois... Tenez, par exemple.

ARIETTE.

Je vais ſeulette en mon jardin
Y cueillir l'œillet & la roſe,
A mon gré j'en pare mon ſein,
De chaque fleur ma main diſpoſe;
Mais je ſens bien, je ſens très-bien
Qu'il me manque encor quelque choſe.
J'entends mon perroquet mignon
Qui me dit baiſe-moi, je t'aime:
Ma bouche lui répond de même,
Nous répétons à l'uniſſon;
Baiſe-moi, baiſe-moi, je t'aime.
Je me plais à cet entretien,
Sans en trop démêler la cauſe;
Son plaiſir augmente le mien,
Sur mon ſein ſouvent il repoſe;

Mais je ſens bien, je ſens très-bien
Qu'il me manque encor quelque choſe.

Sancho propoſe à *Juliette* de reſter avec lui; il eſpere qu'ayant été fait Gouverneur cette année, il ſera veuf la ſuivante. *Thérèſe* qui a entendu cette derniere phraſe, n'eſt pas du même avis. Elle menace ſon cher mari & veut étrangler *Juliette.* Le fameux Dom *Criſpinos* amant de la jeune fille, arrive en vrai ſpadaſſin: il renvoie ſa chere *Juliette. Thérèſe* veut reſter; mais *Lope Tocho*, qui a intérêt que *Sancho* & *Criſpinos* ſoient ſeuls, l'oblige à le ſuivre.

On ne doit pas chercher à analiſer la ſcéne de ces deux braves, qui n'eſt qu'une copie découſue de la ſituation ou ſe trouvent Paſquin & Criſpin au quatriéme acte de l'Obſtacle imprévu, Comédie de Nericault Deſtouches.

Lorſque amicalement les deux champions ſe ſont ſéparés, *Sancho* ſonge à ſon dîner & chante l'Ariette ſuivante.

ARIETTE.

Je ſuis comme une pauvre boule
Dont les enfans font leur jouet;
Petit & grand, comme il lui plaît,
La pouſſe, la chaſſe, la roule,

L'un la pouſſe, l'autre la roule
Sur un terrein facile & doux.
Soit qu'elle coule, & ſe promene
Soit à travers mille cailloux,
Qu'elle ſe heurte & les entraîne;
Ce ſont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pouſſe, l'autre la roule,
Jamais, jamais la pauvre boule
Ne reſte un moment en repos.

Le malin *Torillos* fait ſemblant d'accourir pour défendre *Sancho*. Il craint qu'il ne ſoit bleſſé; il améne un Médecin. *Sancho* demande à dîner. Le Médecin ordonne un verre d'eau. *Sancho* veut qu'on lui donne à manger, mais *Torillos* lui annonce que ſes gardes viennent d'arrêter une bergére & un fermier qui ſe diſputoient, qu'ils vont venir plaider leur cauſe & qu'il faut qu'il ſoit à jeun pour les juger.

La Bergére ſe plaint dans une Romance que le fermier lui a pris ſon bouquet & un baiſer. Dans une autre Romance, le fermier explique comment l'affaire s'eſt paſſée & prétend qu'il n'y a eu de témoin que l'amour. *Sancho* qui voit ſortir un mouchoir de la poche du fermier, lui ordonne de le donner à la

Bergére en réparation de l'outrage qu'il lui a fait, la jeune fille le reçoit & le met sur son col ; ensuite *Sancho* commande au *Fermier* de reprendre son mouchoir de force ou de gré. Le *Fermier* fait de vains efforts pour l'arracher à la bergére & alors *Sancho* juge ainsi la cause. *Ma petite poulette, si vous aviez défendu ce matin votre bouquet, comme vous venez de défendre ce mouchoir, à coup sûr, il ne vous l'auroit pas pris.*

Sancho se ressouvient qu'il n'a pas dîné, il veut que l'on serve, mais *Torillos* lui apporte une lettre de son maître D. Quichotte, par laquelle il l'instruit que les enchanteurs & les voisins de son isle, veulent la nuit même s'en emparer, ainsi que de sa personne. *Sancho* voudroit bien fuir ; on espere en sa valeur, mais *Sancho* n'est qu'un poltron, quand il a l'estomac vuide. Enfin on sert Monseigneur.

Tout ce qu'on présente sur la table est desservi par ordre du docteur, sous prétexte que le mets est dangereux pour la santé. Un bruit de tambour se fait entendre. Ce sont les ennemis qui ravagent l'isle. On va rassembler les gardes

du Gouverneur & chercher ses armes Il reste seul. Après une longue complainte, l'ami *Sancho* trouve un gigot, l'emporte, & se cache sous la table pour le manger. *Torillos* revient avec les armes. Les ennemis sont arrivés. *Thérese* paroît suivie d'une troupe de paysans de la manche. *Sancho* ne veut point qu'on l'arme, il se range du côté de sa femme, il renonce à son gouvernement, & accorde sa fille au bon *Lope Tocho*. Un déluge de proverbes termine la Piéce.

Monsieur Poinsinet a prevenu une partie des critiques qu'on pouvoit faire de son ouvrage, en avouant dans la notte qu'on a déja citée que le sujet de *Sancho* avoit été précédemment traité nombre de fois infructueusement par différens auteurs. On ne peut aujourd'hui lui reprocher que d'avoir fait cette derniére tentative, sans s'être donné la peine de rajeunir ce sujet usé. On cherche & l'on ne trouve pas le *Sancho* de *Cervantes* dans cette nouvelle production.

La musique de *Sancho* est digne de la célébrité de son auteur : on y remarque la touche fiére & sçavante de M. Philidor, & cette harmonie qui caractérise ses autres ouvrages.

Les Sœurs Rivalles.

Le 22 Juillet, on donna la premiére représentation *des Sœurs Rivales*, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. de la *Ribardiere*, musique de M. *Desbrosse*, Acteur de la Comédie Italienne.

Le plan de cette Piéce a peu coûté à l'Auteur : il en a trouvé l'idée dans les trois freres rivaux du Théatre françois : voici comment il se l'est appropriée.

Colette & *Babet*, fille de *Lucas*, riche Fermier, ont pour amans deux freres Officiers d'un Régiment en garnison dans le pays, & nommés *Dorimon.* les deux freres ne se sont communiqué ni leur amour, ni leur projet. Ils ignorent qu'ils sont amans des deux sœurs, & chaque sœur ne sçait pas que son amant a un Frere.

Les deux *Dorimon* ayant écrit chacun à leur maîtresse, & ayant signé la lettre de leur nom ; il est arrivé que les deux lettres sont tombées entre les mains de *Lucas*, qui ne sachant pas la double intrigue ouvre la sçéne, en faisant des reproches à ses filles sur leur imprudence d'aimer toutes deux un officier, qui ne

cherche qu'à les tromper; ce qu'il prouve en faisant voir les lettres qui a interceptées & qu'il croit de la même personne. Lorsque *Lucas* est sorti, les deux sœurs raisonnent sur cette aventure & persuadées qu'elles aiment le même *Dorimon*, elles se traitent en rivalles. L'Ariette qui commence par ces mots.

Ma chere sœur,
Quelle est votre erreur,
C'est moi, c'est moi qu'on aime,

Cette Ariette, dis-je, a fait grand plaisir par sa simplicité; le chant en est agréable.

La sœur aînée se retire, & tandis que la cadette s'occupe à refléchir : *Dorimon* le jeune arrive, elle se plaint de sa prétendue infidélité. *Dorimon* se justifie. Cette scéne est interrompue par l'arrivée de *Lucas*, conduit par l'autre sœur : l'amant se sauve, *Babet* reste seule exposée aux réprimandes de son pere qui l'amene avec lui. *Colette* qui est restée, se promet bien de pousser, aussi loin qu'elle pourra, sa vengeance contre sa sœur. Lorsque *Dorimon* l'aîné

arrive, *Colette* croyant que c'eſt lui qu'elle a vu parler à *Babet*, lui reproche amérement ſon infidélité. *Dorimon* ne ſçachant ce qu'on veut lui dire, eſt prêt à ſe fâcher à ſon tour; lorſque *Lucas* revient une ſeconde fois, conduit par *Babet*, qui prend ainſi ſa revanche du tour qu'on lui a joué à elle-même. *Babet* reconnoît ſa mépriſe & ſoutient à ſon pere que ce n'eſt pas là *Dorimon*. *Colette* & *Dorimon* ſoutiennent le contraire: ainſi *Lucas* ne ſçait plus qu'en croire. Tout s'éclaircit & la Piéce finit par le mariage des amans.

Le ſuccès de cette bagatelle, qui n'a de mérite dans la marche & dans la diction, que celui que lui prête ſon original, prouve qu'il n'eſt plus rien d'impoſſible à la muſique dans ce ſiécle: en effet, celle-ci eſt agréable, les airs ſe retiennent aiſément, ils ſont ſimples & faits avec goût; les paroles ne ſont point étouffées ſous le poids du travail muſical dans les accompagnemens; enfin cette muſique n'eſt pas ſçavante, mais elle eſt gracieuſe, & ce genre ne ſeroit peut-être pas le moins propre à rendre l'action de la ſcéne.

La Nouvelle Italie.

Avant la représentation des Sœurs Rivalles, on avoit risqué sur le même théatre une Piéce de M. Bibiena, intitulée la *Nouvelle Italie*, en trois actes en prose Italienne & Françoise, mêlée d'ariettes & de spectacles. Cette Piéce héroi-comique ne tient au genre dont nous rendons compte, qu'en ce qu'il s'y trouve des ariettes Italiennes & Françoises. La premiere est tiré de l'Opera de *Caton d'Utique*, du célébre Abbé *Métastasio*, dont M. Duni a composé la musique en Italie, & qui est encore entendue avec admiration. Les deux Suivantes sont du même Compositeur. L'ouverture, la tempête, les autres symphonies & le récitatif du troisieme acte sont de M. Rigade, jeune Artiste qui commence à se distinguer. L'air *No che sordo a voti miei non sarai*, est de *Traëtta*.

Pour juger sainement de ce drame, il faudroit oublier l'ordre & la régularité qu'exige la Scéne Françoise; avoir une connoissance exacte de la langue Italienne & s'être accoutumé depuis longtems à ce passage subit de la déclamation au chant, & de l'Ariette au

dialogue ordinaire, disparate qui nuit toujours à l'intérêt. Malgré ces défauts, qui n'existent peut-etre que pour nous, les Spectateurs qui possédent les deux langues ont loué la contexture de la Piéce & le Public s'est réuni pour applaudir aux talens de Mademoiselle Picinelli & à la sublime composition de M. Duni.

Le Roi & le Fermier

Malgré la prédilection du Public pour les Piéces à Arriette, les connoisseurs sentoient que ce nouveau genre pouvoit être annobli: mais aucun Auteur n'osoit franchir le pas. Une intrigue commune, mais plaisante, des caractéres forcés & choisis dans la condition du bas peuple, un style épigrammatique ou équivoque, voilà les matériaux qu'on doit employer, disoit-on, dans ces drames dont la musique fait le principal & seul ornement: quiconque prétendra y jetter de l'intérêt, de la noblesse, des sentimens, encourrera les risque d'une chute honteuse: le but est d'exciter le rire & de flatter l'oreille; toute autre tentative seroit infructueuse. D'autres, au contraire, sans se faire illusion sur le bisarre assemblage du dialogue chanté, & du dialogue parlé, soutenoient qu'il n'y avoit rien

qui ne fût du reſſort de ce genre mixte, lorſqu'il ſeroit traité par deux Artiſtes qui s'appliqueroient à connoître & à rendre les mouvemens de l'ame & les nuances des paſſions : qu'alors on banniroit le genre bas & triviale, pour parler à l'eſprit & au cœur.

Monſienr *Sedaine*, peu en orgueilli de ſes premiers ſuccès, & au deſſus de cette petite vanité qui ſéche & éteint les talens, reconnut la ſolidité des réflexions dont on vient de rendre compte. Il conçut qu'on pouvoit ſans honte s'expoſer à une chute, mais qu'il ſeroit même glorieux d'ouvrir une carriére où l'on préſumoit qu'il étoit impoſſible de ſe ſoutenir. La traduction d'un Drame Anglois, qui lui tomba alors entre les mains, lui fit naître l'idée d'un ſujet noble, intéreſſant, & qui par le jeu contraſté des paſſions & des ſituations, prêteroit à l'art du Muſicien, ſans diminuer la chaleur de l'action ni couper le fil de l'intérêt.

La premiére difficulté s'évanouit aiſément ſous la plume de Monſieur *Sedaine* : la ſeconde offroit plus d'embarras. Où trouver un Muſicien, un grand Artiſte qui oſa riſquer un genre auſſi nouveau

en muſique ? c'eſt ce qu'entreprit Monſieur *de Monſigny* & le ſuccès le moins conteſté, a couronné ces deux amis. Ils ont fait connoître à leurs confréres, avec quelle union les Poëtes & les Muſiciens doivent ſe prêter mutuellement des ſecours, s'ils veulent obtenir les ſuffrages des connoiſſeurs & de la Multitude, qui n'attend que leur déciſion pour fixer ſon jugement? C'eſt à cette précieuſe union que nous devons l'agréable Piéce du *Roi & ſon Fermier*, dont on va donner l'extrait? Cette Piéce ſage, décente & d'une morale pure, eſt un modéle de diction & de muſique analogue au ſujet qui y eſt traité.

Extrait du Roi & du Fermier.

ACTEURS.

Le Roi.
LUREWEL.
Un Courtiſan.
RICHARD, Fermier, Inſpecteur des gardes-chaſſe, & amant de Jenny.
La mere de Richard.
BETSY, ſœur de Richard.
JENNY, niéce de la mere & amoureuſe de Richard.
RUSTAUT. } Gardes-chaſſe.
CHARLOT. }
MIRAUT. }

La ſcéne eſt en Angleterre.

Les premier & ſecond actes ſont dans une forêt, & le troiſiéme eſt dans la maiſon du Fermier.

Richard, fils d'un fermier, inſpecteur des chaſſes de la forêt de Chéroud, a reçu de ſon pere la meilleure éducation. Il a étudié, il a voyagé, & de retour dans la ferme, après la mort de ſon pere, il eſt devenu amoureux de *Jenny* ſa petite Couſine qui, orpheline dès ſon bas age, a été élevée dans la maiſon : il eſt ſur le point de l'épouſer, quoiqu'elle n'ait pour toute dot qu'un troupeau qu'elle conduit elle-même aux champs.

Un jeune Milord, nommé *LureWel*, qui, ſuivant l'uſage des Seigneurs Anglois, avoit auſſi voyagé, mais qui n'avoit rapporté de ſes voyages que des vices & des ridicules, poſſédoit un Château, dans les environs de la ferme de *Richard*, où il faiſoit ſa réſidence. Il devient amoureux de *Jenn* . Embarraſſé comment il s'y prendra pour la ſéduire, il imagine de faire détourner pas ſes gens, dans les cours du Château, le

troupeau de la jeune bergere. Il lui fait insinuer d'aller demander justice au Milord, qui certainement lui fera rendre ses brebis. Elle y court mais loin de trouver dans Milord un Seigneur juste & bienfaisant, elle ne paroît que devant un vil suborneur, qui se sert de tous les moyens pour corrompre son innocence. Il lui déclare son amour, il lui offre son cœur : il croit l'éblouir, en faisant briller de l'or à ses yeux. Il la prie, il la presse, il la menace : mais un ordre du Roi qui oblige Milord de monter à cheval & de joindre sa Majesté à la chasse, sauve l'honneur à cette innocente victime. Cependant Milord ne perd pas son dessein de vue : il confie *Jenny* à une de ces femmes, dont l'emploi chez les gens riches est si deshonorant & si bien payé. Cette femme après avoir fait jouer vainement tous les ressorts de la séduction, l'enferme dans un cabinet à rez-de-chaussée, qui donne sur les fossés du Château. *Jenny* capable de tout hazarder pour se sauver, en mesure des yeux la profondeur, détache des rideaux, les noue, les attache à la fénêtre, se glisse en bas, & elle est bientôt en sûreté chez la mere de Richard.

Tout ceci s'eſt paſſé dans la matinée qui précéda l'ouverture de la ſcéne. *Richard* entre, tourmenté par ſon amour & par ſa jalouſie : il vient d'apprendre, que *Jenny* eſt avec ſon troupeau chez Milord *Lurewel*. Il exprime ainſi ſon trouble.

ARIETTE.

Je ne ſçais à quoi me réſoudre,
Je ne ſçais où porter mes pas;
Ce malheur eſt un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Partout où je porte ma vue,
En proie au chagrin qui me tue,
Je ſens que mon ame éperdue
Veut choiſir & ne le peut pas.

Je ne ſçais à quoi, &c.

Si j'allois.... non.... doute cruel!
Quoi douter?,.. je n'ai plus de doute;
Je ſens trop ce qu'il m'en coûte.
Oui, je veux à l'inſtant.... O Ciel!

Je ne ſçais à quoi, &c.

Les gardes arrivent : *Richard* leur demande ſi le Roi eſt à la chaſſe. Ils l'ignorent. Il voudroit ſçavoir comment le Roi

eſt mis, il ne la jamais vû; on ſent qu'il a ſon deſſein. Pas un mot d'inutile dans cette ſcéne. Tout y prépare l'action qui ſe developpera enſuite. On prévoit dès lors que le tems ſe tournera à l'orage & cet orage eſt le nœud de la Piéce.

Betſy vient appeller ſon frere. *Richard* la reçoit bruſquement & la petite fille ſe retire en pleurant. L'Inſpecteur des chaſſes diſtribue ſes gardes de façon à empêcher le ravage que peuvent faire les Braconniers pendant la nuit. Il reſte avec un ſeul à qui il fait part de ſes ſoupçons ſur la conduite de *Jenny*. Ce garde lui répond.

ARIETTE.

Ami laiſſe-là la tendreſſe,
Elle ne donne que du chagrin;
Une pinte de vin
Vaut mieux qu'une maitreſſe.
Etre ſans ceſſe à déſirer,
A ſoupirer,
Craindre, trembler,
N'oſer parler,
Faire le ſot,
Fi, fi, fi.
Ami, laiſſe-là la tendreſſe, &c.

Richard n'eſt pas d'humeur à entendre

des plaiſanteries, il envoye le garde à ſon poſte & ſe livre ſeul à ſes inquiétudes.

ARIETTE.

D'elle-même
Et ſans effort,
Elle va chez ce Milord.
Dieux! ſe peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encore?

Quoi! ma Jenny, ſi douce, ſi timide,
Quoi! ma Jenny pourroit être perfide!
Non, je ne le croirai jamais.
Mais,...? Mais
D'elle-même, &c.

Hier en me ſerrant la main,
Elle me dit, Richard, demain
Nous nous verrons au point du jour,
Que n'en puis-je hâter le retour!
Non, non je ne croirai jamais
Mais....) Mais
D'elle-même, &c.

Pendant cette Ariette *Jenny* & *Betſy* ont paru à travers les arbres. Elles n'oſent approcher; cependant *Jenny* s'eſt juſtifiée dans l'eſprit de la mere de *Richard*. *Betſy*, en tremblant ſe détache & vient

parler à ſon frere, elle prononce le nom de *Jenny*. A ce nom *Richard* preſſe ſa ſœur de s'expliquer : *Betſy* ne le peut, elle ſanglote, elle ne peut achever ſon diſcours. Ce duo eſt charmant & bien caractériſé. Tout y peint avec une vérité ſinguliere & les pleurs de *Betſy* & l'impatience de *Richard*. Enfin la timide *Jenny* ſe préſente aux yeux de ſon amant. Elle fait connoître ſon innocence avec une ſimplicité qui ne laiſſe rien à déſirer. Une Ariette qui eſt maintenant dans la bouche de tout le monde, prépare leur réconciliation.

ARIETTE.

Ce que je dis eſt la vérité même,
Tous les tréſors de l'univers,
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous ſont offerts.

Un bouquet qui n'eſt qu'un brin d'herbe
Donné par toi toucheroit plus mon cœur,
Il feroit un don plus ſuperbe,
Il feroit plus mon bonheur.
Ce que je dis, &c.

L'orage qui eſt annoncé au commencement de la Piéce, prend de nouvelles

forces & oblige *Jenny*, *Betſy* & *Richard* de ſe retirer.

La ſymphonie qui lie le premier acte au ſecond, a exprimé les différens effets de l'orage, la diſperſion de la chaſſe, le bruit des cors. Deux d'entre les gardes qui ont été guetter les braconniers, ayant entendu tirer un coup de fuſil, ſe prennent mutuellement pour le téméraire qui a tiré. L'un informe ſon camarade qu'on dit que le Roi s'eſt égaré dans la forêt. Ils retournent à leur poſte.

Le Roi, l'épée à la main, mais dans le foureau, en botines, en redingotte & ſans aucune marque de ſa dignité, accablé de fatigues, eſt tombé de cheval: il ne ſçait ou paſſer la nuit, ni comment retrouver ſa route. *Richard* le rencontre ſans le connoître, lui offre le couvert & ſon ſouper: le Roi l'accepte, & ne ſe nomme pas. Leur converſation eſt intéreſſante & pleine de ſel. A peine ils ſont partis tous deux que Milord *Lurewel* & un courtiſan de la ſuite du Roi, égarés comme lui, paroiſſent auſſi dans le plus grand embarras. Ils ſont arrêtés par les gardes-chaſſe, qui les prenant dans l'obſcu-

rité pour des braconniers, les conduisent chez l'Inspecteur.

Le troisiéme acte représente l'intérieur de la maison de *Richard*. Sa mere, *Jenny*, *Betsy* travaillent en l'attendant. Elles chantent toutes trois, chacune un air différent, qui forment un Trio d'un genre neuf & dont la précision satisfait les oreilles les mieux organisées. *Le Roi* arrive conduit par *Richard*. Le souper prêt, ils passent tous deux dans une autre chambre. Le vin manque, *Richard* court à la cave: mais en revenant, un regard de *Jenny* l'arrête. Il oublie *le Roi* & l'univers.

Le Roi, resté seul à table, sort de la chambre où il soupoit & n'y veut pas rentrer, malgré les instances de *Richard*. En attendant le cheval qu'un garde doit amener, toute cette honnête famille s'efforce d'amuser le Prince qu'elle ne connoît point. C'est ce qui prépare naturellement les airs qui suivent.

Romance de Jenny

Quand le soleil dans la plaine
Brûle troupeaux & Bergers,
Qu'une tempête soudaine
Vienne innonder nos vergers;

Près de l'objet qui nous enchaîne
Et qui nous lie à ſon deſir,
Rien n'eſt peine,
Tout eſt plaiſir.

Que le cours de la ſemaine
Nous raviſſe le repos,
Qu'une ſaiſon incertaine
Augmente encor nos travaux,
Près de l'objet, &c.

Que la brûlante jeuneſſe
Enflamme & trouble nos ſens,
Que la tremblante vieilleſſe
Rende nos pas languiſſans,
Près de l'objet, &c.

Richard ne ſe fait pas prier pour chanter le bonheur.

ARIETTE.

Ce n'eſt qu'ici,
Oui,
Ce n'eſt qu'au village
Que le bonheur a fixé ſon ſéjour.
Loin de la Ville, loin de la Cour,
C'eſt à l'ombrage
D'un verd feuillage,
Qu'on trouve enſemble & la paix & l'amour.

Lorſque le Ciel lance ſes traits
Sur nos têtes profanes,
Sa foudre frappe les palais,
Elle reſpecte nos cabanes.

Ce n'eſt qu'ici, &c.

Le Roi eſt ſupplié de chanter. On ne lui a jamais fait une pareille priere. Il chante un fragment d'Opera. C'eſt la réponſe d'un Gouverneur à qui un jeune Prince deſtiné au trône demande quel eſt le moyen pour parvenir au plus haut dégré du bonheur.

ARIETTE.

Le bonheur eſt de le répandre,
De le verſer ſur les humains,
De faire éclore de ſes mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.
Eſt-il une félicité
Comparable à la volupté
D'un Souverain qui peut ſe dire,
Tout ce que le Ciel m'a ſoumis,
Tous les ſujets de mon Empire
Sont mes enfans, ſont mes amis.

Ah quel plaiſir, quel plaiſir de lire
Dans les yeux d'un peuple attendri

Tout ce qu'inſpire
La préſence d'un Roi chéri !

Le bonheur, &c.

Betſy qui étoit ſortie, rentre en diſant, *voilà les gardes qui aménent des Voleurs.* Ah ciel ! dit *Jenny*, *c'eſt Milord*; elle ſe cache. Les Acteurs ſont placés de façon ſur la ſcéne que les Milords ne peuvent voir *le Roi*: il eſt témoin, ſans être vû, de toute la dureté de l'ironie amére que peut mettre dans ſes diſcours un homme puiſſant qui abuſe du privilége de ſa naiſſance. *Jenny*, dit *Lurewel à Richard*, *ne ſortira de chez moi qu'à bonnes enſeignes, il ſied bien à un drôle comme toi........ Voilà le Roi*, dit l'autre Milord. Le Roi ſe leve & paroît. Ce tableau, prolongé par la muſique, fait l'effet le plus intéreſſant. La Peinture auroit ſaiſi cet inſtant de ſurpriſe, de joye & de confuſion: les têtes des perſonnages, leurs attitudes, auroient caractériſé les mouvemens de leurs ames; mais la muſique plus hardie, plus féconde en reſſources, peint tout, développe tout, anime tout; *les complimens affectueux*

eux des courtisans, les interrogations du Roi, la crainte de Richard d'avoir manqué de respect, la surprise mêlée de joye dans Jenni, respectueuse dans sa mere naive dans la petite fille, l'etonnement simple dans les gardes. Ce tableau se reproduit & cependant n'est qu'un, pendant le court espace qu'employe la Musique. C'est à peu près l'idée que nous en fait concevoir Monsieur *Sedaine* dans l'avis qu'il a mis au devant de *Rose & Colas*, & cette idée est triomphante.

Cet instant de surprise passé, le Roi demande à *Durewel* ce que Richard veut dire touchant *Jenni*. Ah! *Sire*, répond le Milord, *une orpheline; une infortunée de ce canton, que j'ai prise sous ma protection, parceque Richard vouloit l'épouser malgré elle. Malgré moi?* dit Jenni, dont l'aparition subite confond le Milord, le Roi exile *Durewel*, il annoblit Richard, paye la dot de *Jenni* & la piéce finit par des vœux pour le meilleur des Rois.

Après les applaudissemens dont le Public à honnoré & honore les Auteurs de cette Piéce, il reste peut de choses à en dire. Ce sujet trés propre à fournir des scénes comiques, spirituelles & mo-

rales, a exigé beaucoup d'art pour recevoir les ornemens que la musique étoit en état de lui prêter. Sans rien diminuer de la force de la Diction. Il est maintenant décidé que la flutte d'Euterpe peut dignement seconder le masque de Thalie,

Fin de la premiére Partie.

TABLE

De la Prémiere Partie.

Fin de la première Partie.



Le St Sauveur

Ste Eugenie

De la St Sauveur Eugenie a Calais

~~le [illegible]~~

1776

St Sauveur

4tt 10 s.

Mr Sauge de Sauveur

Mr Saume de Saumur

Duval

Saumur





